OEUVRES
COMPLÈTES
DE
159
J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGT-UNIÈME.

CONFESSIONS. TOME TROISIÈME.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE
J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

CONFESSIONS. TOME TROISIÈME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

Intus et in cute.

LIVRE SEPTIÈME.

Après deux ans de silence et de patience, malgré mes résolutions, je prends la plume. Lecteur, suspendez votre jugement sur les raisons qui m'y forcent. Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paisible jeunesse dans une vie égale assez douce, sans de grandes traverses, ni de grandes prospérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, sortant du repos par secousses, mais y rentrant par lassitude et par goût, et qui, me ramenant toujours loin des grandes vertus et plus loin des grands vices, à la vie oiseuse et tranquille

pour laquelle je me sentois né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, soit en bien, soit en mal. Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer! Le sort qui durant trente ans favorisa mes penchans, les contraria durant les trente autres, et de cette opposition continuelle entre ma situation et mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouis, et toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adversité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la seconde de mémoire aussi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux souvenirs de mes beaux ans passés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeller. On verra bientôt combien sont différens ceux du reste de ma vie. Les rappeller c'est en renouveller l'amertume. Loin d'aigrir celle de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible, et souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le Ciel m'a ménagée dans ceux que le sort devoit un jour accumuler sur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contrepoids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avois rassemblés pour suppléer à ma mémoire et me guider dans cette entreprise, passés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidelle sur lequel je puisse compter; c'est la chaîne des sentimens qui ont marqué la succession de mon être, et par eux celle des événemens qui en ont été la cause ou l'effet. J'oublie aisément mes malheurs, mais je ne puis oublier mes fautes, et j'oublie encore moins mes bons sentimens. Leur souvenir m'est trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire des omissions dans les faits, des transpositions, des erreurs de dates; mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti, ni sur ce que mes sentimens m'ont fait faire, et voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confessions est de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon ame que j'ai promise, et pour l'écrire fidellement je n'ai pas besoin d'autres mémoires: il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici, de rentrer au-dedans de moi.

Il y a cependant, et très heureusement, un intervalle de six à sept ans dont j'ai des renseignemens sûrs dans un recueil transcrit de lettres dont les originaux sont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil, qui finit en 1760, comprend tout le temps de mon séjour à l'hermitage, et ma grande brouillerie avec mes soi-disans amis: épo-

que mémorable dans ma vie et qui fut la source de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me rester, et qui sont en très petit nombre, au lieu de les transcrire à la suite du recueil trop volumineux pour que je puisse espérer de les soustraire à la vigilance de mes argus, je les transcrirai dans cet écrit même, lorsqu'elles me paroîtront fournir quelque éclaircissement, soit à mon avantage, soit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confessions pour croire que je fais mon apologie ; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taise la vérité, lorsqu'elle parle en ma faveur.

Au reste, cette seconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage sur elle que par l'importance des choses. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaisir, avec complaisance, à mon aise, à Wootton ou dans le château de Trie : tous les souvenirs que j'avois à me rappeller étoient autant de nouvelles jouissances. J'y revenois sans cesse avec un nouveau plaisir, et je pouvois tourner mes descriptions sans gêne jusqu'à ce que j'en fusse content.

Aujourd'hui ma mémoire et ma tête affoiblies me rendent presque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force et le cœur serré de détresse. Il ne

m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristans et déchirans. Je voudrois pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire; et forcé de parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le moins né; les planchers sous lesquels je suis, ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles; environné d'espions et de surveillans malveillans et vigilans, inquiet et distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je sais que malgré les barrières immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est-là de quoi faire des tableaux agréables et leur donner un coloris bien attrayant! J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture, que rien en la poursuivant ne peut les garantir de l'ennui, si ce n'est le desir d'achever de connoître un homme, et l'amour sincère de la justice et de la vérité.

Je me suis laissé dans ma première partie, partant à regret pour Paris, déposant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier château en Espagne, projetant d'y rap-

porter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les trésors que j'aurois acquis, et comptant sur mon systême de musique, comme sur une fortune assurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoissances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris, et pour vendre mes livres de géométrie que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. et Mme. de Mably marquèrent du plaisir à me revoir, et me donnèrent à dîner plusieurs fois. Je fis chez eux connoissance avec l'abbé de Mably, comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condillac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres pour Paris, entr'autres une pour M. de Fontenelle et une pour le comte de Caylus. L'un et l'autre me furent des connoissances très agréables, sur-tout le premier qui jusqu'à sa mort, n'a point cessé de me marquer de l'amitié, et de me donner dans nos tête-à-têtes des conseils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes avec lequel j'avois depuis long-temps fait connoissance, et qui m'avoit souvent obligé de grand cœur et avec le plus vrai plaisir. En cette occasion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres; et il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'Intendant dont je devois la connoissance à Mon-

sieur Bordes, et à qui je dus celle de M. le duc de Richelieu qui passa à Lyon dans ce temps-là. M. Pallu me présenta à lui. M. de Richelieu me reçut bien, et me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis plusieurs fois, sans pourtant que cette haute connoissance, dont j'aurai souvent à parler dans la suite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le musicien David qui m'avoit rendu service dans ma détresse, à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet et des bas que je ne lui ai jamais rendus et qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous soyons revus souvent depuis ce temps-là. Je lui ai pourtant fait dans la suite un présent à-peu-près équivalent. Je dirois mieux que cela s'il s'agissoit ici de ce que j'ai dû; mais il s'agit de ce que j'ai fait, et malheureusement ce n'est pas la même chose.

Je revis le noble et généreux Perrichon, et ce ne fut pas sans me ressentir de sa magnificence ordinaire, car il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien Parisot, le meilleur et le mieux-faisant des hommes; je revis sa chère Godefroi qu'il entretenoit depuis dix ans, et dont la douceur de caractère et la bonté de cœur faisoient à peu-près tout le mérite; mais qu'on ne pouvoit aborder sans intérêt, ni quitter sans attendrissement; car elle étoit au dernier terme d'une

étisie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme que l'espèce de ses attachemens. (*) Quand on avoit vu la douce Godefroi, on connoissoit le bon Parisot.

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la suite, je les négligeai tous; non certainement par ingratitude, mais par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air. Jamais le sentiment de leurs services n'est sorti de mon cœur; mais il m'en eût moins coûté de leur prouver ma reconnoissance que de la leur témoigner assidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces; sitôt que je commence à me relâcher, la honte et l'embarras de réparer ma faute me la font aggraver, et je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le silence et j'ai paru les oublier. Parisot et Perrichon n'y ont pas même fait attention, et je les ai toujours trouvé les mêmes; mais on verra vingt ans après dans

(*) A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait ensuite changé de caractère par un concours de causes extraordinaires; ce qui n'est pas impossible absolument. Si l'on vouloit admettre sans modification cette conséquence, il faudroit donc juger de Socrate par sa femme Xantippe et de Dion par son ami Calippus, ce qui seroit le plus inique et le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste, qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est, il est vrai, foible et plus facile à tromper que je ne l'avois cru; mais pour son caractère pur, excellent, sans malice, il est digne de toute mon estime.

M. Bordes jusqu'où l'amour-propre d'un bel-esprit peut porter la vengeance lorsqu'il se croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier une aimable personne que j'y revis avec plus de plaisir que jamais, et qui laissa dans mon cœur des souvenirs bien tendres. C'est Mlle. Serre dont j'ai parlé dans ma première partie, et avec laquelle j'avois renouvellé connoissance, tandis que j'étois chez M. de Mably.

A ce voyage, ayant plus de loisir, je la vis davantage ; mon cœur se prit, et très vivement. J'eus quelque lieu de penser que le sien ne m'étoit pas contraire ; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuser. Elle n'avoit rien ni moi non plus ; nos situations étoient trop semblables pour que nous pussions nous unir, et dans les vues qui m'occupoient j'étois bien éloigné de songer au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appellé M. Genève, paroissoit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux ; il me parut honnête homme, il passoit pour l'être. Persuadé qu'elle seroit heureuse avec lui, je desirai qu'il l'épousât, comme il a fait dans la suite ; et, pour ne pas troubler leurs innocentes amours, je me hâtai de partir, faisant pour le bonheur de cette charmante personne, des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas, bien court ; car j'appris, dans la suite, qu'elle

étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route, je sentis, et j'ai souvent senti depuis lors en y repensant, que si les sacrifices qu'on fait au devoir et à la vertu coûtent à faire, on en est bien payé par les doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté défavorable, autant à celui-ci je le vis par son côté brillant, non pas toutefois quant à mon logement; car sur une adresse que m'avoit donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel St. Quentin, rue des Cordeliers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre; mais où cependant avoient logé des hommes de mérite, tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac, et plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun; mais j'y trouvai un M. de Bonnefond, hobereau, boîteux, plaideur, faisant le puriste, auquel je dus la connoissance de M. Roguin, maintenant le doyen de mes amis, et par lui celle du philosophe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narcisse et mon projet de musique pour toute ressource, et ayant par conséquent peu de temps à perdre pour

tâcher d'en tirer parti. Je me pressai de faire valoir mes recommandations.

Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure passable, et qui s'annonce par des talens, est toujours sûr d'être accueilli. Je le fus; cela me procura des agrémens sans me mener à grand chose. De toutes les personnes à qui je fus recommandé, trois seules me furent utiles. M. Damesin, gentilhomme Savoyard, alors écuyer, et je crois, favori de Mme. la princesse de Carignan. M. de B... secrétaire de l'académie des inscriptions, et garde des médailles du cabinet du Roi, et le P. Castel, jésuite, auteur du clavecin oculaire.

Toutes ces recommandations, excepté celle de M. Damesin, me venoient de l'abbé de Mably.

M. Damesin pourvut au plus pressé par deux connoissances qu'il me procura. L'une de M de Gasc, président à mortier au parlement de Bordeaux, et qui jouoit très-bien du violon : l'autre de M. l'abbé de Léon qui logeoit alors en Sorbonne; jeune seigneur très aimable, qui mourut à la fleur de son âge, après avoir brillé quelques instans dans le monde sous le nom de chevalier de Rohan. L'un et l'autre eurent la fantaisie d'apprendre la composition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui soutinrent un peu ma bourse tarissante. L'abbé de Léon me prit en amitié et vouloit m'avoir pour son sécrétaire : mais il n'étoit

pas riche et ne put m'offrir en tout que huit cent francs que je refusai, bien à regret, mais qui ne pouvoient me suffire pour mon logement, ma nourriture et mon entretien.

M. de B.. me reçut fort bien. Il aimoit le savoir, il en avoit, mais il étoit un peu pédant. Madame de B.. auroit été sa fille; elle étoit brillante et petite-maîtresse. J'y dînois quelquefois; on ne sauroit avoir l'air plus gauche et plus sot que je ne l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit et rendoit le mien plus plaisant. Quand elle me présentoit une assiette, j'avançois ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit, de sorte qu'elle rendoit à son laquais l'assiette qu'elle m'avoit destinée, en se tournant pour que je ne la visse pas rire. Elle ne se doutoit guères que dans la tête de ce campagnard, il ne laissoit pas d'y avoir quelque esprit. M. de B.. me présenta à M. de Réaumur son ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'académie des sciences. Il lui parla de mon projet, et du desir que j'avois de le soumettre à l'examen de l'académie. M. de Réaumur se chargea de la proposition, qui fut agréée; le jour donné, je fus introduit et présenté par M. de Réaumur, et le même jour 22 août 1742, j'eus l'honneur de lire à l'académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illustre assemblée fût assurément très imposante, j'y fus bien

moins intimidé que devant Mme. de B.., et je me tirai passablement de mes lectures et de mes réponses. Le mémoire réussit, et m'attira des complimens qui me surprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que devant une académie, quiconque n'en étoit pas, pût avoir le sens commun. Les commissaires qu'on me donna furent MM. de Mairan, Hellot, et de Fouchy. Tous trois gens de mérite assurément ; mais dont pas un ne savoit la musique, assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces Messieurs, je me convainquis avec autant de certitude que de surprise, que si quelquefois les savans ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent, en revanche, encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelque foibles, quelque fausses que fussent la plupart de leurs objections, et quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, et en mauvais termes, mais par des raisons péremptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre et de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutoient sans m'avoir compris. Ils déterrèrent, je ne sais où, qu'un moine appellé le P. Souhaitti, avoit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en fut assez pour prétendre que mon systême n'étoit pas neuf : et passe pour cela ;

car bien que je n'eusse jamais oui parler du P. Souhaitti, et bien que sa manière d'écrire les sept notes du plain-chant, sans même songer aux octaves, ne mérit ât en aucune sorte d'entrer en parallèle avec ma simple et commode invention, pour noter aisément par chiffres toute musique imaginable, clefs, silences, octaves, mesures, temps, et valeurs des notes; choses auxquelles Souhaitti n'avoit pas même songé; il étoit néanmoins très vrai de dire, que quant à l'élémentaire expression des sept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais, outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là, et sitôt qu'ils voulurent parler du fonds du système, ils ne firent plus que déraisonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les transpositions et les clefs, en sorte que le même morceau se trouvoit noté et transposé à volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air. Ces Messieurs avoient ouï dire aux croquesols de Paris que la méthode d'exécuter par transposition ne valoit rien. Ils partirent de-là pour tourner en invincible objection contre mon systême, son avantage le plus marqué, et ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale, et mauvaise pour l'instrumentale; au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale et

meilleure pour l'instrumentale. Sur leur rapport l'Académie m'accorda un certificat plein de très beaux complimens, à travers lesquels on démêloit, pour le fonds, qu'elle ne jugeoit mon systême ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille pièce l'ouvrage intitulé : *Dissertation sur la musique moderne*, par lequel j'en appellois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occasion combien, même avec un esprit borné, la connoissance unique, mais profonde, de la chose est préférable, pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des sciences, lorsqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La seule objection solide qu'il y eût à faire à mon systême, y fut faite par Rameau. A peine le lui eus-je expliqué, qu'il en vit le côté foible. Vos signes, me dit-il, sont très bons, en ce qu'ils déterminent simplement et clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles, et montrent toujours le simple dans le redoublé, toutes choses que ne fait pas la note ordinaire; mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes, continua-t-il, se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très haute, et l'autre très basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois

du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints ; mais pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre ; le coup-d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans replique, et j'en convins à l'instant : quoiqu'elle soit simple et frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse la suggérer, et il n'est pas étonnant qu'elle ne soit venue à aucun Académicien ; mais il l'est que tous ces grands savans qui savent tant de choses, sachent si peu, que chacun ne devroit juger que de son métier.

Mes fréquentes visites à mes commissaires et à d'autres Académiciens, me mirent à portée de faire connoissance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus distingué dans la littérature, et par-là cette connoissance se trouva toute faite lorsque je me vis dans la suite inscrit tout d'un coup parmi eux. Quant-à-présent, concentré dans mon systême de musique, je m'obstinai à vouloir par là faire une révolution dans cet art, et parvenir de la sorte à une célébrité qui dans les beaux arts se conjoint toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre et travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable, à refondre, dans un ouvrage destiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'Académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui

voulût

voulût se charger de mon manuscrit ; vu qu'il y avoit quelque dépense à faire pour les nouveaux caractères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, et qu'il me sembloit cependant bien juste que mon ouvrage me rendit le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilége que je payai seul. Tant fut opéré par le dit Quillau, que j'en fus pour mon privilége et n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé Des Fontaines m'eût promis de la faire aller, et que les autres Journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon systême, étoit la crainte que s'il n'étoit pas admis, on ne perdit le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées si claires, que pour apprendre la musique par les caractères ordinaires, on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique à une jeune Américaine appelée Mademoiselle Des Roulins, dont M. Roguin m'avoit procuré la connoissance ; en trois mois elle fut en état de déchiffrer sur ma note quelque musique que ce fût, et même de chanter à livre ouvert, mieux que moi-même,

toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce succès fut frappant, mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux; mais avec quelque talent pour trouver des choses utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore cassée; mais cette seconde fois j'avois trente ans, et je me trouvois sur le pavé de Paris, où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces mémoires. Je venois de me donner des mouvemens aussi grands qu'inutiles; j'avois besoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au désespoir, je me livrai tranquillement à ma paresse et aux soins de la Providence, et pour lui donner le temps de faire son œuvre, je me mis à manger, sans me presser, quelques louis qui me restoient encore, réglant la dépense de mes nonchalans plaisirs sans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours l'un, et au spectacle que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles, je n'eus aucune réforme à y faire, n'ayant mis de ma vie un sol à cet usage, si ce n'est une seule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La sécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente et solitaire que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, est une des singularités

de ma vie et une des bisarreries de mon humeur. L'extrême besoin que j'avois qu'on pensât à moi, étoit précisément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer; et la nécessité de faire des visites me les rendit insupportables, au point que je cessai même de voir les Académiciens et autres gens de lettres avec lesquels j'étois déjà faufilé. Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narcisse. Elle lui plut, et il eut la complaisance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à-peu-près de mon âge. Il aimoit la musique; il en savoit la théorie; nous en parlions ensemble; il me parloit aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes qui ont duré quinze ans, et qui probablement dureroient encore si malheureusement, et bien par sa faute, je n'eusse été jeté dans son même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court et précieux intervalle qui me restoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain: à étudier par cœur des passages des poëtes, que j'avois appris cent fois et autant de fois oubliés. Tous les matins vers les dix heures j'allois me promener au Luxembourg un Virgile ou un Rousseau dans ma poche, et là jusqu'à l'heure du dîner je remémorois tantôt une ode sacrée

et tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelois qu'après la défaite de Nicias à Syracuse, les Athéniens captifs gagnoient leur vie à réciter les poëmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poëtes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs auxquels je consacrois régulièrement chez Maugis les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis là connoissance avec M. de Légal, avec un M. Husson, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, et n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas, cependant, que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous, et c'en étoit assez selon moi, pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même manière de raisonner. Je me disois : quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi, je serai recherché ; les occasions se présenteront, et mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le sophisme de ma raison, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands et rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma paresse, et je

m'en voilois la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendois ainsi tranquillement la fin de mon argent, et je crois que je serois arrivé au dernier sol sans m'en émouvoir davantage, si le P. Castel que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Castel étoit fou, mais bon-homme au demeurant : il étoit fâché de me voir consumer ainsi sans rien faire. Puisque les musiciens, me dit-il, puisque les savans ne chantent pas à votre unisson, changez de corde et voyez les femmes. Vous réussirez peut être mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à Mme. de B......l ; allez la voir de ma part.

C'est une bonne femme qui verra avec plaisir un pays de son fils et de son mari. Vour verrez chez elle Madame de B.....e sa fille, qui est une femme d'esprit. Madame D...n en est une autre à qui j'ai aussi parlé de vous : portez-lui votre ouvrage ; elle a envie de vous voir, et vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes ; ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées, je pris enfin courage, et j'allai voir Madame de B......l. Elle me reçut avec bonté : Madame de B.....e étant entrée dans sa chambre, elle lui dit : ma

fille, voilà M. Rousseau dont le P. Castel nous a parlé. Madame de B.....e me fit compliment sur mon ouvrage, et me menant à son clavecin, me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à sa pendule qu'il étoit près d'une heure, je voulus m'en aller. Madame de B......l me dit; vous êtes loin de votre quartier, restez; vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart-d'heure après, je compris par quelque mot, que le dîner auquel elle m'invitoit, étoit celui de son office. Madame de B......l étoit une très-bonne femme, mais bornée, et trop pleine de son illustre noblesse polonoise, elle avoit peu d'idée des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeoit même en cette occasion sur mon maintien plus que sur mon équipage, qui, quoique très-simple, étoit fort propre, et n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laisser voir tout mon dépit, je dis à Madame de B.....l qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, et je voulus partir. Madame de B.....e s'approcha de sa mère, et lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Madame de B......l se leva pour me retenir, et me dit: je compte que c'est avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier seroit faire le sot, et je restai. D'ailleurs la bonté de Madame de

B.....e m'avoit touché et me la rendoit intéressante. Je fus fort aise de dîner avec elle, et j'espérai qu'en me connoissant davantage, elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le président de L.......n, grand ami de la maison, y dîna aussi. Il avoit ainsi que Mme. de B.....e, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines. Il n'y avoit pas là de quoi briller pour le pauvre Jean-Jaques. J'eus le bon sens de ne vouloir pas faire le gentil malgré Minerve, et je me tus. Heureux si j'eusse été toujours aussi sage! Je ne serois pas dans l'abîme où je suis aujourd'hui. J'étois désolé de ma lourdise, et de ne pouvoir justifier aux yeux de Madame de B.....e ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

Après le dîner je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquoit pas de chaleur; j'en mis dans la façon de le réciter, et je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, soit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de Madame de B.....e disoient à sa mère : hé bien, Maman! avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros, mais après m'être ainsi vengé, je fus content. Madame de B.....e poussant un peu

trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire sensation dans Paris, et devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confessions du Comte de* ***. Ce livre, me dit-elle, est un mentor dont vous aurez besoin dans le monde. Vous ferez bien de le consulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoissance pour la main dont il me venoit; mais riant souvent de l'opinion que paroissoit avoir cette Dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage je désirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inspiroit très-bien : c'est le seul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres (*).

Dès-lors j'osai compter que Madame la baronne de B......l et Madame la marquise de B.....e prenant intérêt à moi, ne me laisseroient pas long-temps sans ressource, et je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez Madame D...n, qui a eu de plus longues suites.

Madame D...n étoit, comme on sait, fille de S....l B.....d et de Madame F.!....e. Elles étoient trois sœurs qu'on pouvoit appeler les trois grâces. Madame de la

(*) Je l'ai cru si long-temps et si parfaitement, que c'est à lui que depuis mon retour à Paris je confiai le manuscrit de mes Confessions. Le défiant J. J. n'a jamais pu croire à la perfidie et à la fausseté qu'après en avoir été la victime.

T....e,

T....e, qui fit une escapade en Angleterre avec le duc de K......n. Madame D...y, l'amie, l'unique et sincère amie de M. le P.. .e de C...i; femme adorable, autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit, et par l'inaltérable gaieté de son humeur. Enfin Madame D...n la plus belle des trois, et la seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite.

Elle fut le prix de l'hospitalité de Monsieur D...n, à qui sa mère la donna avec une place de fermier-général et une fortune immense, en reconnoissance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans sa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me reçut à sa toilette. Elle avoit les bras nuds, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très-nouveau; ma pauvre tête n'y tint pas: je me trouble, je m'égare; et bref, me voilà épris de Madame D...n.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle; elle ne s'en apperçut point. Elle accueillit le livre et l'auteur, me parla de mon projet en personne instruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle; il n'en falloit pas tant pour me rendre fou, je le devins. Elle me permit de la venir voir; j'usai, j'abusai de la permission. J'y allois presque tous les jours, j'y dînois deux

ou trois fois la semaine. Je mourois d'envie de parler; je n'osai jamais. Plusieurs raisons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente étoit une porte ouverte à la fortune; je ne voulois pas, dans ma situation, risquer de me la fermer. Mme. D...n, tout aimable qu'elle étoit, étoit sérieuse et froide; je ne trouvois rien dans ses manières d'assez agaçant pour m'enhardir. Sa maison, aussi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, rassembloit des sociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuses pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jetoient de l'éclat: les grands, les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez elle que ducs, ambassadeurs, cordons-bleus. Madame la princesee de Rohan, Madame la comtesse de Forcalquier, Madame de Mirepoix, Madame de Brignolé, milady Hervey, pouvoient passer pour ses amies. M. de Fontenelle, l'abbé de St. Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire, étoient de son cercle et de ses dîners. Si son maintien réservé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, sa société d'autant mieux composée n'en étoit que plus imposante, et le pauvre J. J. n'avoit pas de quoi se flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'osai donc parler, mais ne pouvant plus me taire j'osai écrire. Elle garda deux jours ma lettre

sans m'en parler. Le troisième jour elle me la rendit, m'adressant verbalement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira sur mes lèvres : ma subite passion s'éteignit avec l'espérance, et après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, sans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma sottise oubliée ; je me trompai. M. de F.......l, fils de M. D...n et beau-fils de Madame, étoit à-peu près de son âge et du mien. Il avoit de l'esprit, de la figure, il pouvoit avoir des prétentions ; on disoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parce qu'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, et qu'elle vivoit parfaitement avec tous les deux. M. de F.......l aimoit et cultivoit les talens. La musique, qu'il savoit fort bien, fut entre nous un moyen de liaison. Je le vis beaucoup ; je m'attachois à lui : tout d'un coup il me fit entendre que Madame D...n trouvoit mes visites trop fréquentes, et me prioit de les discontinuer. Ce compliment auroit pu être à sa place quand elle me rendit ma lettre ; mais huit ou dix jours après et sans aucune autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. et Madame de F.......l. J'y allai cependant plus rarement, et j'aurois

cessé d'y aller tout-à-fait, si par un autre caprice imprévu, Madame D...n ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui changeant de gouverneur, restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à Madame D...n pouvoit seul me rendre souffrable : je ne m'en serois pas chargé huit autres jours de plus, quand Madame D...n se seroit donnée à moi pour récompense.

M. de F.......l me prenoit en amitié, je travaillois avec lui ; nous commençâmes ensemble un cours de chymie chez Rouelle. Pour me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel St. Quentin, et vins me loger au jeu-de-paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtrière où logeoit M. D...n. Là, par la suite d'un rhume négligé, je gagnai une fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent dans ma jeunesse de ces maladies inflammatoires, des pleurésies, et surtout des esquinancies auxquelles j'étois très-sujet, dont je ne tiens pas ici le registre, et qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence j'eus le temps de réfléchir sur mon état, et de déplorer ma timidité, ma foiblesse et mon indolence, qui, malgré le feu dont je me sentois embrâsé, me laissoient languir dans l'oisiveté d'esprit, toujours à la porte de la misère. La veille du

jour où j'étois tombé malade, j'étois allé à un opéra de Royer qu'on donnoit alors et dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talens des autres, qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvois m'empêcher de trouver cette musique foible, sans chaleur, sans invention. J'osois quelquefois me dire, il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'avois de la composition d'un opéra, et l'importance que j'entendois donner par les gens de l'art à cette entreprise, m'en rebutoient à l'instant même, et me faisoient rougir d'oser y penser. D'ailleurs où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles, et prendre la peine de les tourner à mon gré ? Ces idées de musique et d'opéra me revinrent durant ma maladie, et dans le transport de ma fièvre je composois des chants, des duos, des chœurs. Je suis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione*, dignes peut-être de l'admiration des maîtres, s'ils avoient pu les entendre exécuter. O si l'on pouvoit tenir registre des rêves d'un fièvreux, quelles grandes et sublimes choses on verroit sortir quelquefois de son délire !

Ces sujets de musique et d'opéra m'occupèrent encore pendant ma convalescence, mais plus tranquillement. A force d'y penser et même malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, et tenter de faire à moi seul un opéra, paroles et musique.

Ce n'étoit pas tout-à fait mon coup d'essai. J'avois fait à Chambéri un opéra - tragédie intitulé : *Iphis et Anaxarete*, que j'avois eu le bon sens de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre intitulé : *la Découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé de Mably, à l'abbé Trublet, et à d'autres, j'avois fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue et du premier acte, et que David m'eût dit en voyant cette musique, qu'il y avoit des morceaux dignes du Buononcini.

Cette fois, avant de mettre la main à l'ouvrage, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque, trois sujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de musique, et prenant pour chaque sujet les amours d'un poëte; j'intitulai cet opéra : *les Muses galantes*. Mon premier acte, en genre de musique forte, étoit le Tasse : le second, en genre de musique tendre, étoit Ovide; et le troisième, intitulé Anacréon, devoit respirer la gaieté du Dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, et je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un soir, près d'entrer à l'opéra, me sentant tourmenté, maîtrisé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me

mets au lit après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, et là, me livrant à tout l'Oestre poëtique et musical, je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princesse de Ferrare (car j'étois le Tasse pour lors) et mes nobles et fiers sentimens vis-à-vis de son injuste frère, me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princesse elle-même. Il ne resta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait; mais ce peu presque effacé par la lassitude et le sommeil, ne laissoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois je ne poussai pas fort loin ce travail en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maison D...n, Madame de B.......l et Madame de B.....e que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de M....... capitaine aux gardes, venoit d'être nommé ambassadeur à Venise. C'étoit un ambassadeur de la façon de Barjac, auquel il faisoit assidument sa cour. Son frère le chevalier de M....... gentilhomme de la manche de Mgr. le dauphin, étoit de la connoissance de ces deux dames, et de celle de l'abbé Alary, de l'Académie françoise, que je voyois aussi quelquefois. Madame de B.....e, sachant

que l'ambassadeur cherchoit un secrétaire, me proposa. Nous entrâmes en pourparler. Je demandois cinquante louis d'appointement, ce qui étoit bien peu dans une place où l'on est obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent pistoles, et que je fisse le voyage à mes frais. La proposition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de F.......l qui faisoit ses efforts pour me retenir, l'emporta.

Je restai, et M. de M....... partit, emmenant un autre secrétaire appelé M. Follau, qu'on lui avoit donné au bureau des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Venise qu'ils se brouillèrent. Follau voyant qu'il avoit à faire à un fou, le planta-là. Et M. de M. ..... n'ayant qu'un jeune abbé appelé M. de B...s qui écrivoit sous le secrétaire et n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier son frère, homme d'esprit, me tourna si bien, me faisant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de secrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage et je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du mont-Cenis pour voir en passant ma pauvre maman. Mais je descendis le Rhône et fus m'embarquer à Toulon, tant à cause de la guerre et par raison d'économie, que pour prendre un passe-port de M. de Mirepoix qui commandoit alors en Provence et à qui j'étois adressé. M. de M.......,

ne pouvant se passer de moi m'écrivoit lettre sur lettre pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peste de Messine. La flotte Angloise y avoit mouillé et visita la felouque sur laquelle j'étois.

Cela nous assujettit en arrivant à Gênes, après une longue et pénible traversée, à une quarantaine de vingt-un jours.

On donna le choix aux passagers de la faire à bord ou au lazaret, dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insupportable chaleur, l'espace étroit, l'impossibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le lazaret, à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages absolument nud, où je ne trouvai ni fenêtre, ni lit, ni table, ni chaise, pas même un escabeau pour m'asseoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon sac de nuit, mes deux malles; on ferma sur moi de grosses portes à grosses serrures, et je restai-là, maître de me promener à mon aise de chambre en chambre et d'étage en étage, trouvant partout la même solitude et la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque, et comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours comme

j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand à force de changer de linge et de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes et de mes chemises, des draps de plusieurs serviettes que je cousus, une couverture de ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un siège d'une malle posée à plat et une table de l'autre de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai, en manière de bibliothéque, une douzaine de livres que j'avois. Bref, je m'accommodai si bien qu'à l'exception des rideaux et des fenêtres, j'étois presqu'aussi commodément à ce lazaret, absolument nud, qu'à mon jeu-de-paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe; deux grenadiers, la bayonnette au bout du fusil, les escortoient; l'escalier étoit ma salle à manger, le palier me servoit de table, la marche inférieure me servoit de siège, et quand mon dîné étoit servi, l'on sonnoit en se retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table.

Entre mes repas, quand je ne lisois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetière des Protestans qui me servoit de cour, ou je montois dans une lan-

terne qui donnoit sur le port, et d'où je pouvois voir entrer et sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours, et j'y aurois passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment, si M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée et demi-brûlée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours: je les allai passer chez lui, et je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du lazaret. Il me fit force caresses. Dupont son secrétaire étoit un bon garçon, qui me mena, tant à Gênes qu'à la campagne, dans plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez, et je liai avec lui connoissance et correspondance, que nous entretînmes fort long-temps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Vérone, Bresse, Padoue, et j'arrivai enfin à Venise impatiemment attendu par M. l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches tant de la cour que des autres ambassadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau, ni vu de ma vie un chiffre de ministre, je craignis d'abord d'être embarrassé; mais je trouvai que rien n'étoit plus simple, et en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui assurément n'en valoit pas la peine; car outre que l'ambassade de Venise est toujours assez oisive, ce n'é-

toit pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée, ne sachant ni dicter, ni écrire lisiblement. Je lui étois très-utile; il le sentoit et me traita bien. Un autre motif l'y portoit encore. Depuis M. de F.....y son prédécesseur, dont la tête s'étoit dérangée, le consul de France, appelé M. le Blond, étoit resté chargé des affaires de l'ambassade, et depuis l'arrivée de M. de M.. .... il continuoit de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de M......., jaloux qu'un autre fit son métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le consul, et sitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade pour me les donner. Elles étoient inséparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui, jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat et à son conférent; et dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour secrétaire d'ambassade un homme à lui, qu'un consul ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma situation assez agréable, et empêcha ses gentilshommes qui étoient Italiens ainsi que ses pages et la plupart de ses gens, de me disputer la primauté dans sa maison. Je me servis avec succès de l'autorité qui y étoit attachée pour maintenir son droit de liste, c'est-à-dire, la franchise de son quartier contre les tentatives qu'on

fit plusieurs fois pour l'enfreindre, et auxquelles ses officiers Vénitiens n'avoient garde de résister. Mais aussi je ne souffris jamais qu'il s'y refugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont son Excellence n'auroit pas dédaigné sa part. Elle osa même la réclamer sur les droits du secrétariat, qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre; il ne laissoit pas d'y avoir bien des expéditions de passe-ports. Chacun de ces passe-ports payoit un sequin au secrétaire, qui l'expédioit et le contresignoit. Tous mes prédécesseurs s'étoient fait payer indistinctement ce sequin tant des François que des étrangers. Je trouvai cet usage injuste, et sans être François je l'abrogeai pour les François: mais j'exigeai si rigoureusement mon droit de tout autre, que le marquis Scotti, frère du favori de la reine d'Espagne, m'ayant fait demander un passe-port sans m'envoyer le sequin, je le lui fis demander; hardiesse que le vindicatif Italien n'oublia pas. Dès qu'on sut la réforme que j'avois faite dans la taxe des passe-ports, il ne se présenta plus pour en avoir que des foules de prétendus François, qui dans des baraguoins abominables se disoient, l'un Provençal, l'autre Picard, l'autre Bourguignon. Comme j'ai l'oreille assez fine, je n'en fus guères la dupe, et je doute qu'un seul Italien m'ait soufflé mon sequin, et qu'un seul François l'ait payé. J'eus la bê-

tise de dire à M. M......., qui ne savoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de sequin lui fit ouvrir les oreilles, et sans me dire son avis sur la suppression de ceux des François, il prétendit que j'entrasse en compte avec lui sur les autres, me promettant des avantages équivalens. Plus indigné de cette bassesse, qu'affecté par mon propre intérêt, je rejetai hautement sa proposition, il insista, je m'échauffai. Non, Monsieur, lui dis-je très vivement, que votre Excellence garde ce qui est à elle, et me laisse ce qui est à moi; je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie, il en prit une autre, et n'eut pas honte de me dire que puisque j'avois les profits de sa chancellerie, il étoit juste que j'en fisse les frais. Je ne voulus pas chicaner sur cet article, et depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre, papier, cire, bougie, nompareille, jusqu'au sceau que je fis refaire sans qu'il m'en ait remboursé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des passe-ports à l'abbé de B...s, bon garçon, et bien éloigné de prétendre à rien de semblable. S'il étoit complaisant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, et nous avons toujours bien vécu ensemble.

Sur l'essai de ma besogne, je la trouvai moins embarrassante que je n'avois craint pour un homme sans expérience, auprès d'un ambassadeur qui n'en avoit pas davan-

tage, et dont, pour surcroît, l'ignorance et l'entêtement contrarioient comme à plaisir tout ce que le bon sens et quelques lumières m'inspiroient de bien pour son service et celui du roi. Ce qu'il fit de plus raisonnable fut de se lier avec le marquis M..i, ambassadeur d'Espagne, homme adroit et fin, qui l'eût mené par le nez s'il l'eût voulu, mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conseilloit d'ordinaire assez bien, si l'autre n'eût gâté ses conseils en fourrant toujours du sien dans leur exécution. La seule chose qu'ils eussent à faire de concert, étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de protester de leur fidélité à l'observer, tandis qu'ils fournissoient publiquement des munitions aux troupes Autrichiennes et même des recrues, sous prétexte de désertion. M. de M......., qui je crois vouloit plaire à la République, ne manquoit pas aussi, malgré mes représentations, de me faire assurer dans toutes ses dépêches qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement et la stupidité de ce pauvre homme me faisoit écrire et faire à tout moment des extravagances dont j'étois bien forcé d'être l'agent, puisqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier insupportable et même presque impraticable. Il vouloit absolument, par exemple, que la plus grande partie de sa dépêche au roi et de celle au

ministre fût en chiffres, quoique l'une et l'autre ne contînt absolument rien qui demandât cette précaution. Je lui représentai qu'entre le vendredi, qu'arrivoient les dépêches de la cour et le samedi, que partoient les nôtres, il n'y avoit pas assez de temps pour l'employer à tant de chiffres, et à la forte correspondance dont j'étois chargé pour le même courrier. Il trouva à cela un expédient admirable; ce fut de faire dès le jeudi la réponse aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même si heureusement trouvée, quoique je puisse lui dire sur l'impossibilité, sur l'absurdité de son exécution, qu'il en fallut passer par-là; et tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelques mots qu'il me disoit dans la semaine à la volée, et de quelques nouvelles triviales que j'allois écumant par-ci par-là; muni de ces uniques matériaux, je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le samedi, sauf quelques additions ou corrections, que je faisois à la hâte, sur celles qui devoient venir le vendredi, et auxquelles les nôtres servoient de réponses. Il avoit un autre tic fort plaisant et qui donnoit à sa correspondance un ridicule difficile à imaginer. C'étoit de renvoyer chaque nouvelle à sa source, au lieu de lui faire suivre son cours. Il marquoit à M. Amelot les nouvelles de

la

la cour, à M. de Maurepas celles de Paris, à M. d'Havrincourt, celles de Suède, à M. de la Chetardie, celles de Pétersbourg, et quelquefois à chacun, celles qui venoient de lui-même, et que j'habillois en termes un peu différens. Comme de tout ce que je lui portois à signer, il ne parcouroit que les dépêches de la cour, et signoit celles des autres ambassadeurs sans les lire; cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, et j'y fis au moins croiser les nouvelles. Mais il me fut impossible de donner un tour raisonnable aux dépêches essentielles; heureux encore quand il ne s'avisoit pas d'y larder im-promptu quelques lignes de son estoc, qui me forçoient de retourner transcrire en hâte toute la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre, sans quoi il ne l'auroit pas signée. Je fus tenté vingt fois pour l'amour de sa gloire, de chiffrer autre chose que ce qu'il avoit dit; mais sentant que rien ne pouvoit autoriser une pareille infidélité, je le laissai délirer à ses risques, content de lui parler avec franchise, et de remplir aux miens, mon devoir auprès de lui.

C'est ce que je fis toujours avec une droiture, un zèle et un courage qui méritoient de sa part une autre récompense que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fusse une fois ce que le ciel qui m'a-

voit doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avois reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étois donnée à moi-même m'avoit fait être, et je le fus. Livré à moi seul, sans ami, sans conseil, sans expérience, en pays étranger; servant une nation étrangère, au milieu d'une foule de fripons qui, pour leur intérêt et pour écarter le scandale du bon exemple, m'excitoient à les imiter; loin d'en rien faire, je servis bien la France à qui je ne devois rien, et mieux l'ambassadeur, comme il étoit juste, en tout ce qui dépendoit de moi. Irréprochable dans un poste assez en vue, je méritai, j'obtins l'estime de la République, celle de tous les ambassadeurs avec qui nous étions en correspondance et l'affection, de tous les François établis à Venise, sans en excepter le consul même que je supplantois à regret dans des fonctions que je savois lui être dues, et qui me donnoient plus d'embarras que de plaisir.

M. de M......., livré sans réserve au marquis M..i, qui n'entroit pas dans le détail de ses devoirs, les négligeoit à tel point, que sans moi les François qui étoient à Venise ne se seroient pas apperçus qu'il y eût un ambassadeur de leur nation. Toujours éconduits sans qu'il voulût les entendre, lorsqu'ils avoient besoin de sa protection, ils se rebutèrent, et l'on n'en voyoit plus aucun, ni à sa suite, ni à sa table, où

il ne les invita jamais. Je fis souvent de mon chef ce qu'il auroit dû faire : je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi, tous les services qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage ; mais ne pouvant voir personne en place, à cause de la mienne, j'étois forcé de recourir souvent au consul, et le consul établi dans le pays où il avoit sa famille, avoit des ménagemens à garder, qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois, cependant, le voyant mollir et n'oser parler, je m'aventurois à des démarches hasardeuses dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire. On ne se douteroit guères que c'est à moi que les amateurs du spectacle à Paris ont dû Coralline et sa sœur Camille : rien cependant n'est plus vrai. Véronese leur père, s'étoit engagé avec ses enfans pour la troupe italienne, et après avoir reçu deux mille francs pour son voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Venise au théâtre de St. Luc (*) où Coralline, tout enfant qu'elle étoit encore, attiroit beaucoup de monde. M. le duc de Gesvres, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le père et la fille. M. de M...... me donnant la lettre

(*) Je suis en doute si ce n'étoit point *St. Samuel.* Les noms propres m'échappent absolument.

me dit pour toute instruction, *voyez cela.* J'allai chez M. le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de St. Luc, et qui étoit je crois un Zustinian, afin qu'il renvoyât Véronese qui étoit engagé au service du roi. Le Blond qui ne se soucioit pas trop de la commission, la fit mal.

Zustinian battit la campagne, et Véronèse ne fut point renvoyé. J'étois piqué; l'on étoit en carnaval. Ayant pris la bahute et le masque, je me fis mener au palais Zustiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur furent frappés : Venise n'avoit jamais vu pareille chose : J'entre, je me fais annoncer sous le nom *d'una siora Maschera.* Si-tôt que je fus introduit, j'ôte mon masque et je me nomme. Le sénateur pâlit et reste stupéfait. Monsieur, lui dis-je en vénitien, c'est à regret que j'importune V. E. de ma visite; mais vous avez à votre théâtre de St. Luc, un homme nommé Véronese, qui est engagé au service du roi, et qu'on vous a fait demander inutilement : je viens le réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti, que mon homme courut rendre compte de son aventure aux inquisiteurs d'Etat, qui lui lavèrent la tête. Véronese fut congédié le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partoit dans la huitaine, je le ferois arrêter, et il partit.

Dans une autre occasion, je tirai de peine

un capitaine de vaisseau marchand, par moi seul, et presque sans le concours de personne. Il s'appeloit le capitaine Olivet de Marseille ; j'ai oublié le nom du vaisseau. Son équipage avoit pris querelle avec des Esclavons au service de la république ; il y avoit eu des voies de fait, et le vaisseau avoit été mis aux arrêts avec une telle sévérité, que personne, excepté le seul capitaine, n'y pouvoit aborder ni sortir sans permission. Il eut recours à l'ambassadeur, qui l'envoya promener ; il fut au consul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce, et qu'il ne pouvoit s'en mêler ; ne sachant plus que faire il revint à moi. Je représentai à M. de M....... qu'il devoit me permettre de donner sur cette affaire un mémoire au sénat ; je ne me rappelle pas s'il y consentit et si je présentai le mémoire, mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutissant à rien, et l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réussit. J'insérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, et j'eus même assez de peine à engager M. de M....... à laisser passer cet article.

Je savois que nos dépêches sans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Venise. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette, infidélité dont j'avois inutilement voulu porter l'ambassadeur à se plaindre. Mon objet, en parlant de cette vexation

dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curiosité pour leur faire peur et les engager à délivrer le vaisseau ; car s'il eut fallu attendre pour cela la réponse de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus ; je me rendis au vaisseau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé Patizel, chancelier du consulat, qui ne vint qu'à contre-cœur, tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au sénat ! Ne pouvant monter à bord à cause de la défense, je restai dans ma gondole, et j'y dressai mon verbal, interrogeant à haute voix et successivement tous les gens de l'équipage, et dirigeant mes questions de manière à tirer des réponses qui leur fussent avantageuses. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations et le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de son métier que du mien ; il n'y voulut jamais consentir, ne dit pas un seul mot, et voulut à peine signer le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie, eut cependant un heureux succès, et le vaisseau fut délivré long-temps avant la réponse du ministre. Le capitaine voulut me faire un présent. Sans me fâcher, je lui dis, en lui frappant sur l'épaule : capitaine Olivet, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de passe-port qu'il trouve établi, soit homme à leur vendre la protection du roi ? Il voulut au moins me donner sur son bord un dîné que j'acceptai, et où je menai le

secrétaire d'ambassade d'Espagne, nommé Carrio, homme d'esprit et très aimable, qu'on a vu depuis secrétaire d'ambassade à Paris et chargé des affaires, avec lequel je m'étois intimément lié à l'exemple de nos ambassadeurs.

Heureux, si lorsque je faisois avec le plus parfait désintéressement, tout le bien que je pouvois faire, j'avois su mettre assez d'ordre et d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe et servir les autres à mes dépens. Mais dans des places comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne sont point sans conséquence, j'épuisois toute mon attention pour n'en point faire contre mon service; je fus jusqu'à la fin, du plus grand ordre et de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir essentiel. Hors quelques erreurs qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, et dont les commis de M. Amelot se plaignirent une fois, ni l'ambassadeur, ni personne n'eut jamais à me reprocher une seule négligence dans aucune de mes fonctions; ce qui est à noter pour un homme aussi négligent que moi : mais je manquois par fois de mémoire et de soin dans les affaires particulières dont je me chargeois, et l'amour de la justice m'en a toujours fait supporter le préjudice de mon propre mouvement, avant que personne songeât à se plaindre. Je n'en citerai qu'un seul trait, qui se rapporte à mon

départ de Venise, et dont j'ai senti le contre-coup dans la suite à Paris.

Notre cuisinier, appellé Roussellot, avoit apporté de France un ancien billet de deux cent francs, qu'un perruquier de ses amis avoit d'un noble Vénitien, appellé Z... o N..i, pour fournitures de perruques. Rousselot m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savois, il savoit aussi que l'usage constant des nobles Vénitiens est de ne jamais payer, de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger ; quand on les y veut contraindre, ils consument en tant de longueurs et de frais le malheureux créancier, qu'il se rebute et finit par tout abandonner ou s'accommoder presque pour rien. Je priai M. le Blond de parler à Z.....o ; celui-ci convint du billet, non du payement. A force de batailler il promit enfin trois sequins. Quand le Blond lui porta le billet, les trois sequins ne se trouvèrent pas prêts ; il fallut attendre. Durant cette attente, survint ma querelle avec l'ambassadeur, et ma sortie de chez lui. Je laissai les papiers de l'ambassade dans le plus grand ordre, mais le billet de Rousselot ne se trouva point. M. le Blond m'assura me l'avoir rendu ; je le connoissois trop honnête-homme pour en douter, mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Z.....o avoit avoué la dette, je priai M. le Blond de

tâcher

tâcher d'en tirer les trois sequins sur un reçu, ou de l'engager à renouveller le billet par duplicata. Z....o, sachant le billet perdu, ne voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à Rousselot les trois sequins de ma bourse, pour l'acquit du billet. Il les refusa, et me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adresse. Le perruquier sachant ce qui s'étoit passé, voulut son billet ou son argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet! Je payai les deux cent francs, et cela dans ma plus grande détresse. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le payement de la somme entière, tandis que si malheureusement pour lui ce billet se fût retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par son Excellence Z.....o N..i.

Le talent que je crus me sentir pour mon emploi, me le fit remplir avec goût, et hors la société de mon ami de Carrio, celle du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place St. Marc, du spectacle, et de quelques visites que nous faisions presque toujours ensemble, je fis mes seuls plaisirs de mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, sur-tout avec l'aide de l'abbé de B...s, comme la correspondance étoit très étendue et qu'on étoit en temps de guerre, je ne laissois pas d'être occupé

raisonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, et les jours de courrier quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrois le reste du temps à l'étude du métier que je commençois, et dans lequel je comptois bien, par le succès de mon début, être employé plus avantageusement dans la suite. En effet, il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, à commencer par celle de l'ambassadeur, qui se louoit hautement de mon service, qui ne s'en est jamais plaint, et dont toute la fureur ne vint dans la suite que de ce que m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambassadeurs et ministres du roi avec qui nous étions en correspondance, lui faisoient sur le mérite de son secrétaire des complimens qui devoient le flatter, et qui dans sa mauvaise tête produisirent un effet tout contraire. Il en reçut un sur-tout, dans une circonstance essentielle, qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut bien la peine d'être expliqué.

Il pouvoit si peu se gêner, que le samedi même, jour de presque tous les courriers, il ne pouvoit attendre, pour sortir, que le travail fût achevé, et me talonnant sans cesse pour expédier les dépêches du roi et des ministres, il les signoit en hâte, et puis couroit je ne sais où, laissant la plupart des autres lettres sans signature, ce qui me forçoit, quand ce n'étoit que des nouvelles, de les tourner en bulletins; mais lorsqu'il

s'agissoit d'affaires qui regardoient le service du roi, il falloit bien que quelqu'un signât, et je signois. J'en usai ainsi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. Vincent, chargé des affaires du roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le prince de Lobkowitz marchoit à Naples, et que le comte de Gages fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le siècle, et dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portoit qu'un homme dont Monsieur Vincent nous envoyoit le signalement, partoit de Vienne et devoit passer à Venise, allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire soulever le peuple à l'approche des Autrichiens.

En l'absence de M. le comte de M......, qui ne s'intéressoit à rien, je fis passer à M. le marquis de l'H.....l cet avis si à-propos, que c'est peut-être à ce pauvre Jean-Jaques si bafoué, que la maison de Bourbon doit la conservation du royaume de Naples.

Le marquis de l'H.....l en remerciant son collégue, comme il étoit juste, lui parla de son secrétaire et du service qu'il venoit de rendre à la cause commune. Le comte de M......., qui avoit à se reprocher sa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, et m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en user avec le comte de C........e, ambassadeur à Constantinople, comme avec

le marquis de l'H.....l, quoiqu'en choses moins importantes. Comme il n'y avoit point d'autre poste pour Constantinople que les courriers que le sénat envoyoit de temps en temps à son Bayle, on donnoit avis du départ de ces courriers à l'ambassadeur de France, pour qu'il pût écrire par cette voie à son collégue, s'il le jugeoit à propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux à l'avance : mais on faisoit si peu de cas de M. de M....... qu'on se contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier; ce qui me mit plusieurs fois dans le cas de faire la dépêche en son absence. M. de C........e en y répondant, faisoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faisoit à Gênes M. de Jonville; autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occasion de me faire connoître; mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos, et il me paroissoit fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger et de les récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions étoit, de la part de l'ambassadeur, un légitime sujet de plainte, mais je dirai bien que c'est le seul qu'il ait articulé jusqu'au jour de notre séparation.

Sa maison, qu'il n'avoit jamais mise sur un trop bon pied, se remplissoit de canail

le : les François y étoient mal traités, les Italiens y prenoient l'ascendant, et même parmi eux les bons serviteurs, attachés depuis long-temps à l'ambassade, furent tous mal-honnêtement chassés, entr'autres son premier gentilhomme, qui l'avoit été du comte de F. . . . y, et qu'on appeloit je crois le Comte Peati, ou d'un nom très approchant. Le second gentilhomme, du choix de M. de M. . . . . étoit un bandit de Mantoue appellé Dominique Vitali, à qui l'ambassadeur confia le soin de sa maison, et qui, à force de patelinage et de basse lésine, obtint sa confiance et devint son favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, et du secrétaire qui étoit à leur tête. L'œil intègre d'un honnête homme est toujours inquiétant pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haîne; mais cette haine avoit une autre cause encore, qui la rendit bien plus cruelle. Il faut dire cette cause, afin qu'on me condamne, si j'avois tort.

L'ambassadeur avoit, selon l'usage, une loge à chacun des cinq spectacles. Tous les jours à dîner il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choisissois après lui, et les gentilshommes disposoient des autres loges. Je prenois en sortant la clef de la loge que j'avois choisie. Un jour Vitali n'étant pas là je chargeai le valet-de-pied qui me servoit de m'apporter la mienne dans

une maison que je lui indiquai. Vitali au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit disposé. J'étois d'autant plus outré, que le valet-de-pied m'avoit rendu compte de ma commission devant tout le monde. Le soir; Vitali voulut me dire quelques mots d'excuse que je ne reçus point. Demain, Monsieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure dans la maison où j'ai reçu l'affront et devant les gens qui en ont été témoins, ou après demain; quoiqu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi sortirons d'ici. Ce ton décidé lui en imposa. Il vint au lieu et à l'heure, me faire des excuses publiques avec une bassesse digne de lui : mais il prit à loisir ses mesures, et tout en me faisant de grandes courbettes, il travailla tellement à la sourdine, que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.

Un pareil misérable n'étoit assurément pas fait pour me connoître, mais il connoissoit de moi ce qui servoit à ses vues. Il me connoissoit bon et doux à l'excès, pour supporter des torts involontaires, fier et peu endurant pour des offenses préméditées, aimant la décence et la dignité dans les choses convenables, et non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû, qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'est par-là qu'il entreprit et vint à bout de me rebuter. Il mit la maison sens-des-

sus-dessous, il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de règle, de subordination, de propreté, d'ordre. Une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévere pour y faire régner la modestie inséparable de la dignité. Il fit bientôt de la nôtre un lieu de crapule et de licence, un repaire de fripons et de débauchés. Il donna pour second gentilhomme à S. E., à la place de celui qu'il avoit fait chasser, un autre maquereau comme lui, qui tenoit bordel public à la croix de Malte, et ces deux coquins bien d'accord, étoient d'une indécence égale à leur insolence. Hors la seule chambre de l'ambassadeur, qui même n'étoit pas trop en règle, il n'y avoit pas un seul coin dans la maison souffrable pour un honnête homme.

Comme S. E. ne soupoit pas, nous avions le soir, les gentilshommes et moi, une table particuliere où mangeoient aussi l'abbé de B. . . s et les pages. Dans la plus vilaine gargote on est servi plus proprement, plus décemment, en linge moins sale, et l'on a mieux à manger. On nous donnoit une seule petite chandelle bien noire, des assiettes d'étain, des fourchettes de fer.

Passe encore pour ce qui se faisoit en secret; mais on m'ôta ma gondole : seul de tous les secrétaires d'ambassadeur, j'étois forcé d'en louer une, ou d'aller à pied, et je n'avois plus la livrée de S. E. que quand j'allois au sénat. D'ailleurs rien de ce qui

se passoit au-dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur jetoient les hauts cris. Dominique, la seule cause de tout, crioit le plus haut, sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités m'étoit plus sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison, je ne disois rien au-dehors, mais je me plaignois vivement à l'ambassadeur, et du reste, et de lui-même, qui secrétement excité par son ame damnée, me faisoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair de mes confreres et convenablement à mon poste, je ne pouvois arracher un sol de mes appointemens, et quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de son estime et de sa confiance, comme si elle eût dû remplir ma bourse et pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître qui ne l'avoit déjà pas trop droite, et le ruinoient dans un brocantage continuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui persuadoient être des marchés d'escroc. Ils lui firent louer sur la Brenta un Palazzo le double de sa valeur, dont ils partagerent le surplus avec le propriétaire. Les appartemens en étoient incrustés en mosaïque, et garnis de colonnes et de pilastres de très beaux marbres, à la mode du pays. M. de M. . . . . fit superbement masquer tout cela d'une boiserie de sapin, par l'unique raison qu'à Paris les appartemens sont ainsi boisés. Ce fut

par une raison semblable que, seul de tous les ambassadeurs qui étoient à Venise, il ôta l'épée à ses pages, et la canne à ses valets-de-pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement sur ce que je le servois fidellement.

J'endurai patiemment ses dédains, sa brutalité, ses mauvais traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur, je crus n'y pas voir de la haine : mais dès que je vis le dessein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon service, je résolus d'y renoncer. La premiere marque que je reçus de sa mauvaise volonté, fut à l'occasion d'un dîné qu'il devoit donner à M. le duc de Modène et à sa famille, qui étoient alors à Venise, et dans lequel il me signifia que je n'aurois pas place à sa table. Je lui répondis, piqué, mais sans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de Modène exigeoit que je m'en abstinsse quand il y viendroit, il étoit de la dignité de S. E. et de mon devoir de n'y pas consentir. Comment, dit-il avec emportement, mon secrétaire, qui même n'est pas gentilhomme, prétend dîner avec un souverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas? Oui, Monsieur, lui répliquai-je; le poste dont m'a honoré V. E. m'anoblit si bien, tant que je le remplis, que j'ai même le pas sur vos gentilshommes ou soi-disant tels, et suis admis où ils ne peuvent

l'être. Vous n'ignorez pas que le jour que vous ferez votre entrée publique, je suis appelé par l'étiquette, et par un usage immémorial à vous y suivre en habit de cérémonie, et à l'honneur d'y dîner avec vous au palais de St. Marc, et je ne vois pas pourquoi un homme qui peut et doit manger en public avec le Doge et le Sénat de Venise, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modène. Quoique l'argument fût sans replique, l'ambassadeur ne s'y rendit point : mais nous n'eûmes pas occasion de renouveller la dispute, M. le duc de Modène n'étant point venu dîner chez lui.

Dès-lors il ne cessa de me donner des désagrémens, de me faire des passedroits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poste, pour les transmettre à son cher Vitali, et je suis sûr que s'il eût osé l'envoyer au sénat à ma place, il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de B. . . . s pour écrire dans son cabinet ses lettres particulieres : il se servit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet, dans laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi, qui seul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour l'attribuer à Patizel qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier et complaire à son favori, mais non pas se défaire de moi. Il sen-

toit qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. Follau, qui l'avois déjà fait connoître. Il lui falloit absolument un secrétaire qui sût l'Italien, à cause des réponses du sénat; qui fît toutes ses dépêches, toutes ses affaires, sans qu'il se mêlât de rien; qui joignit au mérite de le bien servir, la bassesse d'être le complaisant de messieurs ses faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder et me matter, en me tenant loin de mon pays et du sien, sans argent pour y retourner, et il auroit réussi peut-être, s'il s'y fût pris modérément : mais Vitali qui avoit d'autres vues, et qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services, au lieu de m'en savoir gré, que je n'avois plus à espérer chez lui que désagrément au-dedans, injustice au-dehors, et que dans le décri général où il s'étoit mis, ses mauvais offices pouvoient me nuire sans que les bons pussent me servir, je pris mon parti, et lui demandai mon congé, lui laissant le temps de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux et qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère, et lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E., ajoutant que de maniere ou d'autre, il m'étoit impossible

de rester. J'attendis long-temps, et n'eus point de réponse. Je commençois d'être embarrassé : mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frere. Il falloit qu'elle fût vive; car, quoiqu'il fût sujet à des emportemens très féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables, ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, et lui demandai d'un ton moqueur, s'il croyoit qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner un écu? Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ses gens, pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Jusques-là j'avois été fort tranquille; mais à cette menace la colere et l'indignation me transporterent à mon tour. Je m'élançai vers la porte, et après avoir tiré un bouton qui la fermoit en dedans : non pas, M. le Comte, lui dis-je, en revenant à lui d'un pas grave, vos gens ne se mêleront pas de cette affaire : trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action, mon air le calmerent à l'instant même : la surprise et l'effroi se marquerent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots; puis sans attendre sa réponse j'allai rouvrir la porte, je sortis et passai posément dans l'anti-chambre au milieu de ses gens qui se levèrent à l'ordinaire, et qui, je crois, m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui qu'à lui contre moi.

Sans remonter chez moi je descendis l'escalier tout de suite, et sortis sur le champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. le Blond lui conter l'aventure. Il fut peu surpris, il connoissoit l'homme. Il me retint à dîner. Ce dîner quoiqu'impromptu fut brillant. Tous les François de considération qui étoient à Venise s'y trouverent. L'ambassadeur n'eut pas un chat. Le consul conta mon cas à la compagnie. A ce récit il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un sol, et réduit pour toute ressource à quelques louis que j'avois sur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. le Blond, autant dans celle de M. de S^t. Cyr avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaison; je remerciai tous les autres, et en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du consulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injustices de l'ambassadeur.

Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, et lui délaissé, tout ambassadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête et se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter; sur l'avis que m'en donna l'abbé de B. . . . s, je résolus de

rester encore quinze jours, au lieu de partir le sur-lendemain comme j'avois compté. On avoit vu et approuvé ma conduite, j'étois universellement estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambassadeur, et me fit dire par le consul que je pouvois rester à Venise aussi long-temps qu'il me plairoit sans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis : j'allai prendre congé de M. l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très bien, et du comte de Finochietti ministre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, et qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laissant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler, et une cinquantaine d'écus chez un marchand nommé Morandi, que Carrio se chargea de payer, et que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous soyons souvent revus depuis ce temps-là ; mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé je les remboursai très exactement, sitôt que la chose me fut possible.

Ne quittons pas Venise sans dire un mot des célèbres amusemens de cette ville, ou du moins de la très petite part que j'y pris durant mon séjour. On a vu dans le cours de ma jeunesse combien peu j'ai couru les plaisirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainsi. Je ne changeai pas de goût à Venise, mais mes occupations qui d'ail-

leurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations simples que je me permettois. La premiere et la plus douce étoit la société des gens de mérite, MM. le Blond, de St. Cyr, Carrio, Altuna, et un gentilhomme Forlan dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, et dont je ne me rappelle point sans émotion l'aimable souvenir: c'étoit de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie celui dont le cœur ressembloit le plus au mien. Nous étions liés aussi avec deux ou trois Anglois pleins d'esprit et de connoissances, passionnés de la musique ainsi que nous. Tous ces messieurs avoient leurs femmes ou leurs amies ou leurs maîtresses, ces dernieres presque toutes filles à talens, chez lesquelles on faisoit de la musique ou des bals. On y jouoit aussi; mais très peu: les goûts vifs, les talens, les spectacles nous rendoient cet amusement insipide. Le jeu n'est que la ressource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la musique italienne; mais j'avois aussi reçu de la nature cette sensibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette musique la passion qu'elle inspire à ceux qui sont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles je trouvois que je n'avois pas oui chanter jusqu'alors, et bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller, manger et jouer dans les loges quand je

n'aurois voulu qu'écouter, je me dérobois souvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là tout seul, enfermé dans ma loge, je me livrois malgré la longueur du spectacle au plaisir d'en jouir à mon aise et jusqu'à la fin. Un jour au théâtre de St. Chrisostome je m'endormis et bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs bruyans et brillans ne me réveillerent point. Mais qui pourroit exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie, et les chants angéliques de celui qui me réveilla ? Quel réveil ! quel ravissement ! quelle extase, quand j'ouvris au même instant les oreilles et les yeux ! Ma premiere idée fut de me croire en paradis. Ce morceau ravissant que je me rappelle encore et que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainsi :

Conservami la bella
Che si m'accende il cor.

Je voulus avoir ce morceau, je l'eus, et je l'ai gardé long-temps; mais il n'étoit pas sur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéra, et qui n'a pas sa semblable en Italie ni dans le reste du monde, est celle

celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien, que la république dote ensuite, soit pour le mariage soit pour le cloître. Parmi les talens qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatres *scuole* on a durant les vêpres, des motets à grand chœur et en grand orchestre, composés et dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans les tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique : les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais Carrio ni moi ne manquions ces vêpres aux *Mendicanti*, et nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine d'amateurs, les acteurs même de l'opéra venoient se former au grand goût du chant sur ces excellens modèles. Ce qui me désoloit étoit ces maudites grilles, qui ne laissoient passer que des sons, et me cachoient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlois d'autre chose. Un jour que j'en parlois chez le Blond : si vous êtes si curieux, me dit-il,

de voir ces petites filles, il est aisé de vous contenter. Je suis un des administrateurs de la maison. Je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laissai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le salon qui renfermoit ces beautés si convoitées, je sentis un frémissement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. le Blond me présenta l'une après l'autre ces chanteuses célèbres, dont la voix et le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, Sophie, ... elle étoit horrible. Venez, Cattina, ... elle étoit borgne. Venez, Bettina. ..... la petite vérole l'avoit défigurée. Presque pas une n'étoit sans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma surprise. Deux ou trois cependant, me parurent passables : elles ne chantoient que dans les chœurs. J'étois désolé. Durant le goûté on les agaça, elles s'égayerent. La laideur n'exclud pas les grâces; je leur en trouvai. Je me disois, on ne chante pas ainsi sans ame : elles en ont. Enfin, ma façon de les voir changea si bien, que je sortis presque amoureux de tous ces laidrons. J'osois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, et leurs voix fardoient si bien leurs visages, que tant qu'elles chantoient, je m'obstinois, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose que ce n'est pas la peine de s'en faire

faute quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, et pour un petit écu j'avois chez moi quatre ou cinq symphonistes, avec lesquels je m'exerçois une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaisir à l'opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes *Muses galantes*. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler, le maître des ballets de St. Jean Chrysostome m'en fit demander deux que j'eus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre, et qui furent dansés par une petite Bettina, jolie et surtout aimable fille, entretenue par un Espagnol de nos amis appelé Fagoaga, et chez laquelle nous allions passer la soirée assez souvent. Mais à-propos de filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient; n'avez-vous rien, pourroit-on me dire, à confesser sur cet article? Oui, j'ai quelque chose à dire, en effet, et je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques, et je n'avois pas à Venise autre chose à ma portée; l'entrée de la plupart des maisons du pays m'étant interdite à cause de ma place. Les filles de M. le Blond étoient très aimables, mais d'un difficile abord, et je considérois trop le pere et la mere pour penser même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune

personne appelée Mlle. de Cataneo, fille de l'agent du roi de Prusse, mais Carrio étoit amoureux d'elle : il a même été question de mariage. Il étoit à son aise et je n'avois rien ; il avoit cent louis d'appointemens, je n'avois que cent pistolles, et outre que je ne voulois pas aller sur les brisées d'un ami, je savois que partout, et surtout à Venise, avec une bourse aussi mal garnie, on ne doit pas se mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeste habitude de donner le change à mes besoins ; trop occupé pour sentir vivement ceux que le climat donne, je vécus plus d'un an dans cette ville, aussi sage que j'avois fait à Paris, et j'en suis reparti au bout de dix-huit mois sans avoir approché du sexe que deux seules fois, par les singulieres occasions que je vais dire.

La premiere me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali, quelque temps après l'excuse que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table des amusemens de Venise. Ces Messieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous, vantant la gentillesse des courtisannes Vénitiennes et disant qu'il n'y en avoit point au monde qui les valussent. Dominique dit qu'il falloit que je fisse connoissance avec la plus aimable de toutes, qu'il vouloit m'y mener, et que j'en serois content. Je me mis à rire de cette offre obligeante, et le comte

Piati, homme déjà vieux et vénérable, dit avec plus de franchise que je n'en aurois attendu d'un Italien, qu'il me croyoit trop sage pour me laisser mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention, ni la tentation; et malgré cela, par une de ces inconséquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laisser entraîner contre mon goût, mon cœur, ma raison, ma volonté même, uniquement par foiblesse, par honte de marquer de la défiance, et comme on dit dans ce pays-là *per non parer troppo cogliono*. La Padoana chez qui nous allâmes, étoit d'une assez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laissa chez elle; je fis venir des sorbetti, je la fis chanter, et au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller en laissant sur la table un ducat; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, et moi la singuliere bêtise de lever son scrupule. Je m'en retournai au palais si persuadé que j'étois poivré, que la premiere chose que je fis en arrivant, fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le mal-aise d'esprit que je souffris durant trois semaines sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine ima-

ginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particuliere, à ne pouvoir aisément être infecté ; et quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire, et si je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure, quoiqu'avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente, et quant à son origine, et quant à ses effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner sur son bord, et que j'y avoit mené le secrétaire d'Espagne. Je m'attendois au salut du canon. L'équipage nous reçut en haie, mais il n'y eut pas une amorce de brûlée, ce qui me mortifia beaucoup à cause de Carrio, que je vis en être un peu piqué; et il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands, on accordoit le salut du canon à des gens qui ne nous valoient certainement pas; d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque distinction du capitaine. Je ne pus me déguiser parce que cela m'est toujours impossible, et quoique le dîné fût très bon, et qu'Olivet en fit très bien les honneurs, je le commençai de mauvaise humeur, mangeant peu, et parlant encore moins.

A la premiere santé, du moins, j'attendois une salve : rien. Carrio qui me lisoit dans l'ame, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîné je vois approcher une gondole. Ma foi, Monsieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire ; il répond en plaisantant. La gondole aborde, et j'en vois sortir une jeune personne éblouissante, fort coquettement mise et fort leste, qui dans trois sauts fut dans la chambre, et je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse apperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien ; son accent seul eût suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en causant, elle me regarde, me fixe un moment ; puis s'écriant : Bonne Vierge ! Ah mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu ! se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, et me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu, et quoique la surprise fît d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même ; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de moderation dans ses caresses, mais non dans sa vi-

vacité, et quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fausse de toute cette pétulance, elle nous dit, que je ressemblois à s'y tromper à M. de Brémond, directeur des douanes de Toscane, qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond, qu'elle en raffoloit encore; qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit une sotte; qu'elle me prenoit à sa place; qu'elle vouloit m'aimer parce que cela lui convenoit; qu'il falloit par la même raison que je l'aimasse tant que cela lui conviendroit, et que quand elle me planteroit-là, je prendrois patience comme avoit fait son cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ses gants, son éventail, son *cinda*, sa coiffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissois. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parce qu'elle vouloit se servir de la mienne, et j'y fus; elle me dit de m'ôter de ma place et de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avoit à lui parler, et je le fis. Ils causerent très long-temps ensemble et tout bas; je les laissai faire. Elle m'appela, je revins. Ecoute, Zanetto, me dit-elle; je ne veux point être aimé à la françoise et même il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t'en; mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après le dîné voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques qu'elle nous laissa payer sans façon.

Mais

Mais elle donna partout des trinkguelts beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit son argent et nous laissoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle se faisoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice. Elle s'applaudissoit du prix qu'on mettoit à ses faveurs.

Le soir nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant, je vis deux pistolets sur sa toilette. Ah! ah! dis-je en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique; pourroit-on savoir quel en est l'usage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. Après quelques plaisanteries sur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté, qui la rendoit encore plus charmante: quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent; rien n'est plus juste: mais en endurant leurs caresses, je ne veux pas endurer leurs insultes, et je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant, j'avois pris son heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in vestito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, et que je ne m'amuserai pas à d'écrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai seulement que ses manchettes et son tour

de gorge, étoient bordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis ensuite que c'étoit la mode à Venise, et l'effet en est si charmant que je suis surpris que cette mode n'ait jamais passé en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de Madame de L. . . . . e, dans les transports que son souvenir me rend quelquefois encore; mais qu'elle étoit vieille et laide et froide auprès de ma Zulietta ! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes et les grâces de cette fille enchanteresse; vous resteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des cloîtres, sont moins fraîches, les beautés du serrail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel. Ah! du moins, si je l'avois su goûter pleine et entiere un seul moment! . . . . Je la goûtai, mais sans charme. J'en émoussai tous les délices; je les tuai comme à plaisir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il est une circonstance de ma vie, qui peigne bien mon naturel, c'est celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriser ici la fausse bienséance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous soyez, qui voulez connoître

un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connoître à plein J. J. Rousseau.

J'entrai dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté ; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurois jamais cru que sans respect et sans estime on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu dans les premieres familiarités, le prix de ses charmes et de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout-à-coup au lieu des flammes qui me dévoroient, je sens un froid mortel courir dans mes veines : les jambes me flageolent, et prêt à me trouver mal, je m'asseye, et je pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cause de mes larmes, et ce qui me passoit par la tête en ce moment ? Je me disois : cet objet dont je dispose, est le chef-d'œuvre de la nature et de l'amour ; l'esprit, le corps, tout en est parfait ; elle est aussi bonne et généreuse qu'elle est aimable et belle. Les grands, les princes, devroient être ses esclaves ; les sceptres devroient être à ses pieds. Cependant, la voilà misérable coureuse, livrée au public ; un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle ; elle vient se jeter à ma tête, à moi qu'elle sait qui n'ai rien, à moi dont le mérite qu'elle ne peut connoître doit être nul à ses yeux. Il y a là

quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, fascine mes sens et me rend la dupe d'une indigne salope, ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore, détruise l'effet de ses charmes et la rende odieuse à ceux qui devroient se la disputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singuliere, et il ne me vint pas même à l'esprit, que la v. . . . pût y avoir part. La fraîcheur de ses chairs, l'éclat de son coloris, la blancheur de ses dents, la douceur de son haleine, l'air de propreté répandu sur toute sa personne, éloignoient de moi si parfaitement cette idée, qu'en doute encore sur mon état depuis la Padoana, je me faisois plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle, et je suis très persuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas. Ces réflexions si bien placées, m'agiterent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faisoit surement un spectacle tout nouveau dans la circonstance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre et passé devant son miroir, elle comprit, et mes yeux lui confirmerent, que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir et d'effacer cette petite honte. Mais au moment que j'étois prêt à me pâmer sur une gorge qui sembloit pour la premiere fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avoit un teton borgne. Je me frappe, j'exa-

mine, je crois voir que ce teton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un teton borgne, et persuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner et retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes, et de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce teton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, et dans son humeur folâtre, dit et fit des choses à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, se rajuster, se redresser, et sans dire un seul mot, s'aller mettre à sa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se leva le moment d'après, et se promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid et dédaigneux : *Zanetto, lascia le donne, e studia la matematica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous qu'elle remit au troisieme jour en ajoutant avec un sourire ironique que je devois avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise, le cœur plein de ses charmes et de ses grâces, sentant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les momens

si mal employés qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, et néanmoins inquiet encore, malgré que j'en eusse, de concilier les perfections de cette adorable fille, avec l'indignité de son état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite. Son orgueil l'eût été du moins, et je me faisois d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manieres comment je savois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Toute aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise, ne m'ont fourni de plus à dire, qu'un simple projet tout au plus. Carrio étoit galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour; et comme nous étions inséparables, il me proposa l'arrangement peu

rare à Venise d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sûre. Il chercha tant qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que son indigne mere cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir ensemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cet enfant. Elle étoit blonde et douce comme un agneau ; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très peu de chose à Venise : nous donnâmes quelque argent à la mere et pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix ; pour lui procurer un talent de ressource, nous lui donnâmes une épinette et un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux sequins par mois, et nous en épargnoit davantage en autres dépenses : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit semer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contens d'aller là passer les soirées, causer et jouer très innocemment avec cet enfant, nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée. Tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Insensiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un attachement paternel, auquel les sens avoient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentoit il m'auroit été moins possible de les y faire entrer, et je sentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette petite fille

devenue nubile, comme d'un inceste abominable. Je voyois les sentimens du bon Carrio prendre à son insu le même tour. Nous nous ménagions sans y penser des plaisirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée; et je suis certain que quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe arrivée peu de temps après, ne me laissa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre, et je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet en sortant de chez M. de M..... étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur sort écartant les obstacles, pût me réunir à ma pauvre maman; mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle et la sottise qu'il fit d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, et me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution à M. du Theil chargé par intérim des affaires étrangeres, après la mort de M. Amelot. Je partis aussi-tôt que ma lettre : je pris ma route par Bergame, Côme et Domo d'Ossola; je traversai le St. Plomb. A Sion M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : à Genève M. de la Closure m'en fit autant. J'y renouvelai connoissance avec M. de Gauffe-

court, dont j'avois quelque argent à recevoir. J'avois traversé Nyon sans voir mon pere; non qu'il ne m'en coûtât extrêmement, mais je n'avois pu me résoudre à me montrer à ma belle-mere après mon désastre, certain qu'elle me jugeroit sans vouloir m'écouter. Le libraire Du Villard, ancien ami de mon pere, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause, et pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mere, je pris une chaise, et nous fûmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. Du Villard s'en fut chercher mon pauvre pere, qui vint tout courant m'embrasser. Nous soupâmes ensemble, et après avoir passé une soirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Genève avec Du Villard, pour qui j'ai toujours conservé de la reconnoissance du bien qu'il me fit en cette occasion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon, mais j'y voulus passer pour vérifier une friponnerie bien basse de M. de M...... J'avois fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée en or, quelques paires de manchettes et six paires de bas de soie blancs; rien de plus. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caisse ou plutôt cette boîte, à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en payement de mes appointemens, et qu'il avoit écrit de sa main, il avoit mis que cette boîte,

qu'il appeloit ballot, pesoit onze quintaux, et il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. Boy-de-la-Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon et de Marseille, que ledit ballot ne pesoit que quarante-cinq livres, et n'avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de M......., et muni de ces pièces et de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris très impatient d'en faire usage. J'eus durant toute cette longue route de petites aventures, à Côme, en Valais, et ailleurs. Je vis plusieurs choses là, entr'autres les isles Boromées qui mériteroient d'être décrites. Mais le temps me gagne, les espions m'obsèdent; je suis forcé de faire à la hâte et mal, un travail qui demanderoit le loisir et la tranquillité qui me manquent. Si jamais la providence jetant les yeux sur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les destine à refondre si je puis cet ouvrage, ou à y faire au moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin (*).

Le bruit de mon histoire m'avoit dévancé, et en arrivant je trouvai que dans les bureaux, et dans le public tout le monde étoit scandalisé des folies de l'ambassadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Ve-

(*) J'ai renoncé à ce projet.

nise, malgré les preuves sans replique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune justice. Loin d'avoir ni satisfaction ni réparation, je fus même laissé à la discrétion de l'ambassadeur pour mes appointemens, et cela par l'unique raison, que, n'étant point François, je n'avois pas droit à la protection nationale, et que c'étoit une affaire particuliere entre lui et moi. Tout le monde convint avec moi que j'étois offensé, lézé, malheureux, que l'ambassadeur étoit un extravagant cruel, inique, et que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi ! il étoit l'ambassadeur; je n'étois, moi, que le secrétaire.

Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainsi, vouloit que je n'obtinsse aucune justice, et je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier et de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire, et c'étoit ce que j'attendois, bien résolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de ministre des affaires étrangères. On me laissa clabauder, on m'encouragea même, on faisoit chorus : mais l'affaire en resta toujours là, jusqu'à ce que, las d'avoir toujours raison et jamais justice, je perdis enfin courage, et plantai-là tout.

La seule personne qui me reçut mal et dont j'aurois le moins attendu cette injustice, fut Madame de B.......l. Toute pleine

des prérogatives du rang et de la noblesse, elle ne put jamais se mettre dans la tête qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus si piqué qu'en sortant de chez elle, je lui écrivis une des fortes et vives lettres que j'aye peut-être écrites, et n'y suis jamais retourné. Le P. Castel me reçut mieux; mais à travers le patelinage jésuitique, je le vis suivre assez fidellement une des grandes maximes de la société, qui est d'immoler toujours le plus foible au plus puissant. Le vif sentiment de la justice de ma cause et ma fierté naturelle, ne me laisserent pas endurer patiemment cette partialité. Je cessai de voir le P. Castel, et par-là d'aller aux Jésuites où je ne connoissois que lui seul. D'ailleurs, l'esprit tyrannique et intrigant de ses confrères, si différent de la bonhomie du bon pere Hemet, me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, si ce n'est le P. Berthier que je vis deux ou trois fois chez M. D...n, avec lequel il travailloit de toute sa force à la réfutation de Montesquieu.

Achevons, pour n'y plus revenir, ce qui me reste à dire de M. de M........ Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne lui falloit pas un secrétaire, mais un clerc de procureur. Il suivit cet avis, et me donna réellement pour successeur un vrai procureur, qui dans moins d'un an lui vola vingt ou trente

mille livres. Il le chassa, le fit mettre en prison, chassa ses gentilshommes avec esclandre et scandale, se fit partout des querelles, reçut des affronts qu'un valet n'endureroit pas, et finit à force de folies, par se faire rappeler et renvoyer planter ses choux. Apparemment que parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, son affaire avec moi ne fut pas oubliée. Du moins peu de temps après son retour, il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte et me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là; mes dettes de Venise, dettes d'honneur si jamais il en fut, me pesoient sur le cœur. Je saisis le moyen qui se présentoit de les acquitter, de même que le billet de Z.....o N..i. Je reçus ce qu'on voulut me donner, Je payai toutes mes dettes, et je restai sans un sol comme auparavant, mais soulagé d'un poids qui m'étoit insupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de M....... qu'à sa mort que j'appris par la voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme! Il étoit aussi propre au métier d'ambassadeur, que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant, il n'avoit tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services, et de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvion m'avoit destiné dans ma jeunesse, et dont par moi seul je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La justice et l'inutilité de mes plaintes me laisserent dans l'ame un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre, et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du foible et à l'iniquité du fort. Deux choses empêcherent ce germe de se développer pour lors comme il a fait dans la suite: l'une qu'il s'agissoit de moi dans cette affaire, et que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand et de noble, ne sauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juste et du beau d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié qui tempéroit et calmoit ma colere par l'ascendant d'un sentiment plus doux. J'avois fait connoissance à Venise avec un Biscayen, ami de mon ami de Carrio, et digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talens, et pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux arts, et n'imaginant rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délassement d'un génie comme le sien, fait pour cultiver les sciences, et je lui conseillai pour en prendre le goût, un voyage et six mois de séjour à Paris. Il me crut et fut à Paris.

Il y étoit et m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui; il m'en offrit la moitié, je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoissances. Rien n'étoit au-dessus de sa portée; il dévoroit et digéroit tout avec une prodigieuse rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à son esprit, que le besoin de savoir tourmentoit sans qu'il s'en doutât lui-même! Quels trésors de lumieres et de vertus je trouvai dans cette ame forte! Je sentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit : nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes : nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter, et tout en nous contrariant sans cesse, aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna, étoit un de ces hommes rares que l'Espagne seule produit, et dont elle produit trop peu pour sa gloire. Il n'avoit pas ces violentes passions nationales communes dans son pays. L'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans son esprit, que le desir dans son cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, et je lui ai souvent ouï dire avec beaucoup de sang-froid, qu'un mortel ne pouvoit pas offenser son ame. Il étoit galant sans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfans. Il se

plaisoit avec les maîtresses de ses amis, mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun desir d'en avoir. Les flammes de la vertu, dont son cœur étoit dévoré, ne permirent jamais à celles de ses sens de naître.

Après ses voyages il s'est marié, il est mort jeune, il a laissé des enfans; et je suis persuadé comme de mon existence que sa femme est la premiere et la seule qui lui ait fait connoître les plaisirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot comme un Espagnol, mais en-dedans c'étoit la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui seul de tolérant depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun homme comment il pensoit en matiere de religion. Que son ami fût juif, protestant, turc, bigot, athée, peu lui importoit, pourvu qu'il fût honnête homme. Obstiné, têtu pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agissoit de religion, même de morale, il se recueilloit, se taisoit, ou disoit simplement : *je ne suis chargé que de moi*. Il est incroyable qu'on puisse associer autant d'élévation d'ame avec un esprit de détail, porté jusqu'à la minutie. Il partageoit et fixoit d'avance l'emploi de sa journée par heures, quarts-d'heure et minutes, et suivoit cette distribution avec un tel scrupule que si l'heure eût sonné tandis qu'il lisoit sa phrase, il eût fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues, il y en avoit pour telle étude, il y en avoit

pour

pour telle autre ; il y en avoit pour la réflexion, pour la conversation, pour l'office, pour Locke, pour le rosaire, pour les visites, pour la musique, pour la peinture ; et il n'y avoit ni plaisir, ni tentation, ni complaisance, qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir seul l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions afin que je m'y conformasse, je commençois par rire, et je finissois par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit personne, ni ne supportoit la gêne ; il brusquoit les gens qui par politesse vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudeur. Je l'ai vu souvent en colere, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit si gai que son humeur ; il entendoit raillerie, et il aimoit à railler. Il y brilloit même et il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit, il étoit bruyant et tapageur en paroles ; sa voix s'entendoit de loin. Mais tandis qu'il crioit, on le voyoit sourire, et tout à travers ses emportemens, il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand et bien fait. Son corps fut formé pour loger son ame.

Ce sage de cœur ainsi que de tête se connoissoit en hommes et fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas.

Nous nous liâmes si bien que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois dans quelques années aller à Ascoytia, pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événemens postérieurs, mes désastres, son mariage, sa mort enfin nous ont séparés pour toujours. On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réussissent, les projets innocens des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois si bien commencée, et dont néanmoins je venois d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talens, dont enfin je commençois à sentir la mesure, et dont j'avois trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Venise; et pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'Altuna je retournai loger à mon ancien hôtel S^t. Quentin, qui dans un quartier solitaire, et peu loin du Luxembourg, m'étoit plus commode pour travailler à

mon aise, que la bruyante rue St. Honoré.

Là m'attendoit la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, et qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connoissance passagère ; je dois entrer dans quelque détail sur la manière dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous ainsi que l'hôtesse. Cette fille appelée Thérèse le Vasseur, étoit de bonne famille. Son père étoit officier de la monnoie d'Orléans, sa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfans. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le père se trouva sur le pavé ; la mère ayant essuyé des banqueroutes fit mal ses affaires, quitta le commerce et vint à Paris avec son mari et sa fille qui les nourrissoit tous trois de son travail.

La première fois que je vis paroître cette fille à table, je fus frappé de son maintien modeste et plus encore de son regard vif et doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit composée, outre M. de Bonnefond, de plusieurs abbés Irlandois, Gascons, et autres gens de pareille étoffe. Notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai : il n'y avoit là que moi seul qui parlât et se comportât décemment. On agaça la petite ; je pris sa défense. Aussitôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je

n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières et dans les propos, surtout avec le sexe. Je devins hautement son champion. Je la vis sensible à mes soins, et ses regards, animés par la reconnoissance qu'elle n'osoit exprimer de bouche, n'en devenoient que plus pénétrans.

Elle étoit très timide; je l'étois aussi. La liaison que cette disposition commune sembloit éloigner, se fit pourtant très rapidement. L'hôtesse, qui s'en apperçut, devint furieuse, et ses brutalités, avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant d'appui que moi seul dans la maison, me voyoit sortir avec peine, et soupiroit après le retour de son protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos dispositions eut bientôt son effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête-homme; elle ne se trompa pas. Je crus voir en elle une fille sensible, simple et sans coquetterie; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouserois jamais. L'amour, l'estime, la sincérité naïve furent les ministres de mon triomphe, et c'étoit parce que son cœur étoit tendre et honnête que je fus heureux sans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle

croyoit que j'y cherchois, recula mon bonheur plus que toute autre chose. Je la vis interdite et confuse avant de se rendre, vouloir se faire entendre, et n'oser s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginai une bien fausse, et bien insultante pour ses mœurs : et croyant qu'elle m'avertissoit que ma santé couroit des risques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui durant plusieurs jours empoisonnèrent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étoient autant d'énigmes et d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou ; je fus prêt à ne savoir plus que penser d'elle. Enfin nous nous expliquâmes ; elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance et de l'adresse d'un séducteur. Sitôt que je la compris je fis un cri de joie : Pucelage ! m'écriai je ; c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans, qu'on en cherche ! Ah, ma Thérèse ! je suis trop heureux de te posséder sage et saine, et de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à me donner un amusement. Je vis que j'avois plus fait, et que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes

plaisirs, j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit à la place de l'ambition éteinte, un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il falloit, pour tout dire, un successeur à maman; puisque je ne devois plus vivre avec elle, il me falloit quelqu'un qui vécût avec son élève, et en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée et domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois absolument seul, mon cœur étoit vide, mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté, m'avoit aliéné du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès lors j'étois seul, car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout et rien. Je trouvois dans Thérèse le supplément dont j'avois besoin; par elle je vécus heureux autant que je pouvois l'être selon le cours des événemens.

Je voulus d'abord former son esprit. J'y perdis ma peine. Son esprit est ce que l'a fait la nature; la culture et les soins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien su lire, quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran, sur lequel je m'efforçai, durant plus d'un mois, à lui faire connoître les heures. A peine les con-

noît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année, et ne connoît pas un seul chiffre, malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent, ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ses phrases, pour amuser Madame de Luxembourg, et ses qui-pro-quo sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée, et, si l'on veut, si stupide, est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent, en Suisse, en Angleterre, en France, dans les catastrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément, et devant les dames du plus haut rang, devant les grands et les princes, ses sentimens, son bon sens, ses réponses et sa conduite lui ont attiré l'estime universelle, et à moi, sur son mérite, des complimens dont je sentois la sincérité.

Auprès des personnes qu'on aime, le sentiment nourrit l'esprit ainsi que le cœur, et l'on a peu besoin de chercher ailleurs des idées.

Je vivois avec ma Thérèse aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée

auprès de la marquise de Monpipeau, faisoit le bel esprit, vouloit diriger le sien, et gâtoit par son astuce la simplicité de notre commerce.

L'ennui de cette importunité me fit un peu surmonter la sotte honte de n'oser me montrer avec Thérèse en public; et nous faisions, tête-à-tête, de petites promenades champêtres et de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit sincèrement, et cela redoubloit ma tendresse. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout: l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le présent, prolongé: je ne désirois rien que d'en assurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre dissipation superflue et insipide. Je ne sortois plus que pour aller chez Thérèse; sa demeure devint presque la mienne. Cette vie retirée devint si avantageuse pour mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait; paroles et musique. Il restoit seulement quelques accompagnemens et remplissage à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je proposai à Philidor de s'en charger, en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, et fit quelques remplissages dans l'acte d'Ovide: mais il ne put se captiver à ce travail assidu pour un profit éloigné, et même incertain. Il ne revint plus, et j'achevai ma besogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti: c'étoit un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé. Je pensai à me faire jour par M. de la Poplinière, chez qui Gauffecourt, de retour de Genève, m'avoit introduit: M. de la Poplinière étoit le Mécène de Rameau: Madame de la Poplinière étoit sa très humble écolière. Rameau faisoit, comme on dit, la pluie et le beau temps dans cette maison. Jugeant qu'il protégeroit avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples, je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir, disant qu'il ne pouvoit lire des partitions, et que cela le fatiguoit trop: La Poplinière dit là-dessus, qu'on pouvoit le lui faire entendre, et m'offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux: je ne demandois pas mieux. Rameau consentit en grommelant et répétant sans cesse que ce devoit être une belle chose que de la composition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle, et qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dixaine de symphonistes, et pour chanteurs Albert, Bérard, et Mlle. Bourbonnois. Rameau commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience: mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit

mâle et sonore, et l'accompagnement très brillant, il ne put plus se contenir; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre, étoit d'un homme consommé dans l'art, et le reste d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique; et il est vrai que mon travail inégal et sans règle, étoit tantôt sublime et tantôt très plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie et que la science ne soutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard sans talent et sans goût. Les assistans, et surtout le maître de la maison, ne pensèrent pas de même. M. de Richelieu, qui, dans ce temps-la voyoit beaucoup M. et Madame de la Poplinière, ouit parler de mon ouvrage, et voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand chœur et en grand orcheste aux frais du Roi, chez Monsieur de Bonneval, intendant des Menus. Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut surprenant: M. le Duc ne cessoit de s'écrier et d'applaudir, et à la fin d'un chœur, dans l'acte du Tasse, il se leva, vint à moi et me serrant la main: « Monsieur Rousseau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui transporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau; je veux faire donner cet ouvrage à Versailles. »

Madame de la Poplinière, qui étoit là, ne dit pas un mot. Rameau, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain Madame de la Poplinière me fit, à sa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaisser ma pièce, et me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, et qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur mon opéra. M. le duc arriva peu après et me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talens, et me parut toujours disposé à faire donner ma pièce devant le Roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la Cour : il en faut faire un autre. Sur ce seul mot, j'allai m'enfermer chez moi, et dans trois semaines, j'eus fait, à la place du Tasse, un autre acte, dont le sujet étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire passer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talens, et de la jalousie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins gigantesque, et mieux soutenue que celle du Tasse. La musique en étoit aussi noble et beaucoup mieux faite, et si les deux autres actes avoient valu celui-là, la pièce entière eut avantageusement soutenu la représentation ; mais tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

L'hiver, qui suivit la bataille de Fonte-

noi, il y eut beaucoup de fêtes à Versailles, entr'autres plusieurs opéra au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé : *la Princesse de Navarre*, dont Rameau avoit fait la musique, et qui venoit d'être changé et reformé sous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau sujet demandoit plusieurs changemens aux divertissemens de l'ancien, tant dans les vers que dans la musique.

Il s'agissoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, et Rameau, tous deux occupés pour l'opéra du Temple de la gloire, ne pouvant donner des soins à celui-là ; M. de Richelieu pensa à moi, me fit proposer de m'en charger, et pour que je pusse examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya séparément le poëme et la musique. Avant toute chose, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, et je lui écrivis à ce sujet une lettre très honnête et même respectueuse, comme il convenoit. Voici sa réponse.

15 *Décembre* 1745.

» Vous réunissez, Monsieur, deux talens qui ont toujours été séparés jusqu'à » présent. Voilà déja deux bonnes raisons » pour moi de vous estimer, et de chercher à vous aimer. Je suis fâché pour » vous que vous employiez ces deux talens » à un ouvrage qui n'en est pas trop digne. » Il y a quelques mois que M. le duc de

„ Richelieu m'ordonna absolument de faire „ en un clin-d'œil une petite et mauvaise „ esquisse de quelques scènes insipides et „ tronquées, qui devoient s'ajuster à des „ divertissemens qui ne sont point faits „ pour elles. J'obéis avec la plus grande „ exactitude, je fis très vîte et très mal. „ J'envoyai ce misérable croquis à M. le „ duc de Richelieu, comptant qu'il ne ser- „ viroit pas, ou que je le corrigerois. Heu- „ reusement il est entre vos mains, vous „ en êtes le maître absolu; j'ai perdu en- „ tièrement tout cela de vue. Je ne doute „ pas que vous n'ayez rectifié toutes les „ fautes échappées nécessairement dans une „ composition si rapide d'une simple es- „ quisse, que vous n'ayez suppléé à tout.

„ Je me souviens qu'entre autres balour- „ dises, il n'est pas dit dans ces scènes qui „ lient les divertissemens, comment la „ princesse Grenadine passe tout-d'un- „ coup d'une prison dans un jardin ou „ dans un palais. Comme ce n'est point un „ magicien qui lui donne des fêtes, mais „ un seigneur Espagnol, il me semble que „ rien ne doit se faire par enchantement. „ Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien „ revoir cet endroit, dont je n'ai qu'une „ idée confuse.

„ Voyez s'il est nécessaire que la prison „ s'ouvre, et qu'on fasse passer notre prin- „ cesse de cette prison dans un beau palais „ doré et verni, préparé pour elle. Je sais

» très bien que tout cela est fort misérable, » et qu'il est au-dessous d'un être pensant » de faire une affaire sérieuse de ces baga- » telles ; mais enfin, puisqu'il s'agit de dé- » plaire le moins qu'on pourra, il faut » mettre le plus de raison qu'on peut, » même dans un mauvais divertissement » d'opéra.

» Je me rapporte de tout à vous, et à » M. Ballot, et je compte avoir bientôt » l'honneur de vous faire mes remercî- » mens, et de vous assurer, Monsieur, » à quel point j'ai celui d'être, etc. »

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu, et la souplesse courtisane qu'on lui connoît, l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit.

Autorisé par M. de Voltaire et dispensé de tous égards pour Rameau, qui ne cherchoit qu'à me nuire, je me mis au travail, et en deux mois ma besogne fut faite. Elle se borna, quant aux vers, à très peu de chose. Je tâchai seulement qu'on n'y sentît pas la différence des styles, et j'eus la présomption de croire avoir réussi. Mon travail en musique fut plus long et plus pénible. Outre que j'eus à faire plusieurs morceaux d'appareil, et entr'autres l'ouver-

ture, tout le récitatif dont j'étois chargé, se trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il falloit lier, souvent en peu de vers, et par des modulations très rapides, des symphonies et des chœurs dans des tons fort éloignés; car pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défiguré ses airs, je n'en voulus changer ni transposer aucun. Je réussis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, et surtout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignoit m'associer m'avoit élevé le génie, et je puis dire que dans ce travail ingrat et sans gloire, dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins presque toujours à côté de mes modèles.

La pièce dans l'état où je l'avois mise, fut répétée au grand théâtre de l'opéra. Des trois auteurs, je m'y trouvai seul. Voltaire étoit absent, et Rameau n'y vint pas, ou se cacha. Les paroles du premier monologue étoient très lugubres; en voici le début:

O mort! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une musique assortissante. Ce fut pourtant là-dessus que Madame de la Poplinière fonda sa censure, en m'accusant avec beaucoup d'aigreur, d'avoir fait une musique d'enterrement. M. de Richelieu commença judicieusement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit

qu'il m'avoit envoyé, et qui faisoit foi qu'ils étoient de Voltaire : en ce cas, dit-il, c'est Voltaire seul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut successivement improuvé par Madame de la Poplinière et justifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois à faire à trop forte partie, et il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail plusieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. Rameau. Navré d'une conclusion pareille, au lieu des éloges que j'attendois, et qui certainement m'étoient dûs, je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuisé de fatigue, dévoré de chagrin ; et de six semaines je ne fus en état de sortir.

Rameau, qui fut chargé des changemens indiqués par Madame de la Poplinière, m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra, pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe, et je la refusai. Comme il n'y avoit plus que cinq ou six jours jusqu'à la représentation, il n'eut pas le temps d'en faire une, et il fallut laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne et d'un style très nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, et j'appris par Monsieur de Valmalette, maître-d'hôtel du roi et gendre de M. Mussard mon parent et mon ami, que les amateurs avoient été très contens de mon ouvrage, et que le public ne l'avoit pas distingué de celui de Rameau :

mais celui-ci, de concert avec Madame de la Poplinière, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on distribue aux spectateurs et où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire, et Rameau aima mieux que son nom fût supprimé, que d'y voir associer le mien.

Sitôt que je fus en état de sortir, je voulus aller chez M. de Richelieu : il n'étoit plus temps. Il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Ecosse. A son retour, je me dis, pour autoriser ma paresse, qu'il étoit trop tard. Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire; et mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie et l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais, sans me rendre un sol de bénéfice, ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi, et pensoit avantageusement de mes talens. Mais mon malheur et Madame de la Poplinière empêchèrent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'aversion de cette femme, à qui je m'étois efforcé de plaire, et à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes. D'abord, me dit-il,

son amitié pour Rameau, dont elle est la prôneuse en titre, et qui ne veut souffrir aucun concurrent ; et de plus un péché originel qui vous damne auprès d'elle, et qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Genevois. Là-dessus, il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit, et sincère ami de M. de la Poplinière, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien, et qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable, ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique La Poplinière, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous, et que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme ; elle vous hait, elle est méchante, elle est adroite ; vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit à-peu-près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux père, âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autres temps où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mère, et dont il tiroit le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère, faisoit une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever, et qu'il

leva en effet par les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource, et que l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empressement.

Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, et je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience, dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi! me dis-je avec dedain, Jean-Jaques se laissera-t-il subjuguer à ce point par l'intérêt et par la curiosité? Je remis sur le champ la lettre sur ma cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, et me levai le lendemain assez tard, sans plus penser à ma lettre. En m'habillant je l'apperçus, je l'ouvris sans me presser, j'y trouvai une lettre-de-change. J'eus bien des plaisirs à la fois; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre.

J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie de cet argent à ma pauvre maman; regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes et de secrets dont elle prétendoit que je fisse ma fortune et la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui resserroit

le cœur et lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des fripons qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, surtout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-aprés. Le temps s'écouloit et l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique Thérèse fût d'un désintéressement qui a peu d'exemple, sa mère n'étoit pas comme elle. Sitôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins, elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille aînée, mariée au directeur des carosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour Thérèse étoit détourné par sa mère en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas à faire à une personne avide, et que je n'étois pas subjugué par une passion folle, je ne faisois pas des folies. Content de tenir Thérèse honnêtement, mais sans luxe, à l'abri des pressans besoins, je consentois que ce qu'elle gagnoit par son travail fût tout entier au profit de sa mère, et je ne me bornois pas à cela ; mais par une fatalité qui me poursuivoit, tandis que maman étoit en proie à ses croquans, Thérèse étoit en proie à sa famille, et je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois destiné. Il étoit singulier que

la cadette des enfans de Madame le Vasseur, la seule qui n'eût point été dotée, fût la seule qui nourrissoit son père et sa mère, et qu'après avoir été long-temps battue par ses frères, par ses sœurs, même par ses nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée sans qu'elle pût mieux se défendre de leurs vols que de leurs coups. Une seule de ses nièces, appellée Goton le Duc, étoit assez aimable et d'un caractère assez doux, quoique gâtée par l'exemple et les leçons des autres. Comme je les voyois souvent ensemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entre-donnoient : j'appellois la nièce *ma nièce*, et la tante *ma tante*. Toutes deux m'appelloient leur oncle. Delà le nom de *tante* duquel j'ai continué d'appeller Thérèse, et que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant. On sent que dans une pareille situation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, et n'espérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon opéra ; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, et j'étois de jour en jour plus pressé. Je m'avisai de présenter ma petite comédie de Narcisse aux Italiens : elle y fut reçue, et j'eus les entrées, qui me firent grand plaisir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce, et ennuyé de faire ma cour à des

comédiens, je les plantai-là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restoit, et le seul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maison de M. de la Poplinière, je m'étois éloigné de celle de D...n. Les deux dames, quoique parentes, étoient mal ensemble, et ne se voyoient point. Il n'y avoit aucune société entre les deux maisons, et Thiériot seul vivoit dans l'une et dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. D...n. M. de F.......l suivoit alors l'histoire naturelle et la chymie, et faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspiroit à l'académie des sciences; il vouloit pour cela faire un livre, et il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. Madame D...n, qui, de son côté, méditoit un autre livre, avoit sur moi des vues à-peu-près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour une espèce de secrétaire, et c'étoit-là l'objet des semonces de Thiériot.

J'exigeai préalablement que M. de F.......l employeroit son crédit, avec celui de Jelyote, pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra; il y consentit. Les Muses galantes furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, et plusieurs morceaux furent très applaudis; cependant je sentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par Rebel, que la pièce ne passeroit pas, et même qu'elle

n'étoit pas en état de paroître sans de grandes corrections. Ainsi je la retirai sans mot dire, et sans m'exposer au refus : mais je vis clairement, par plusieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. M. de F.......l m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occasion et dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni Mme. D...n ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens sur les miens. Cependant comme Mme. D...n m'en a toujours supposé de très médiocres, et qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure édition ; ce reproche, sur-tout à son égard, eût été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager ; j'abandonnai tout projet d'avancement et de gloire, et sans plus songer à des talens vrais ou vains qui me prospéroient si peu, je consacrai mon temps et mes soins à me procurer ma subsistance et celle de ma Thérèse, comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à Mme. D...n et à M. de F.......l. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence ; car avec huit à neuf cent francs par an, que j'eus les deux premières

années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins: forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, et payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue St. Jaques, où, quelque temps qu'il fît, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train et même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie; j'en fis plusieurs cours avec M. de F.......l chez M. Rouelle, et nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science, dont nous possédions à peine les élémens. En 1747, nous allâmes passer l'automne en Touraine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri second pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, et maintenant possédée par M. D...n, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très bonne chère; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, et dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie; j'y en fis en quinze jours une en trois actes, intitulée l'*Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, et qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entr'autres une pièce en vers, intitulée: l'*Allée*

l'*Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher, et cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie, et celui que je faisois auprès de Mme. D...n.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière, et quand j'y revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parce qu'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, et que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui et moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'opéra, chez Mme. la Selle, femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée, à cause de la bonne et sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu, et il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de G......e, vieux débauché, plein de politesse et d'esprit, mais ordurier, y logeoit, et y attiroit une folle et brillante jeunesse en officiers aux gardes et mousquetaires. Le comman-

deur de N....t, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du Plessis, lieutenant colonel retiré, bon et sage vieillard, et Ancelet (*), officier des mousquetaires, y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit aussi des commerçans, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes et de ceux qu'on distinguoit dans leur métier : M. de Besse, M. de Forcade et d'autres dont j'ai oublié les noms. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés et des gens de robe que je n'y ai jamais vus, et c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse, étoit très gaie sans être bruyante, et l'on y polissonnoit beaucoup sans grossiéreté. Le vieux commandeur avec tous ses contes gras, quant à la substance, ne

(*) Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée les *Prisonniers de Guerre*, que j'avois faite après les désastres des François en Bavière et en Bohême, et que je n'osai jamais avouer ni montrer, et cela par la singulière raison que jamais le Roi, ni la France, ni les François ne furent peut-être mieux loués ni de meilleur cœur que dans cette pièce, et que, Républicain et frondeur en titre, je n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie et de lâcheté les marques d'un sincère attachement dont j'ai dit l'époque et la cause dans ma première partie, et que j'étois honteux de montrer.

perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, et jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche, qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de règle à toute la table : tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, et les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magasin étoit à la porte : car l'allée par où l'on alloit chez Mme. la Selle, étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très jolies filles, avec lesquelles nos messieurs alloient causer avant ou après dîner. Je m'y serois amusé comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux ; je n'osai jamais. Quant à Mme. la Selle, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très amusantes, et j'y pris aussi peu-à-peu, non grâces au ciel jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchemens clandestins, étoient là les textes les plus ordinaires, et celui qui peuploit le mieux les enfans-trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna ; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en règne chez des gens très aimables, et dans le fond très honnêtes gens, et je me dis : puisque c'est l'usage du pays,

quand on y vit on peut le suivre ; voilà l'expédient que j'y cherchois. Je m'y déterminai gaillardement, sans le moindre scrupule, et le seul que j'eus à vaincre, fut celui de Thérèse à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère, qui de plus craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme prudente et sûre, appellée Mademoiselle Gouin, qui demeuroit à la pointe St. Eustache, pour lui confier ce dépôt, et quand le temps fut venu, Thérèse fut menée par sa mère chez la Gouin pour y faire ses couches. J'allai l'y voir plusieurs fois, et je lui portai un chiffre que j'avois fait à double, sur deux cartes, dont une fut mise dans les langes de l'enfant, et il fut déposé par la sage-femme au bureau des enfans-trouvés dans la forme ordinaire. L'année suivante même inconvénient et même expédient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère; elle obéit en gémissant. On verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penser, ainsi que dans ma destinée. Quant à présent tenons-nous à cette première époque. Ses suites aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connoissance avec Mme. D'.....y, dont le nom reviendra souvent dans ces mémoires. Elle s'appelloit Mlle. des C.......s, venoit d'épouser M. D'.....y, fils de M. de L....c de B........e, fermier général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de F.......l. Elle étoit musicienne aussi, et la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de F.......l m'introduisit chez Mme. D'.....y; J'y soupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talens, c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie, appellée Mlle. d'E..e, qui passoit pour méchante, et qui vivoit avec le chevalier de V....y, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à Mme. D'.....y, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de F.......l lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, et m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerois pas ici, si elles ne fussent devenues publiques, au point de n'être pas même cachées à M. D'.....y. M. de F.......l me fit même sur cette dame des confidences bien singulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, et dont elle ne m'a jamais cru instruit; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche, ni à elle, ni à qui que

ce soit. Toute cette confiance de part et d'autre rendoit ma situation très embarrassante, sur-tout avec Mme. de F.......l, qui me connoissoit assez pour ne pas se défier de moi, quoiqu'en liaison avec sa rivale. Je consolois de mon mieux cette pauvre femme, à qui son mari ne rendoit assurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois séparément ces trois personnes; je gardois leurs secrets avec la plus grande fidélité, sans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, et sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour sa rivale. Mme. de F.......l qui vouloit se servir de moi pour bien des choses, essuya des refus formels, et Mme. D'.....y m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour M. de F.......l, non-seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très nette que si elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition.

Il faut rendre justice à Mme. D'.....y. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à M. de F.......l avec éloge, et ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte, et pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur et complai-

sance, mais toujours avec droiture et fermeté. Malgré ma bêtise et ma gaucherie, Mme. D.....y voulut me mettre des amusemens de la Chevrette, château près de St. Denis, appartenant à M. de B........e. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit souvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai six mois sans relâche, et qu'il fallut me souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve, on ne me proposa plus de rôle.

En faisant la connoissance de Madame D.....y, je fis aussi celle de sa belle sœur Mlle. de B........e qui devint bientôt comtesse de H......t. La première fois que je la vis, elle étoit à la veille de son mariage; elle me causa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très aimable, mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune personne feroit un jour le destin de ma vie, et m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je suis aujourd'hui.

Quoique je n'aye pas parlé de Diderot depuis mon retour de Venise, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, et je m'étois sur-tout lié de jour en jour plus intimément avec le premier. Il avoit une Nannette, ainsi que j'avois une Thérèse; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma Thérèse, aussi bien de figure que sa Nannette, avoit

une humeur douce et un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme, au lieu que la sienne, pigrièche et harangère, ne montroit rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa toutefois : ce fut fort bien fait, s'il l'avoit promis. Pour moi qui n'avois rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de Condillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier, peut-être, qui ait vu sa portée et qui l'ait estimé ce qu'il valoit. Il paroissoit aussi se plaire avec moi, et tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean S^t^. Denis près l'opéra, je faisois mon acte d'Hésiode, il venoit quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pic-nic. Il travailloit alors à l'essai sur l'origine des connoissances humaines; qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont durs pour tout homme qui commence, et la métaphysique, alors très peu à la mode, n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac et de son ouvrage; je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir; ils se convinrent. Diderot engagea le libraire Durand à prendre le manuscrit de l'abbé, et ce grand métaphysicien eut de son pre-

mier

mier livre, et presque par grâce, cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-royal, et nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il falloit que ces petits dînés hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot; car lui, qui manquoit presque à tous ses rendez-vous, ne manqua jamais aucun de ceux-là. Je formai-là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Persiffleur*, que nous devions faire alternativement, Diderot et moi. J'en esquissai la première feuille, et cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événemens imprévus nous barrèrent, et ce projet en demeura-là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire Encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une espèce de traduction de *Chambers*, semblable à-peu-près à celle du Dictionnaire de médecine, de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, et me proposa la partie de la musique que j'acceptai, et que j'exécutai très à la hâte et très mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je

lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de F.......l, appelé Dupont, qui écrivoit très bien, et à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis de la part des libraires, une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les aveugles*, qui n'avoit rien de répréhensible que quelques traits personnels dont Mme. du Pré de S^t^. Maur et M. de Réaumur furent choqués, et pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mme. de P.......r pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma letrre : elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace, et je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissemens qu'on mit quelque temps après à la captivité du pauvre Diderot. Mais si elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serois mort de désespoir aux pieds de ce malheu-

reux donjon, Au reste, si ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en suis pas, non plus, beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très peu de gens, et jamais à Diderot lui-même.

Fin du septième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE HUITIÊME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence dans sa première origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoisances. J'avois fait entr'autres chez Mme. D...n celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, et du baron de Thun son gouverneur. J'avois fait chez M. de la P........e celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, et connu dans le monde littéraire par sa belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy et moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai sous bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes. En

passant devant Vincennes, je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper le prince parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inspire un ami malheureux, et l'on parla d'autre chose. Il y avoit là deux allemands attachés au prince. L'un, appellé M. Klupffell, homme de beaucoup d'esprit, étoit son chapelain, et ensuite son gouverneur, après avoir supplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme, appellé M. G...., qui lui servoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, et dont l'équipage très mince annonçoit le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir Klupffell et moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le S^t. G.... n'alla pas tout-à-fait si vîte ; il ne se mettoit guère en avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la suite. Le lendemain à dîner, l'on parla de musique ; il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîner, on fit apporter de la musique. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince, et ainsi commença cette amitié, qui d'abord me fut si douce, enfin si funeste, et dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit sorti du donjon, et qu'on lui avoit donné le château et le parc de Vincennes pour prison, sur sa parole, avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même! mais retenu deux ou trois jours chez Mme. D...n par des soins indispensables, après trois ou quatre siècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable! Il n'étoit pas seul; d'Alembert et le trésorier de la Sainte-Chapelle étoient avec lui. En entrant, je ne vis que lui, je ne fis qu'un saut, qu'un cri, je collai mon visage sur le sien, je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs et par mes sanglots; j'étouffois de tendresse et de joie. Son premier mouvement, sorti de mes bras, fut de se tourner vers l'ecclésiastique, et de lui dire: vous voyez, Monsieur, comment m'aiment mes amis.

Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y pensant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot, ce n'eût pas été là la première idée qui me seroit venue.

Je le trouvai très affecté de sa prison. Le donjon lui avoit fait une impression terrible, et quoiqu'il fût fort agréablement au château, et maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs,

il avoit besoin de la société de ses amis pour ne pas se livrer à son humeur noire. Comme j'étois assurément celui qui compatissoit le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la vue lui seroit la plus consolante, et tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très exigeantes, j'allois, soit seul, soit avec sa femme, passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excesssive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allois à pied, quand j'étois seul, et j'allois vîte pour arriver plutôt. Les arbres de la route toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient presque aucune ombre, et souvent rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le Mercure de France, et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?*

A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers, et je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que jen reçus, les détails m'en sont échappés depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesher-

bes. C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle; si-tôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne, et dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusques dans la musique. Avant de l'apprendre, je savois par cœur des multitudes de chansons: si-tôt que j'ai su chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun, et je doute que de ceux que j'ai le plus aimés, j'en pusse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'apperçut; je lui en dis la cause, et je lui lus la prosopopée de Fabricius, écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis, et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.

Mes sentimens se montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu; et ce qu'il y a de plus étonnant, est que cette effervescence se soutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être

qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme. Je travaillois ce discours d'une façon bien singulière, et que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrois les insomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, et je tournois et retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables ; puis quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier : mais le temps de me lever et de m'habiller me faisoit tout perdre, et quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit presque plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire, Mme. le Vasseur. Je l'avois logée avec sa fille et son mari plus près de moi, et c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu et faire mon petit service. A son arrivée, je lui dictois de mon lit mon travail de la nuit, et cette pratique, que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content, et m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage, plein de chaleur et de force, manque absolument de logique et d'ordre ; de tous ceux qui sont sortis de ma plume, c'est le plus foible de raisonnement, et le plus pauvre de nombre et d'harmonie ; mais

avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout-d'un-coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense, à G...., avec lequel depuis son entrée chez le comte de F..... je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, et autour duquel je passois avec lui tous les momens que j'avois de libres, à chanter des airs italiens et des barcarolles sans trève et sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin, et si-tôt qu'on ne me trouvoit pas chez Mme. D...n, on étoit sûr de me trouver chez M. G...., ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoise dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, et j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même en étoit négligée, c'est-à-dire, que je la voyois moins; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre, renouvella plus vivement que jamais le desir que j'avois depuis long-temps de ne faire qu'un ménage avec Thérèse : mais l'embarras de sa nombreuse famille, et sur-

tout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoit jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta, et j'en profitai. M. de F.......l et Mme. D...n sentant bien que huit à neuf cent francs par an ne pouvoient me suffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis, et de plus Madame D...n apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques secours pour cela; avec les meubles qu'avoit déjà Thérèse nous mîmes tout en commun, et ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle St. Honoré, chez de très bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes, et nous y avons demeuré paisiblement et agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de Thérèse étoit un vieux bon homme très doux, qui craignoit extrêmement sa femme, et qui lui avoit donné pour cela le surnom de lieutenant criminel, que G.... par plaisanterie transporta dans la suite à la fille. Mme. le Vasseur ne manquoit pas d'esprit, c'est-à-dire d'adresse, elle se piquoit même de politesse et d'airs du grand monde; mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, et cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres et aux miens : du reste assez

bonne mère, parce qu'elle trouvoit son compte à l'être, et couvrant les fautes de sa fille, parce qu'elle en profitoit. Cette femme, que je comblois d'attentions, de soins, de petits cadeaux, et dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; et du reste, je puis dire avoir goûté, durant ces six ou sept ans, le plus parfait bonheur domestique que la foiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma Thérèse étoit celui d'un ange : notre attachement croissoit avec notre intimité, et nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plaisirs pouvoient se décrire, ils feroient rire par leur simplicité. Nos promenades tête-à-tête hors de la ville où je dépensois magnifiquement huit ou dix sols à quelque guinguette. Nos petits soupés à la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises, posées sur une malle qui tenoit la largeur de l'embrasure. Dans cette situation, la fenêtre nous servoit de table, nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passans, et, quoiqu'au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira, qui sentira les charmes de ces repas, composés pour tout mets, d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage, et d'un

demi-septier de vin que nous buvions à nous deux ? Amitié, confiance, intimité, douceur d'ame, que vos assaisonnemens sont délicieux ! Quelquefois nous restions-là jusqu'à minuit sans y songer, et sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paroîtront insipides ou risibles : je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même temps une plus grossière, la dernière de cette espèce que j'aie eu à me reprocher. J'ai dit que le ministre Klupffell étoit aimable ; mes liaisons avec lui n'étoient guères moins étroites qu'avec G...., et devinrent aussi familières ; ils mangeoient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étoient égayés par les fines et folles polissonneries de Klupffeil et par les plaisans germanismes de G...., qui n'étoit pas encore devenu puriste.

La sensualité ne présidoit pas à nos petites orgies, mais la joie y suppléoit, et nous nous trouvions si bien ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ses meubles une petite fille qui ne laissoit pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvoit l'entretenir à lui seul. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes ; il s'en vengea galamment en nous mettant du même souper,

et puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel, très douce, et peu faite à son métier, auquel une sorcière, qu'elle avoit avec elle, la styloit de son mieux. Les propos et le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffell ne voulut pas faire ses honneurs à demi, et nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec la pauvre petite, qui ne savoit si elle devoit rire ou pleurer. G.... a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée : c'étoit donc pour s'amuser à nous impatienter qu'il resta si long-temps avec elle, et s'il s'en abstint, il est peu probable que ce fut par scrupule, puisqu'avant d'entrer chez le comte de F..... il logeoit chez des filles au même quartier S^t^. Roch.

Je sortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille, aussi honteux que S^t^. Preux sortit de la maison où on l'avoit enivré, et je me rappellai bien mon histoire en écrivant la sienne. Thérèse s'apperçut à quelque signe et surtout à mon air confus, que j'avois quelque reproche à me faire ; j'en allégeai le poids par ma franche et prompte confession. Je fis bien, car dès le lendemain G.... vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant, et depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir ; en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis librement et volontairement dans ma confidence, j'a-

vois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne sentis mieux qu'en cette occasion la bonté du cœur de ma Thérèse : car elle fut plus choquée du procédé de G.... qu'offensée de mon infidélité, et je n'essuyai de sa part que des reproches touchans et tendres dans lesquels je n'apperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille égaloit sa bonté de cœur, c'est tout dire ; mais un exemple qui se présente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffell étoit ministre et chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre étoit pour elle un homme si singulier, que, confondant comiquement les idées les plus disparates, elle s'avisa de prendre Klupffell pour le pape ; je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, et je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à G.... et à Klupffell, à qui le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des moineaux, le nom de Papesse Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles ; nous étouffions. Ceux qui, dans une lettre qu'il leur a plû de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là, ni dans ma jeunesse : car assurément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année

L'année suivante 1750, comme je ne songeois plus à mon discours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force, et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu, que mon père et ma patrie et Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand et de beau que d'être libre et vertueux, au-dessus de la fortune et de l'opinion, et de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte et la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes, et de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès-lors la volonté décidée, et je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter et la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfans, et mes liaisons avec leur mère sur les lois de la nature, de la justice et de la raison, et sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de

vouloir la purifier, et dont ils n'ont plus fait par leurs formules qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible, quand on se dispense de la pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la sécurité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement seroit tout simple. Mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachemens; cette force avec laquelle ils me subjuguent; ces déchiremens cruels quand il les faut rompre; cette bienveillance innée pour mes semblables; cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste; cette horreur du mal en tout genre; cette impossibilité de haïr, de nuire et même de le vouloir; cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable: tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs? Non, je le sens, et le dis hautement; cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie J. J. n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons,

j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en séduiroient bien d'autres: je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourroient me lire à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfans à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même; en les destinant à devenir ouvriers et paysans, plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen et de père; et je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé; mais loin que ma raison m'ait donné le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garantis par-là du sort de leur père, et de celui qui les menaçoit quand j'aurois été forcé de les abandonner. Si je les avois laissés à Madame D'.....y ou à Mme. de L........g, qui, soit par amitié, soit par générosité, soit par quelqu'autre motif, ont voulu s'en charger dans la suite, auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore; mais je suis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parens: il vaux mieux cent fois qu'ils ne les ayent point connus.

Mon troisième enfant fut donc mis aux Enfans-trouvés, ainsi que les premiers, et il en fut de même des deux suivans; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me

M 2

parut si bon, si sensé, si légitime, que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère, mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaisons; je le dis à Diderot, à G..... je l'appris dans la suite à Madame D....y, et dans la suite encore à Madame de L........g, et cela librement, franchement, sans aucune espèce de nécessité, et pouvant aisément le cacher à tout le monde; car la Gouin étoit une honnête femme, très discrète et sur laquelle je comptois parfaitement Le seul de mes amis à qui j'eus quelqu'intérêt de m'ouvrir, fut le médecin Thyerri, qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun mystère à ma conduite, non-seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé, je choisis pour mes enfans le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé et nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences, Madame le Vasseur les faisoit aussi de son côté, mais dans des vues moins désintéressées. Je les avois introduites, elle et sa fille, chez Mme. D...n, qui, par amitié pour moi, avoit mille bontés pour elles. La mère la mit dans le secret de sa fille. Mme. D...n, qui est bonne et généreuse, et à qui elle ne disoit pas combien, malgré la modicité de

mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de son côté avec une libéralité, que par ordre de la mère, la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, et dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchemens de cœur. J'ignorois que Mme. D...n, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fût si bien instruite : j'ignore encore si Mme. de C.........x sa bru le fut aussi : mais Mme. de F.......l sa belle-fille le fut, et ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avois déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, et dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre Mme. le Vasseur et sa famille; car les plus déterminantes venoient de-là, et je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de Madame D..n et de l'amitié de Mme. de C.........x; je l'étois de celle de Mme. de F.......l, qui, d'ailleurs, mourut long-temps avant que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, et ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait, ils sont jugés : sans vouloir me disculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute est grande, mais c'est une erreur : j'ai négligé mes devoirs, mais le desir de

nuire n'est pas entré dans mon cœur, et les entrailles de père ne sauroient parler bien puissamment pour des enfans qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus saint de tous les pactes, publier les secrets versés dans notre sein, déshonorer à plaisir l'ami qu'on a trompé, et qui nous respecte encore en nous quittant, ce ne sont pas là des fautes ; ce sont des bassesses d'ame et des noirceurs.

J'ai promis ma confession, non ma justification ; ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est à moi d'être vrai, c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de C........x me rendit la maison de sa mère encore plus agréable par le mérite et l'esprit de la nouvelle mariée, jeune personne très aimable, et qui parut me distinguer parmi les scribes de M. D...n. Elle étoit fille unique de Madame la vicomtesse de R..........t, grande amie du comte de F..... et par contre-coup de G...., qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduisis chez sa fille ; mais leurs humeurs ne se convenant pas, cette liaison n'eut point de suite, et G...., qui dès-lors visoit au solide, préféra la mère, femme du grand monde, à la fille, qui vouloit des amis sûrs et qui lui convinssent, sans se mêler d'aucune intrigue, ni chercher du crédit parmi les grands. Mme. D....n, ne trouvant pas dans Mme. de C........x toute

la docilité qu'elle en attendoit, lui rendit sa maison fort triste, et Mme. de C.........x, fière de son mérite, peut-être de sa naissance, aima mieux renoncer aux agrémens de la société, et rester presque seule dans son appartement, que de porter un joug pour lequel elle ne se sentoit pas faite. Cette espèce d'exil augmenta mon attachement pour elle, par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'esprit métaphysique et penseur, quoique par fois un peu sophistique. Sa conversation, qui n'étoit point du tout celle d'une jeune femme qui sort du couvent, étoit pour moi très attrayante. Cependant elle n'avoit pas vingt ans. Son teint étoit d'une blancheur éblouissante; sa taille eût été grande et belle, si elle se fût mieux tenue. Ses cheveux d'un blond cendré et d'une beauté peu commune, me rappelloient ceux de ma pauvre maman dans son bel âge, et m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes sévères que je venois de me faire, et que j'étois résolu de suivre à tout prix, me garantirent d'elle et de ses charmes. J'ai passé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle, à lui montrer gravement l'arithmétique, et à l'ennuyer de mes chiffres éternels, sans lui dire un seul mot galant, ni lui jeter un œillade. Cinq ou six ans plus tard, je n'aurois pas été si sage ou si fou; mais il étoit écrit que je ne devois aimer

d'amour qu'une fois en ma vie, et qu'une autre qu'elle, auroit les premiers et les derniers soupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez Mme. D...n je m'étois toujours contenté de mon sort, sans marquer aucun desir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de F.......l, étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année M. de F.......l qui me prenoit de jour en jour plus en amitié, songea à me mettre un peu plus au large et dans une situation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer son caissier étoit vieux, riche, et vouloit se retirer. M. de F.......l m'offrit cette place, et pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques semaines chez M. Dudoyer prendre les instructions nécessaires. Mais, soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi, soit que Dudoyer, qui me parut vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisit pas de bonne foi, j'acquis lentement et mal les connoissances dont j'avois besoin, et tout cet ordre de comptes, embrouillés à dessein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne laissai pas d'en prendre la marche courante, assez pour pouvoir l'exercer rondément. J'en commençai même les fonctions; je tenois les registres et la caisse; je donnois et recevois de l'argent, des récépissés,

pissés, et quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre sage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureusement, comme je commençois à me mettre en train, M. de F........l fit un petit voyage, durant lequel je restai chargé de sa caisse, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les soucis, l'inquiétude d'esprit que me donna ce dépôt, me firent sentir que je n'étois point fait pour être caissier, et je ne doute point que le mauvais sang que je me fis durant cette absence, n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour.

J'ai dit dans ma première partie que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver durant mes premières années une rétention presque continuelle, et ma tante Suson, qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant, ma robuste constitution prit enfin le dessus, et ma santé s'affermit tellement durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, et de fréquentes ardeurs dans la vessie, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans, sans presque me sentir de ma première infirmité. Le premier ressentiment que j'en eus, fut à mon arrivée à Venise.

La fatigue du voyage et les terribles chaleurs que j'avois souffertes renouvellèrent ces ardeurs, et me donnèrent des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, et n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première santé.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au maussade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant, et je demeurai dans mon lit cinq ou six semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer. Mme. D...n m'envoya le célèbre Morand qui, malgré son habileté et la délicatesse de sa main, me fit souffrir des maux incroyables. Il me conseilla de recourir à Daran, qui parvint en effet à me soulager; mais en rendant compte à Mme. D...n de mon état, Morand lui déclara que dans six mois je ne serois pas en vie. Ce discours qui me parvint, me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, et sur la bêtise de sacrifier le repos et l'agrément du peu de jours qui me restoient à vivre, à l'assujettisement d'un emploi pour

lequel je ne me sentois que du dégoût. D'ailleurs, comment accorder les sévères principes que je venois d'adopter avec un état qui s'y rapportoit si peu? et n'aurois-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur-général des finances, à prêcher le désintéressement et la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, et durant ma convalescence je me confirmai de sens-froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune et d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance et la pauvreté, le peu de temps qu'il me restoit à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, et à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre et les efforts que je fis pour en triompher, sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, et plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-être ou du moins le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu; mais tandis que je foulois aux pieds les jugemens insensés de la tourbe vulgaire des soi-disans grands, et des soi-disans sages, je me laissois subju-

guer et mener comme un enfant par de soi-disans amis, qui, jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, et commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle, dont je marque ici l'époque, qui m'attira leur jalousie : ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire ; mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qui sembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié, mon humeur facile et douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, et je n'eus pas un seul ennemi. Mais si-tôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très grand malheur ; un plus grand encore fut d'être environné de gens qui prenoient ce nom, et qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trâme ; je n'en montre ici que l'origine, on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre, il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très simple : ce fut de copier la musique à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but,

je l'aurois prise; mais ce talent étant de mon goût et le seul qui sans assujettissement personnel, pût me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, et faisant taire la vanité de caissier d'un financier, je me fis copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, et je m'en suis si peu repenti que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussi-tôt que je pourrai.

Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Quand il eut remporté le prix, Diderot se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication et l'effet. *Il prend*, me marquoit-il, *tout par dessus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil.*

Cette faveur du public nullement briguée et pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont malgré le sentiment interne, j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre, et je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres, ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Sitôt que ma résolution fut bien prise et bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de F.......l pour lui en faire part, pour le re-

mercier, ainsi que Madame de D...n, de toutes leurs bontés, et pour leur demander leur pratique. F.......l ne comprenant rien à ce billet, et me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire à Madame D...n et à tout le monde que j'étois devenu fou; je laissai dire, et j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure; je quittai la dorure et les bas blancs, je pris une perruque ronde, je posai l'épée, je vendis ma montre, en me disant avec une joie incroyable: Grâce au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est! M. de F.......l eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'Alibard, jadis gouverneur du jeune C.........x, et connu dans la botanique par sa *Flora parisiensis* (*) Quelqu'austère que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui étoit beau et en quantité, reste de mon équipage de Venise, et pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en faire un ob-

(*) Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par F.....l et ses consorts: mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors et long-temps après à tout le monde jusqu'à la formation du complot, et dont les gens de bon sens et de bonne foi ont dû conserver le souvenir.

jet de propreté, j'en avois fait un objet de luxe, qui ne laissoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneuses étoient à vêpres et que j'étois au concert spirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une lessive qu'on venoit de faire. On vola tout, et entr'autres quarante-deux chemises à moi de très belle toile, et qui faisoient le fond de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel portant des paquets à la même heure, Thérèse et moi soupçonnâmes son frère, qu'on savoit être un très mauvais sujet. La mère repoussa vivement ce soupçon, mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous resta malgré qu'elle en eût. Je n'osai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frère ne se montra plus chez moi, et disparut enfin tout-à-fait. Je déplorai le sort de Thérèse et le mien, de tenir à une famille si mêlée, et je l'exhortai plus que jamais de secouer un joug aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, et je n'en ai plus eu depuis lors que de très commun, plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi complетté ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide et durable, en travaillant à déraciner de mon

cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvoit me détourner par la crainte du blâme de ce qui étoit bon et raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, et m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes, cependant, m'empêchèrent d'y réussir comme j'aurois pu faire en d'autres circonstances. D'abord ma mauvaise santé. L'attaque que je venois d'essuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant, et je crois que les médecins auxquels je me livrai, me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement Morand, Daran, Helvétius, Malouin, Thyerri, qui, tous très savans, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point, et m'affoiblirent considérablement. Plus je m'asservissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montroit avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisanes, les bains, la saignée, empiroit mes maux. M'étant apperçu que les sondes de Daran, qui seules me faisoient quelqu'effet, et sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant

qu'un soulagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenses provisions de sondes pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vînt à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent, il faut avec tout ce qui m'en reste, que j'en aye acheté pour cinquante louis.

On sent qu'un traitement si coûteux, si douloureux, si pénible, ne me laissoit pas travailler sans distraction, et qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre distraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon discours eut-il paru que les défenseurs des lettres fondirent sur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits Messieurs Josse, qui n'entendoient pas même la question, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, et j'en traitai quelques-uns de maniére à ne pas laisser les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier, de Nancy, le premier qui tomba sous ma plume, fut rudement mal mené dans une lettre à M. G.... Le second fut le roi Stanislas lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort, et sans manquer de respect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je savois

qu'un Jésuite, appellé le P. de Menou, y avoit mis la main; je me fiai à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince et ce qui étoit du moine, et tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai chemin faisant un anachronisme, que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce qui, je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis l'occasion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile de prendre en même temps un ton plus fier et plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir à faire à un adversaire pour lequel mon cœur plein d'estime pouvoit, sans adulation, la lui témoigner; c'est ce que je fis avec assez de succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyoient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, et j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit: *j'ai mon compte, je ne m'y frotte plus.* Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime et de bienveillance, dont j'aurai quelques-unes à citer, et mon écrit courut tranquillement la France et l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre adver-

saire auquel je ne m'étois pas attendu : ce même M. Bordes, de Lyon, qui dix ans auparavant, m'avoit fait beaucoup d'amitiés et rendu plusieurs services. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse, et je ne lui avois pas envoyé mes écrits faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort, et il m'attaqua, honnêtement toutefois, et je répondis de même. Il répliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne dit plus rien; mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs, pour faire contre moi d'affreux libelles, et fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité et peu de profit pour ma bourse. Pissot, alors mon libraire, me donnant toujours très peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout; et, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier discours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-temps, en tirer sou à sou le peu qu'il me donnoit; cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers, c'étoit le moyen de faire mal l'un et l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'assujettissoient. Le succès

de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité : l'on vouloit connoître cet homme bisarre qui ne recherchoit personne, et ne se soucioit de rien que de vivre libre et heureux à sa manière : c'en étoit assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissoit pas de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens, plus ils s'obstinoient. Je ne pouvois refuser tout le monde. En me faisant mille ennemis par mes refus, j'étois incessamment subjugué par ma complaisance, et de quelque façon que je m'y prise, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre et indépendant. Je voulois vivre de mon métier ; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faisoit perdre. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle, à tant par personne. Je ne connois pas d'assujettissement plus avilissant et plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuser les cadeaux grands et petits, et de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma résistance et me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne

m'auroit pas donné un écu si je l'avois demandé, ne cessoit de m'importuner de ses offres, et pour se venger de les voir rejetées, taxoit mes refus d'arrogance et d'ostentation.

On se doutera bien que le parti que j'avois pris, et le systême que je voulois suivre, n'étoient pas du goût de Madame le Vasseur. Tout le désintéressement de la fille ne l'empêchoit pas de suivre les directions de sa mère, et les *gouverneuses*, comme les appelloit Gauffecourt, n'étoient pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je ne voyois pas tout, et cela me tourmenta moins par l'accusation de connivence, qu'il m'étoit aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois, le tout sans succès; la Maman me faisoit passer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étoient avec mes amis des chuchoteries continuelles; tout étoit mystère et secret pour moi dans mon ménage; et pour ne pas m'exposer sans cesse à des orages, je n'osois plus m'informer de ce qui s'y passoit. Il auroit fallu pour me tirer de tous ces tracas une fermeté dont je n'étois pas capable. Je savois crier et non pas agir; on me laissoit dire et l'on alloit son train.

Ces tiraillemens continuels et les impor-

tunités journalières auxquelles j'étois assujetti, me rendirent enfin ma demeure et le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettoient de sortir, et que je ne me laissois pas entraîner ici ou là par mes connoissances, j'allois me promener seul, je rêvois à mon grand systême, j'en jetois quelque chose sur le papier, à l'aide d'un livret blanc et d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les désagrémens imprévus d'un état de mon choix me jetèrent par diversion tout-à fait dans la littérature, et voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile et l'humeur qui m'en faisoient occuper.

Une autre chose y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre et de m'y pouvoir assujettir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en dispensât. Ma sotte et maussade timidité que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissoit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de la vertu, et c'est, je l'ose dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux et plus long-temps

qu'on n'auroit dû l'attendre d'un effet si contraire à mon naturel. Cependant malgré la réputation de misantropie que mon extérieur et quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il est certain que dans le particulier je soutins toujours mal mon personnage, que mes amis et mes connoissances menoient cet ours si farouche comme un agneau, et que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un mot désobligeant à qui que ce fût.

Le Devin du village acheva de me mettre à la mode, et bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'histoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaisons que j'avois pour lors. C'est un détail dans lequel je dois entrer pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

J'avois un assez grand nombre de connoissances, mais deux seuls amis de choix, Diderot et G..... Par un effet du désir que j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher, j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai; ils se convinrent, et s'unirent encore plus étroitement entr'eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoissances sans nombre, mais G.... étranger et nouveau venu, avoit besoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné Diderot; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez Madame

de C.........x, chez Madame D'.....y, chez le baron d'H. ...k, avec lequel je me trouvois lié presque malgré moi. Tous mes amis devinrent les siens, cela étoit tout simple : mais aucun des siens ne devint jamais le mien; voilà ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de F....., il nous donnoit souvent à dîner chez lui; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de F....., ni du comte de S.......g son parent, très familier avec G...., ni d'aucune des personnes tant hommes que femmes avec lesquelles G.... eut par eux des liaisons. J'excepte le seul abbé Raynal, qui, quoique son ami, se montra des miens, et m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connoissois l'abbé Raynal long-temps avant que G.... le connût lui-même, et je lui avois toujours été attaché depuis un procédé plein de délicatesse et d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à-peu-près au temps dont je parle, envers le même G.... avec lequel il étoit très étroitement lié. G...., après avoir vû quelque temps de bonne amitié Mademoiselle F.., s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux et de vouloir supplanter C......c La belle se piquant de constance, éconduisit

sit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passoit les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paroissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe; et du rèste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal et moi nous partageâmes sa garde: l'abbé plus robuste et mieux portant, y passoit les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble, et l'un ne partoit jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de F..... allarmé, lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne seroit rien, et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon ni quoi que ce fût que des cerises confites que je lui mettois de temps en temps sur la langue, et qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla et reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé Raynal, ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous

lui avions rendus, tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit, et c'eût été réellement une anecdote merveilleuse que la cruauté d'une fille d'opéra eût fait mourir un homme de désespoir. Cette belle passion mit G.... à la mode; bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion le fit rechercher et fèter dans le grand monde, et par-là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait; car tous les sentimens vifs dont il faisoit parade étoient ceux qu'avec moins de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aise qu'il réussit dans le monde, mais je n'aurois pas voulu que ce fut en oubliant son ami. Je lui dis un jour: G...., vous me négligez, je vous le pardonne: quand la première ivresse des succès bruyans aura fait son effet et que vous sentirez le vide, j'espère que vous reviendrez à moi, et vous me retrouverez toujours: quant à présent ne vous gênez point; je vous laisse libre et je vous attends. Il me dit que j'avois raison, s'arrangea en conséquence, et se mit si bien à son aise que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fût aussi lié avec Madame D'.....y, qu'il le fût dans la suite, étoit la maison du baron d'H.....k. Ce dit baron étoit un

fils de parvenu, qui jouissoit d'une assez grande fortune dont il usoit noblement, recevant chez lui des gens de lettres et de mérite, et par son savoir et ses lumières, tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié depuis long-temps avec Diderot, il m'avoit recherché par son entremise, même avant que mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de répondre à ses avances. Un jour qu'il m'en demanda la raison, je lui dis : Vous êtes trop riche. Il s'obstina, et vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir résister aux caresses : je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoissance qui devint amitié, sitôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. Duclos. Il y avoit plusieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la C.......e chez Mme. D'.....y, avec laquelle il étoit très bien. Nous ne fîmes que dîner ensemble, il repartit le même jour. Mais nous causâmes quelques momens après le dîné. Madame D'.....y lui avoit parlé de moi et de mon opéra des Muses galantes. Duclos, doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par la connoissance, ma timidité, ma paresse me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de lui que sa complaisance : mais

encouragé par mon premier succès et par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir ; et ainsi commencèrent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, et à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture et la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides, et dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, et durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite. J'étois un homme sitôt vu qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme, cependant, qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut Madame la marquise de Créqui, nièce de M. le bailli de Froulay, ambassadeur de Malte, dont le frère avoit précédé M. de M...... dans l'ambassade de Venise, et que j'avois été voir à mon retour de ce pays-là. Mme. de Créqui m'écrivit ; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelquefois ; j'y vis plusieurs gens de lettres, et entr'autres M. S....., l'auteur de Spartacus, de Barnevelt, etc. devenu depuis lors mon implacable ennemi, sans que j'en puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien cruellement persécuté.

On voit que pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jus-

qu'au soir, j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, et qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois, pour le bien faire ; aussi perdois-je à effacer ou gratter mes fautes ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus insupportable, et me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcoussis, dont Madame le Vasseur connoissoit le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. G.... y vint une fois avec nous (*). Le vicaire avoit de la voix, chantoit bien, et quoiqu'il ne sût pas la musique, il apprenoit sa partie avec beaucoup de facilité et de précision. Nous y passions le temps à chanter les trios que j'avois composés à C........x. J'y en fis deux ou trois nouveaux sur des paroles que G.... et le vicaire bâtissoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits et chantés dans des momens de bien pure joie, et que j'ai laissés à Wootton avec

(*) Puisque j'ai négligé de raconter ici une petite mais mémorable aventure, que j'eus là avec ledit M. G...., un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de St. Vandrille, je n'y reviendrai pas ; mais en y repensant dans la suite, j'en ai conclu qu'il couvoit dès-lors, au fond de son cœur, le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès.

toute ma musique. Mlle. Davenport en a peut-être déjà fait des papillottes ; mais ils méritoient d'être conservés, et sont pour la plupart d'un très bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise, bien gaie, et où je m'égayois fort aussi, que j'écrivis au vicaire fort rapidement et fort mal une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

J'avois, plus près de Paris, une autre station fort de mon goût, chez M. Mussard, mon compatriote, mon parent et mon ami, qui s'étoit fait à Passy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paisibles momens. M. Mussard étoit un joailler, homme de bon sens, qui, après avoir acquis dans son commerce une fortune honnête, et avoir marié sa fille unique à M. de Valmalette, fils d'un agent-de-change, et maître-d'hôtel du roi, prit le sage parti de quitter sur ses vieux jours le négoce et les affaires, et de mettre un intervalle de repos et de jouissance entre les tracas de la vie et la mort. Le bon-homme Mussard, vrai philosophe de pratique, vivoit sans souci dans une maison très agréable, qu'il s'étoit bâtie et dans un très joli jardin, qu'il avoit bâti de ses mains. En fouillant à fond de cave les terrasses de ce jardin, il trouva des coquillages fossiles, et il en trouva en si grande quantité que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature,

et qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, et que la terre entiere n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet et de ses singulieres découvertes, il s'échauffa si bien sur ces idées, qu'elles se seroient enfin tournées dans sa tête en systême, c'est-à-dire, en folie, si très heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis auxquels il étoit cher, et qui trouvoient chez lui l'asyle le plus agréable, la mort ne fût venue le leur enlever par la plus étrange et cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchoit de manger, sans que, durant très long-temps, on en trouvât la cause, et qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler sans des serremens de cœur les derniers temps de ce pauvre et digne homme, qui nous recevant encore avec tant de plaisir, Lenieps et moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa derniere heure; qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux les repas qu'il nous faisoit servir, sans pouvoir presque humer quelques gouttes d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête, je mets l'abbé Prévôt, homme très aimable et très sim-

ple, dont le cœur vivifioit ses écrits, dignes de l'immortalité, et qui n'avoit rien dans l'humeur ni dans la société du sombre coloris qu'il donnoit à ses ouvrages; le médecin Procope, petit Esope à bonnes fortunes; Boulanger, le célèbre auteur posthume du despotisme oriental, et qui je crois, étendoit les systêmes de Mussard sur la durée du monde. En femmes, Mlle. D...., nièce de V......., qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faisoit pas encore du bel esprit; Mme. Vanloo, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange; Mme. de Valmalette elle-même, qui chantoit aussi, et qui, quoique fort maigre, eut été fort aimable, si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à-peu-près la société de M. Mussard, qui m'auroit assez plu, si son tête-à-tête avec sa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage, et je puis dire que pendant plus de six mois j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Passy me seroient salutaires, et qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, et je fus passer à Passy huit à dix jours, qui me firent plus de bien, parce que j'étois à la campagne, que parce que j'y prenois les eaux. Mussard jouoit du violoncelle, et aimoit passionnément la musique italienne.

Un

Un soir nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, et surtout des *opere buffe* que nous avions vus l'un et l'autre en Italie, et dont nous étions tous deux transportés. La nuit ne dormant pas, j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre; car les amours de Ragonde n'y ressembloient point du tout. Le matin en me promenant et prenant les eaux, je fis quelques manieres de vers très à la hâte; et j'y adaptai des chants qui me vinrent en les faisant. Je barbouillai le tout dans une espèce de sallon voûté qui étoit au haut du jardin, et au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Mussard et à Mlle. Du Vernois sa gouvernante, qui étoit en vérité une très bonne et aimable fille. Les trois morceaux que j'avois esquissés étoient le premier monologue : *J'ai perdu mon serviteur*; l'air du Devin : *l'Amour croît s'il s'inquiète*; et le dernier duo : *A jamais, Colin, je t'engage*, etc. J'imaginois si peu que cela valût la peine d'être suivi, que, sans les applaudissemens et les encouragemens de l'un et de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons et n'y plus penser, comme j'ai fait tant de fois pour des choses du moins aussi bonnes : mais ils m'exciterent si bien, qu'en six jours mon drame fut écrit à quelques vers près, et toute ma musique esquissée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif et tout le remplissage, et j'achevai

le tout avec une telle rapidité, qu'en trois semaines mes scènes furent mises au net et en état d'être représentées. Il n'y manquoit que le divertissement, qui ne fut fait que long-temps après.

Echauffé de la composition de cet ouvrage, j'avois une grande passion de l'entendre, et j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer Armide pour lui seul. Comme il ne m'étoit pas possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il falloit nécessairement pour jouir de ma pièce la faire passer à l'opéra. Malheureusement elle étoit dans un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées, et d'ailleurs, le mauvais succès des Muses galantes, me faisoit prévoir celui du Devin, si je le présentois sous mon nom. Duclos me tira de peine, et se chargea de faire essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point à cette répétition, et les *petits violons* (*) qui la dirigerent ne surent eux-mêmes quel en étoit l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que dès le lendemain dans toutes les sociétés

(*) C'est ainsi qu'on appeloit Rebel et Francœur, qui s'étoient fait connoître dès leur jeunesse en allant ensemble jouer du violon dans les maisons.

on ne parloit d'autre chose. M. de Cury, intendant des Menus, qui avoit assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos qui savoit mes intentions, jugeant que je serois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refusa. Cury la réclama d'autorité, Duclos tint bon, et le débat entr'eux devint si vif, qu'un jour à l'opéra ils alloient sortir ensemble, si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi; je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité, et la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché et où je m'éloignois le plus de la route commune, étoit le récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle et marchoit avec le débit de la parole. On n'osa laisser cette horrible innovation, l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnieres. Je consentis que Francueil et Jelyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt et le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la derniere répétition. J'y fus avec Mlle. F.., G....., et je crois l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne

m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'opéra et de la musique du roi. Jelyotte faisoit Colin, Mlle. Fel Colette, Cuvillier le Devin; les chœurs étoient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose; c'étoit Jelyotte qui avoit tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait, et malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeûner au café du grand commun. Il y avoit-là beaucoup de monde. On parloit de la répétition de la veille, et de la difficulté qu'il y avoit d'y entrer. Un officier qui étoit là, dit qu'il y étoit entré sans peine, conta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très clair que celui qui parloit si savamment de cette répétition, n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux sans le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air ni le ton fat et avantageux; sa physionomie annonçoit un homme de mérite, sa croix de St. Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéres-

soit malgré son impudence et malgré moi : tandis qu'il débitoit ses mensonges, je rougissois, je baissois les yeux, j'étois sur les épines ; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire dans l'erreur et de bonne foi. Enfin tremblant que quelqu'un ne me reconnût et ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire, et baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plutôt qu'il me fut possible, tandis que les assistans péroroient sur sa relation. Je m'apperçus dans la rue que j'étois en sueur, et je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu et nommé avant ma sortie, on m'auroit vu la honte et l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir si son mensonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presqu'impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essayerai toutefois de rapporter comment et sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire ; grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver peu de temps après

le roi, la reine, la famille royale et toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, et qui étoit la sienne. C'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se place le roi avec Madame de Pomdadour. Environné de dames et seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandai si j'étois à ma place? si j'y étois mis convenablement? et après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis : oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire, que de la force de mes raisons. Je me dis : je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, et qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis : si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi ; mon extérieur est simple et négligé, mais non crasseux, ni mal-propre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, et que selon les temps et

les modes elle est quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh que m'importe! je dois savoir endurer le ridicule et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque je me raffermis si bien que j'aurois été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'apperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même et sur le sort de ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie; mais leur air caressant, auquel je ne m'étois pas attendu, me subjugua si bien que je tremblois comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut très mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la premiere scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement, jusqu'alors inoui dans ce genre de pièces. La fermentation croissant alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène

des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la pièce et l'auteur y gagnerent. J'entendis autour de moi un chuchottement de femmes qui me sembloient belles comme des anges, et qui s'entredisoient à demi-voix : cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi même jusqu'aux larmes, et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de M. de Treitorens. Cette reminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenoit la couronne sur la tête des triomphateurs; mais elle fut courte, et je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur, et sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré comme je l'étois sans cesse du desir de recueillir de mes lèvres, les délicieuses larmes que je faisois couler. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante régner dans tout un spectacle, et surtout à la cour, un jour de premiere

représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir; car l'effet en fut unique.

Le même soir M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, et qu'il me présenteroit au roi. M. de Cury qui me fit ce message, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, et que le roi vouloit me l'annoncer lui-même. Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée fut une nuit d'angoisse et de perplexité pour moi? Ma premiere idée, après celle de cette présentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle; et qui pouvoit me tourmenter le lendemain quand je serois dans la gallerie ou dans les appartemens du roi parmi tous ces grands, attendant le passage de sa Majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit écarté des cercles, et qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvoit me mettre, étoit capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à sa Majesté, qui daignoit s'arrêter et m'adresser la parole. C'étoit-là qu'il fal-

loit de la justesse et de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité qui me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France, ou m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire? Je voulois, sans quitter l'air et le ton sévere que j'avois pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande et utile vérité dans une louange belle et méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire, et j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment et sous les yeux de toute la cour, s'il alloit m'échapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires? Ce danger m'allarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer, à tout risque, à ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eût imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance et de désintéressement? Il ne falloit plus que flatter ou me taire en recevant cette pension: encore qui m'assuroit qu'elle me seroit payée? Que de pas à faire, que de gens à solliciter! Il m'en coûteroit plus de soins, et bien plus désagréa-

bles, pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc en y renonçant prendre un parti très conséquent à mes principes, et sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à G.... qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé, et je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit, et fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde : m'accuser d'un sot orgueil étoit bien plutôt fait, et contentoit mieux la jalousie de quiconque sentoit en lui-même qu'il ne se seroit pas conduit ainsi. Le lendemain Jelyotte m'écrivit un billet où il me détailla les succès de ma pièce et l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, sa Majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume : *J'ai perdu mon serviteur, j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une seconde représentation du Devin, qui constatoit aux yeux de tout le public le plein succès de la premiere.

Deux jours après, comme j'entrois le soir sur les neuf heures chez Mme. D'.....y, où j'allois souper, je me vis croisé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre me fit signe d'y monter; j'y monte: c'étoit Diderot. Il me parla de la pension avec un feu que, sur pareil sujet, je n'aurois pas attendu d'un philosophe. Il ne me

fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi, mais il m'en fit un terrible de mon indifférence pour la pension. Il me dit que si j'étois désintéressé pour mon compte, il ne m'étoit pas permis de l'être pour celui de Mme. le Vasseur et de sa fille; que je leur devois de n'omettre aucun moyen possible et honnête de leur donner du pain; et comme on ne pouvoit pas dire après tout que j'eusse refusé cette pension, il soutint que puisqu'on avoit paru disposé à me l'accorder, je devois la solliciter et l'obtenir à quelque prix que ce fût. Quoique je fusse touché de son zèle, je ne pus goûter ses maximes, et nous eûmes à ce sujet une dispute très vive, la premiere que j'aie eue avec lui; et nous n'en avons jamais eu que de cette espèce, lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire, et moi m'en défendant, parce que je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez Madame D'.....y, il ne le voulut point; et quelqu'effort que le desir d'unir tous ceux que j'aime, m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, jusqu'à la mener à sa porte, qu'il nout tint fermée, il s'en est toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très méprisans. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle et avec lui, qu'ils se lierent, et qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot et G.... semblerent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuses, leur faisant entendre que si elles n'étoient pas plus à leur aise, c'étoit mauvaise volonté de ma part, et qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de sel, un bureau à tabac, et je ne sais quoi encore, par le crédit de Mme. D'.....y. Ils voulurent même entraîner Duclos, ainsi que d'H.....k, dans leur ligue, mais le premier s'y refusa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manége; mais je ne l'ai appris bien distinctement que long-temps après, et j'eus souvent à déplorer le zèle aveugle et peu discret de mes amis, qui cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triste solitude, travailloient dans leur idee à me rendre heureux par les moyens les plus propres en effet à me rendre misérable.

Le carnaval suivant 1753, le Devin fut joué à Paris, et j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture et le divertissement. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, et dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissoit des tableaux très agréables. Mais quand je proposai cette idée à l'opéra, on ne m'entendit seulement pas, et il fallut coudre des chants et des danses à l'ordinaire : cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne déparent

point les scènes, réussit très médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, et je rétablis le mien, tel que je l'avois fait d'abord et qu'il est gravé; et ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire, traîné par les acteurs, loin de choquer personne, n'a pas moins réussi que les airs, et a paru, même au public, tout aussi bien fait pour le moins. Je dédiai ma pièce à M. Duclos qui l'avoit protégée, et je déclarai que ce seroit ma seule dédicace. J'en ai pourtant fait une seconde avec son consentement; mais il a dû se tenir encore plus honoré de cette exception que si je n'en avois fait aucune.

J'ai sur cette pièce beaucoup d'anecdotes sur lesquelles des choses plus importantes à dire ne me laissent pas le loisir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le supplément. Je n'en saurois pourtant omettre une qui peut avoir trait à tout ce qui suit. Je visitois un jour dans le cabinet du baron d'H.....k sa musique; après en avoir parcouru de beaucoup d'espèces, il me dit en me montrant un recueil de pièces de clavecin : voilà des pièces qui ont été composées pour moi; elles sont pleines de goût, bien chantantes, personne ne les connoît ni ne les verra que moi seul. Vous en devriez choisir quelqu'une pour l'insérer dans votre divertissement. Ayant dans la tête des sujets d'airs et de symphonies, beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me soucioistrès peu des siens. Cependant

il me pressa tant, que par complaisance je choisis une pastorelle que j'abrégeai, et que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après et tandis qu'on représentoit le Devin, entrant un jour chez G...., je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'H.....k ouvert précisément à cette même pièce qu'il m'avoit pressée de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortiroit jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert sur le clavecin de M. D'....y, un jour qu'il y avoit musique chez lui. G.... ni personne ne m'a jamais parlé de cet air, et je n'en parle ici moi-même que parce qu'il se répandit quelque temps après un bruit, que je n'étois pas l'auteur du Devin du village. Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je suis persuadé que sans mon dictionnaire de musique, on auroit dit à la fin que je ne la savois pas (*).

Quelque temps avant qu'on donnât le Devin du village, il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables et que l'orchestre, alors très ignorant,

(*) Je ne prévoyois guère encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire.

estropiât à plaisir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laissèrent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françoises ; il n'y eut personne qui pût endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif et marqué de l'italienne ; sitôt que les bouffons avoient fini, tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre et de mettre les bouffons à la fin. On donnoit Eglé, Pigmalion, le Sylphe ; rien ne tenoit. Le seul Devin du village soutint la comparaison, et plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je composai mon Intermède, j'avois l'esprit rempli de ceux-là ; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée, et j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de lui. Si j'eusse été un pillard, que de vols seroient alors devenus manifestes, et combien on eût pris soin de les faire sentir ! Mais rien : on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucune autre, et tous mes chants comparés aux prétendus originaux, se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avois créé. Si l'on eût mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il

se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches et des femmes, soutenoit la musique françoise; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, étoit composé des vrais connoisseurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit pelotton se rassembloit à l'opéra sous la loge de la reine. L'autre parti remplissoit le reste du parterre et de la salle; mais son foyer principal étoit sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *Coin du roi* et de *Coin de la reine*. La dispute en s'animant produisit des brochures. Le Coin du roi voulut plaisanter; il fut moqué par le *Petit Prophête*; il voulut se mêler de raisonner; il fut écrasé par la *Lettre sur la musique françoise*. Ces deux petits écrits, l'un de G.... et l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle; tous les autres sont déjà morts.

Mais le Petit Prophête, qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaisanterie, et ne fit pas la moindre peine à son auteur; au lieu que la lettre sur la musique fut prise au sérieux, et souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure seroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement et du clergé. Le parlement venoit

d'être exilé ; la fermentation étoit au comble : tout menaçoit d'un prochain soulévement. La brochure parut ; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées : on ne songea qu'au péril de la musique françoise, et il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour on ne balançoit qu'entre la Bastille et l'exil, et la lettre de cachet alloit être expédiée, si M. de Voyer n'en eût fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état, on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle que tout Paris peut encore attester, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singulière anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les insultes ; ma vie même fut en danger. L'orchestre de l'opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en sortirois. On me le dit ; je n'en fus que plus assidu à l'opéra, et je ne sus que long-temps après que M. Ancelet, officier des mousquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot, en me faisant escorter à mon insu à la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'opéra. Le premier exploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, et cela de la façon la plus malhonnête qu'il fût possible ; c'est-à-dire, en me les faisant

refuser publiquement à mon passage ; de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice étoit d'autant plus criante que le seul prix que j'avois mis à ma pièce, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité : car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, et que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. Duclos. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés ; mais outre que ces cinquante louis ne faisoient pas même la somme qui me revenoit dans les règles, ce paiement n'avoit rien de commun avec le droit d'entrées formellement stipulé, et qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication d'iniquité et de brutalité, que le public, alors dans sa plus grande animosité contre moi, ne laissa pas d'en être unanimement choqué ; et tel qui m'avoit insulté la veille crioit le lendemain tout haut dans la salle qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées, et qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien *qu' ogn' un ama la giustizia in casa d' altrui.*

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre ; c'étoit de réclamer mon ouvrage, puisqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'é-

crivis pour cet effet à M. d'A......., qui avoit le département de l'opéra, et je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans replique, et qui demeura sans réponse et sans effet, ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur, et ne contribua pas à augmenter l'estime très médiocre que j'eus toujours pour son caractère et pour ses talens. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'opéra en me frustrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort ce seroit voler, du fort au foible c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, et suppléer à la copie qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de Madame de Pompadour pour la représentation de Bellevue, où elle fit elle même le rôle de Colin, cinquante de l'opéra, et cinq cent francs de Pissot pour la gravure; en sorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur et ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'Emile, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation et trois ans de travail: mais je payai bien l'aisance pécuniaire où

me mit cette pièce par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus dans G...., ni dans Diderot, ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de me voir que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paroissois chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On se rassembloit par petits pelotons, on se chuchotoit à l'oreille, et je restois seul sans savoir avec qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon, et voyant que Madame d'H....k, qui étoit douce et aimable, me recevoit toujours bien, je supportois les grossiéretés de son mari tant qu'elles furent supportables. Mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, et avec une telle brutalité devant Diderot, qui ne dit pas un mot, et devant Margency, qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur et la modération de mes réponses, qu'enfin chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis résolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui et de sa maison ; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais sur mon compte qu'en termes outrageans, méprisans, sans me désigner autrement que par ce *petit cuistre*, et sans pouvoir cependant articuler aucun tort d'aucune espèce que

j'aie eu jamais avec lui ni avec personne à laquelle il prît intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions et mes craintes. Pour moi, je crois que mesdits amis m'auroient pardonné de faire des livres, et d'excellens livres, parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangère, mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les succès brillans qu'eut cet ouvrage, parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière, ni d'aspirer aux mêmes honneurs. Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour moi, et m'introduisit chez Mlle. Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de caresses, que j'avois peu trouvé tout cela chez Monsieur d'H....k.

Tandis qu'on jouoit le Devin du village à l'opéra, il étoit aussi question de son auteur à la comédie françoise, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans faire jouer mon Narcisse aux italiens, je m'étois dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des acteurs dans le françois, et j'aurois bien voulu avoir fait passer ma pièce aux françois plutôt que chez eux. Je parlai de ce desir au comédien La Noue, avec lequel j'avois fait connoissance, et qui, comme on sait, étoit homme de mérite et auteur. Narcisse lui plut, il se chargea de le faire jouer anonyme, et en attendant, il me procura les entrées, qui me furent d'un

grand agrément ; car j'ai toujours préféré le théâtre françois aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudissement, et représentée sans qu'on en nommât l'auteur ; mais j'ai lieu de croire que les comédiens et bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiselles Gaussin et Grandval jouoient les rôles d'amoureuses, et quoique l'intelligence du tout fût manquée à mon avis, on ne pouvoit pas appeller cela une pièce absolument mal jouée. Toutefois je fus surpris et touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre, et d'en souffrir même une seconde représentation, sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai tellement à la première, que je ne pus tenir jusqu'à la fin, et sortant du spectacle, j'entrai au café de Procope où je trouvai Boissi et quelques autres, qui probablement s'étoient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement ou fièrement l'auteur de la pièce, et en parlant comme tout le monde en pensoit. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaise pièce qui tombe, fut fort admiré, et me parut très peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait, et je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler, qu'il n'y auroit eu de sotte honte à se taire. Cependant, comme il étoit sûr que la pièce, quoique glacée

à la représentation, soutenoit la lecture, je la fis imprimer, et dans la préface qui est un de mes bons écrits, je commençai de mettre à découvert mes principes un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait dans un ouvrage de plus grande importance; car ce fut, je pense, en cette année 1753 que parut le Programme de l'académie de Dijon sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande question, je fus surpris que cette académie eût osé la proposer; mais puisqu'elle avoit eu ce courage, je pouvois bien avoir celui de la traiter, et je l'entrepris.

Pour méditer à mon aise ce grand sujet, je fis à St. Germain un voyage de sept ou huit jours avec Thérèse, notre hôtesse, qui étoit une bonne femme, et une de ses amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il faisoit très beau; ces bonnes femmes se chargèrent des soins et de la dépense; Thérèse s'amusoit avec elles, et moi, sans souci de rien, je venois m'égayer sans gêne aux heures des repas. Tout le reste du jour, enfoncé dans la forêt, j'y cherchois, j'y trouvois l'image des premiers temps, dont je traçois fièrement l'histoire; je faisois main-basse sur les petits mensonges des hommes, j'osois dévoiler à nud leur nature, suivre le progrès du temps et des choses qui l'ont défigurée, et comparant l'homme de l'homme avec

l'homme

l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères. Mon ame exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevoit auprès de la divinité, et voyant de-là mes semblables suivre dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre : insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux viennent de vous !

De ces méditations résulta le discours sur l'inégalité, ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits, et pour lequel ses conseils me furent le plus utiles (*), mais qui ne trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, et aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix, je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne

(*) Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot et de G...., sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur et cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux, est de sa façon, et il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avoit donné le donjon de Vincennes, et dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

l'auroit pas, et sachant bien que ce n'est pas pour des pièces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade et cette occupation firent du bien à mon humeur et à ma santé. Il y avoit déjà plusieurs années que, tourmenté de mon mal, je m'étois livré tout-à-fait aux médecins, qui, sans l'alléger, avoient épuisé mes forces et détruit mon tempérament. Au retour de S^t^. Germain, je me trouvai plus de forces et me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication, et résolus de guérir ou mourir sans médecins et sans remèdes, je leur dis adieu pour jamais, et je me mis à vivre au jour la journée, restant coi quand je ne pouvois aller, et marchant si-tôt que j'en avois la force. Le train de Paris parmi les gens à prétentions étoit si peu de mon goût; les cabales des gens de lettres, leurs honteuses querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchans dans le monde, m'étoient si odieux, si antipathiques; je trouvois si peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchise dans le commerce même de mes amis, que rebuté de cette vie tumultueuse, je commençois à soupirer ardemment après le séjour de la campagne, et ne voyant pas que mon métier me permît de m'y établir, j'y courois du moins passer les heures que j'avois de libres. Pendant plusieurs mois, d'abord après mon dîné, j'allois me promener seul au bois de Boulogne, méditant

des sujets d'ouvrages, et je ne revenois qu'à la nuit.

G.........t avec lequel j'étois alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Genève pour son emploi, me proposa ce voyage, j'y consentis. Je n'étois pas assez bien pour me passer des soins de la gouverneuse : il fut décidé qu'elle seroit du voyage, que sa mère garderoit la maison, et tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois ensemble le premier Juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience, qui jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né, et auquel je m'étois toujours livré sans réserve et sans inconvénient. Nous avions un carosse bourgeois qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très petites journées. Je descendois et marchois souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route, que Thérèse marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec G.........t, et que quand, malgré ses prières, je voulois descendre, elle descendoit et marchoit aussi. Je la grondai long-temps de ce caprice et même je m'y opposai tout-à-fait, jusqu'à ce qu'elle se vit forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues quand j'appris que mon ami M. de G.........t, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs et de jouissances,

travailloit depuis notre départ à corrompre une personne qui n'étoit plus ni belle ni jeune, qui appartenoit à son ami, et cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, et par la vue des figures infâmes dont il étoit plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière, et j'appris que le premier jour une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper, il avoit employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives et des manœuvres plus dignes d'un satyre ou d'un bouc que d'un honnête-homme, auquel j'avois confié ma compagne et moi-même. Quelle surprise! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi! Moi, qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable de tous les sentimens aimables et nobles qui font tout son charme, pour la première fois de ma vie je me vois forcé de l'allier au dédain, et d'ôter ma confiance et mon estime à un homme que j'aime et dont je me crois aimé! Le malheureux me cachoit sa turpitude; pour ne pas exposer Thérèse, je me vis forcé de lui cacher mon mépris, et de receler au fond de mon cœur des sentimens qu'il ne devoit pas connoître. Douce et sainte illusion de l'amitié! G.........t leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber!

A Lyon, je quittai G.........t pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis..... dans quel état, mon Dieu! quel avilissement! que lui restoit-il de sa vertu première? Etoit-ce la même Mme. de Warens, jadis si brillante, à qui le curé Pontverre m'avoit adressé? Que mon cœur fut navré! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement et vainement les instances que je lui avois faites plusieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois consacrer mes jours et ceux de Thérèse à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont, cependant, quoiqu'exactement payée, elle ne tiroit rien depuis longtemps, elle ne m'écouta pas. Je lui fis encore quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurois dû, bien moins que je n'aurois fait si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un sou. Durant mon séjour à Genève, elle fit un voyage en Chablais, et vint me voir à Grange-canal. Elle manquoit d'argent pour achever son voyage; je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela; je le lui envoyai une heure après par Thérèse. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou qu'une petite bague. Elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse, qui la remit à l'instant

au sien en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah ! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette ! Il falloit tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure, et partager son sort quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis sur elle, et ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus vif et le plus permanent. Je méritai par-là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler ; puissent-ils avoir expié mon ingratitude ! Elle fut dans ma conduite, mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris, j'avois esquissé la dédicace de mon discours sur l'inégalité. Je l'achevai à Chambéry, et la datai du même lieu, jugeant qu'il étoit mieux, pour éviter toute chicane, de ne la dater ni de France, ni de Genève. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle patriotique, et honteux d'être exclu de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'Evangile étant le même pour tous les Chrétiens, et

le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêloit d'expliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au seul souverain de fixer et le culte et ce dogme inintelligible, et qu'il étoit par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme et de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des Encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi, l'avoit affermie par mon aversion naturelle pour la dispute et pour les partis. L'étude de l'homme et de l'univers m'avoit montré par-tout les causes finales et l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la Bible, et sur-tout de l'Evangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnoient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raisonnable, deux manières d'être chrétien, je jugeois aussi que tout ce qui est forme et discipline étoit dans chaque pays du ressort des lois. De ce principe si sensé, si social, si pacifique, et qui m'a attiré de si cruelles persécutions, il s'ensuivoit que voulant être citoyen, je devois être protestant et rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai; je me soumis même aux instructions du pasteur

de la paroisse où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je desirai seulement de n'être pas obligé de paroître en consistoire. L'édit ecclésiastique, cependant, y étoit formel; on voulut bien y déroger en ma faveur, et l'on nomma une commission de cinq ou six membres pour recevoir en particulier ma profession de foi. Malheureusement, le ministre Perdriau, homme aimable et doux, avec qui j'étois lié, s'avisa de me dire qu'on se réjouissoit de m'entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente m'effraya si fort, qu'ayant étudié jour et nuit pendant trois semaines un petit discours que j'avois préparé, je me troublai lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot, et je fis dans cette conférence le rôle du plus sot écolier. Les commissaires parloient pour moi, je répondois bêtement *oui* et *non* : ensuite je fus admis à la communion et réintégré dans mes droits de citoyen : je fus inscrit comme tel dans le rôle des gardes que payent les seuls citoyens et bourgeois, et j'assistai à un conseil-général *extraordinaire* pour recevoir le serment du syndic Mussard. Je fus si touché des bontés que me témoignèrent en cette occasion le conseil, le consistoire, et des procédés obligeans et honnêtes de tous les magistrats, ministres et citoyens, que, pressé par le bon-homme De Luc qui m'obsédoit sans cesse, et encore plus par mon propre penchant, je ne songeai à re-

tourner à Paris que pour dissoudre mon ménage, mettre en règle mes petites affaires, placer Mme. le Vasseur et son mari, ou pourvoir à leur subsistance, et revenir avec Thérèse m'établir à Genève pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise, je fis trève aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusemens celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac que je fis en bateau avec De Luc père, sa bru, ses deux fils, et ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrém té du lac, et dont je fis la description quelques années après dans la nouvelle Héloïse.

Les principales liaisons que je fis à Genève, outre les De Luc dont j'ai parlé, furent le jeune V..... que j'avois déjà connu à Paris, et dont j'augurois mieux alors que je n'ai fait dans la suite; M. Perdriau, alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société pleine de douceur et d'aménitié me sera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller et syndic, auquel je lus mon discours sur l'inégalité (mais non pas la dédicace) et qui en parut transporté; le professeur Lullin,

avec lequel jusqu'à sa mort je suis resté en correspondance, et qui m'avoit même chargé d'emplettes de livres pour la bibliothéque; le professeur V....., qui me tourna le dos comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement et de confiance qui l'auroient dû toucher, si un t........ pouvoit être touché de quelque chose; C......., commis et successeur de Gauffecourt qu'il voulut supplanter, et qui bientôt fut supplanté lui-même; M..... de M....... ancien ami de mon père, et qui s'étoit aussi montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique et prétendant au Deux-cent, changea de maximes et devint ridicule avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis davantage, fut M......, jeune homme de la plus grande espérance par ses talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, et qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appellé à être un jour le défenseur de ma mémoire, et le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dissipations je ne perdis ni le goût, ni l'habitude de mes promenades solitaires, et j'en faisois souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête accoutumée au travail, ne demeuroit pas oisive. Je digérois le plan

déjà formé de mes institutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet, qui n'étoit pas moins que Lucrèce, ne m'ôtoit pas l'espoir d'attirer les rieurs, quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre françois. Je m'essayois en même temps sur Tacite, et je traduisis le premier livre de son histoire qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Genève, je retournai au mois d'octobre à Paris, et j'évitai de passer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec G.........t. Comme il entroit dans mes arrangemens de ne revenir à Genève que le printemps suivant, je repris pendant l'hiver mes habitudes et mes occupations, dont la principale fut de voir les épreuves de mon discours sur l'inégalité, que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la République, et que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au Conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable, et cette dédicace que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, et des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic,

m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils. Je reçus des particuliers, entr'autres de De Luc et de Jalabert, quelques complimens, et ce fut-là tout : je ne vis point qu'aucun Genevois me sût un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquerent. Je me souviens que dînant un jour à Clichy chez Mme. D...n avec C........n résident de la république et avec M. de Mairan, celui-ci dit en pleine table que le Conseil me devoit un présent et des honneurs publics pour cet ouvrage, et qu'il se déshonoroit s'il y manquoit. C........n qui étoit un petit homme noir et méchant, n'osa rien répondre en ma présence, mais il fit une grimace effroyable qui fit sourire Mme. D...n. Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, et que j'ai perdu dans la suite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, si des motifs plus puissans sur mon cœur n'y avoient concouru. M. D'......y voulant ajouter une aîle qui manquoit au château de la C.......e, faisoit une dépense immense pour l'achever. Etant allé voir un jour avec Mme D'...y ces ouvrages, nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus

loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchoit la forêt de Montmorency, et où étoit un joli potager avec une petite loge fort délabrée qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu solitaire et très agréable m'avoit frappé quand je le vis pour la premiere fois avant mon voyage de Genève. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport : Ah, Madame, quelle habitation délicieuse ! voilà un asyle tout fait pour moi. Mme. D'.....y ne releva pas beaucoup mon discours; mais à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver au lieu de la vieille masure, une petite maison presqu'entierement neuve, fort bien distribuée et très logeable pour un petit ménage de trois personnes. Mme. D'.....y avoit fait faire cet ouvrage en silence et à très peu de frais, en détachant quelques matériaux et quelques ouvriers de ceux du château. Au second voyage elle me dit en voyant ma surprise ; mon ours, voilà votre asyle; c'est vous qui l'avez choisi; c'est l'amitié qui vous l'offre; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie, et si je ne fus pas convaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Mme. D'.....y qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela. Mme.

le Vasseur et sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je résolus, je promis d'habiter l'Hermitage, et en attendant que le bâtiment fût sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, ensorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer fut l'établissement de Voltaire auprès de Genève; je crompris que cet homme y feroit révolution, que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chassoient de Paris; qu'il me faudroit batailler sans cesse, et que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite, que celui d'être un pédant insupportable, ou un lâche et mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit sur mon dernier ouvrage me donna lieu d'insinuer mes craintes dans ma réponse; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès-lors je tins Genève perdue, et je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être faire tête à l'orage, si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussai-je fait seul, timide et parlant très mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde (*), et déjà l'idole des femmes et des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage; je n'écoutai que mon naturel paisible, que mon amour du repos,

(*) Vieux mot qui signifie éloquence. *Note de l'Editeur.*

qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même ; mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent et patriotique, j'eusse fait rien de grand et d'utile pour mon pays.

T....... qui dans le même temps à-peu-près fut s'établir à Genève, vint quelque temps après à Paris, et en emporta des trésors. A son arrivée il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Mme. D'.....y souhaitoit fort de le consulter en particulier, mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai T....... à l'aller voir. Ils commencerent ainsi sous mes auspices des liaisons qu'ils resserrerent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée : sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les T......s .... leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le D.....r pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève pour m'y proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris, et cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournois dans ce temps-là chez M. d'H.....k. L'occasion en avoit été la mort de sa femme, arrivée, ainsi que celle de

Mme. F.......l, durant mon séjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'H.....k. Ce triste événement me fit oublier tous ses torts, et lorsque je fus de retour de Genève, et qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France, qu'il avoit fait pour se distraire, avec G...., et d'autres amis, j'allai le voir, et je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on sut dans sa cotterie que Madame D'.....y, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tomberent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens et des amusemens de la ville, je ne soutiendrois pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire et j'allai mon train. M. d'H.....k ne laissa pas de m'être utile (*) pour placer le vieux bon-homme le Vasseur qui avoit plus de quatre-vingt ans, et dont sa femme, qui s'en sentoit surchargée, ne cessoit de me

(*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre en causant avec ma femme de son vieux bon-homme de pere, que ce ne fut point M d'H.... k, mais M. de Chenonceaux, alors un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois si totalement perdu l'idée, et j'avois celle de M. d'H.....k si présente, que j'aurois juré pour ce dernier.

prier de la débarrasser. Il fut mis dans une maison de charité où l'âge et le regret de se voir loin de sa famille, le mirent au tombeau presque en arrivant. Sa femme et ses autres enfans le regretterent peu. Mais Thérèse, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu se consoler de sa perte, et d'avoir souffert que si près de son terme, il allât loin d'elle achever ses jours.

J'eus à-peu-près dans le même temps une visite à laquelle je ne m'attendois guères, quoique ce fût une bien ancienne connoissance. Je parle de mon ami Venture, qui vint me surprendre un beau matin lorsque je ne pensois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé ! Au lieu de ses anciennes graces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti son esprit, ou tout son premier éclat tenoit à celui de la jeunesse qu'il n'avoit plus. Je le vis presque avec indifférence, et nous séparâmes assez froidement. Mais quand il fut parti, le souvenir de nos anciennes liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si sagement consacrés à cette femme angélique, qui maintenant n'étoit gueres moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romanesque journée de *Toune*, passée avec tant d'innocence et de jouissance entre ces deux char-

mantes filles, dont une main baisée avoit été l'unique faveur, et qui malgré cela, m'avoit laissé des regrets si vifs, si touchans, si durables, tous ces ravissans délires d'un jeune cœur, que j'avois sentis alors dans toute leur force, et dont je croyois le temps passé pour jamais : toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée et sur ses transports désormais perdus pour moi. Ah ! combien j'en aurois versé sur leur retour tardif et funeste, si j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter !

Avant de quitter Paris j'eus pendant l'hiver qui précéda ma retraite un plaisir bien selon mon cœur, et que je goûtois dans toute sa pureté. Palissot, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Lunéville devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour, en jouant dans ce drame un homme qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume à la main. Stanislas, qui étoit généreux et qui n'aimoit pas la satyre, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit par l'ordre de ce prince, à d'Alembert et à moi pour m'informer que l'intention de sa Majesté étoit que le sieur Palissot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive priere à M. de Tressan d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grâce du sieur Palissot. La grâce fut accor-

dée, et M. de Tressan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je répliquai que c'étoit moins accorder une grâce que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins à force d'instances qu'il ne seroit fait mention de rien dans les registres, et qu'il ne resteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de M. de Tressan, de témoignages d'estime et de considération dont je fus extrêmement flatté, et je sentis en cette occasion que l'estime des hommes qui en sont dignes eux-mêmes, produit dans l'ame un sentiment bien plus doux et plus noble que celui de la vanité. J'ai transcrit dans mon recueil les lettres de M. de Tressan avec mes réponses, et l'on en trouvera les originaux.

Je sens bien que si jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le souvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace; mais j'en transmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entreprise toujours présent à mes yeux, l'indispensable devoir de la remplir dans toute son étendue, ne m'en laisseront point détourner par de plus foibles considérations qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique situation où je me trouve, je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître, il faut me connoître dans

tous mes rapports bons et mauvais. Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes et les autres avec la même franchise en tout ce qui se rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagemens que je n'en ai pour moi même, et voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juste et vrai, dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, et qu'autant que j'y suis forcé. Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage ? Mes confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des personnes qui y sont péniblement intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée et de celle de cet écrit, il ne verroit le jour qu'après ma mort et la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissans oppresseurs pour en effacer les traces, me forcent à faire pour les conserver tout ce que me permettent le droit le plus exact et la plus sévere justice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt de compromettre personne, je souffrirois un opprobre injuste et passager sans murmure : mais puisqu'enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, et non tel que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

Fin du huitième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE NEUVIÈME.

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison, et sitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la cotterie H....chique, qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, et qu'on me reverroit dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors de mon élément, me voyois près d'y rentrer, je ne faisois pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avois cessé de regretter mes cheres Charmettes et la douce vie que j'y avois menée. Je me sentois fait pour la retraite et la campagne; il m'étoit

impossible de vivre heureux ailleurs : à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement; à Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole; toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venoient par leur souvenir me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs et des desirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'assujettir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avoient animé mon zèle, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres, auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aisance que j'avois cru seule pouvoir m'y conduire, je jugeai par ma situation particuliere être en état de m'en passer, et pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois pas un sou de rente, mais j'avois un nom, des talens; j'étois sobre, et je m'étois ôté les besoins les plus dispendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique paresseux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être, et ma paresse étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant qui n'aime à travailler qu'à son heure. Mon métier de copiste de musique n'étoit ni brillant ni lucratif, mais il étoit sûr.

On me savoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, et il pouvoit me suffire pour vivre en bien travaillant. Deux mille francs qui me restoient du produit du Devin du village et de mes autres écrits, me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit, et plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier, me promettoient, sans rançonner les libraires, des supplémens suffisans pour travailler à mon aise, sans m'excéder, même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'occupoient utilement, n'étoit pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins et à mes desirs, pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse et durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif; et au lieu d'asservir ma plume à la copie, la dévouer entiere à des écrits, qui, du vol que j'avois pris et que je me sentois en état de soutenir, pouvoient me faire vivre dans l'abondance et même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentois qu'écrire pour avoir du pain, eût bientôt étouffé mon génie et tué mon talent qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur, et né

uniquement d'une façon de penser élevée et fiere, qui seule pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité, l'avidité peut-être, m'eût fait faire plus vîte que bien. Si le besoin du succès ne m'eût pas plongé dans les cabales, il m'eût fait chercher à dire moins de choses utiles et vraies que des choses qui plussent à la multitude; et d'un auteur distingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non, j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre et respectable qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi je n'avois pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir si mes livres ne se vendoient pas, et voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 août 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques courts séjours que j'ai faits depuis, tant à Paris qu'à Londres et dans d'autres villes, mais toujours de

de passage, ou toujours malgré moi. Mme. D'.....y vint nous prendre tous trois dans son carosse; son fermier vint charger mon petit bagage, et je fus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée et meublée simplement, mais proprement et même avec goût. La main qui avoit donné ses soins à cet ameublement, le rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, et je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix, qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fît froid et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes et des primes-vères, les bourgeons des arbres commençoient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre dans un bois qui touchoit la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout à-coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport : enfin tous mes vœux sont accomplis! Mon premier soin fut de mes livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure,

que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la sentois faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes, et jamais en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je songeai à ranger mes paperasses et à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, et mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc et de mon crayon : car n'ayant jamais pu écrire et penser à mon aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, et je comptois bien que la forêt de Montmorenci qui étoit presque à ma porte, seroit désormais mon cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits commencés ; j'en fis la revue. J'étois assez magnifique en projets ; mais dans les tracas de la ville, l'exécution jusqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence quand j'aurois moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente ; et pour un homme souvent malade, souvent à la C.......e, à E....y, à Eaubonne, au château de Montmorenci, souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, et toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on

compte et mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, l'on trouvera, je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

Des divers ouvrages que j'avois sur le chantier, celui que je méditois depuis long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, et qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la premiere idée, lorsqu'étant à Venise j'avois eu quelqu'occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, et que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne seroit jamais que ce que la nature de son gouvernement le feroit être ; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paroissoit se réduire à celle-ci : Quelle est la nature du gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens ? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente : Quel est le gouvernement qui par sa nature se

tient toujours le plus près de la loi? De-là, qu'est-ce que la loi? et une chaîne de questions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre-humain, mais surtout à celui de ma patrie, où je n'avois pas trouvé dans le voyage que je venois d'y faire, les notions des lois et de la liberté assez justes, ni assez nettes à mon gré, et j'avois cru cette maniere indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amour-propre de ses membres, et à me faire pardonner d'avoir pu voir là-dessus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit encore guère avancé. Les livres de cette espèce demandent de la méditation, du loisir, de la tranquillité. De plus, je faisois celui-là, comme on dit, en bonne fortune, et je n'avois voulu communiquer mon projet à personne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parût trop hardi pour le siècle et le pays où j'écrivois, et que l'effroi de mes amis (*) ne me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il seroit fait à temps, et de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir sans contrainte

(*) C'étoit sur-tout la sage sévérité de Duclos qui m'inspiroit cette crainte : car pour Diderot, je ne sais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre satyrique et mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le

donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit; bien sûr que, n'ayant point l'humeur satyrique, et ne voulant jamais chercher d'application, je serois toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulois user pleinement, sans doute, du droit de penser que j'avois par ma naissance; mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à vivre, sans jamais désobéir à ses lois, et très attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

J'avoue même qu'étranger et vivant en France, je trouvois ma position très favorable pour oser dire la vérité; sachant bien que continuant, comme je voulois faire, à ne rien imprimer dans l'Etat sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes et de leur publication partout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Madame D'.....y, et renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je sentois, comme

consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur et de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage, par celui du Contrat Social qui en est tiré.

je lai dit dans l'Emile, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse, étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de politique très simple et cependant très adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eut chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire; mes livres n'auroient pas moins été faits, et peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laissant en repos, on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages, et de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'évenement, que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très peu de l'auteur, mais on vouloit perdre Jean-Jaques, et le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, étoit

l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystere, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs ; je sais seulement que si mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir son effet, même avant ma retraite à l'Hermitage, sans que personne eût songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France, où il se vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors, la nouvelle Héloïse parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement, et, ce qui semble même incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social étoit auparavant dans le discours sur l'inégalité ; tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile étoit auparavant dans la Julie. Or ces choses hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages ; donc ce ne furent pas elles qui l'excitèrent contre les derniers.

Une autre entreprise à-peu-près du même genre, mais dont le projet étoit plus

récent, m'occupoit davantage en ce moment : c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de St. Pierre, dont, entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été suggérée, depuis mon retour de Genève, par l'abbé de Mably, non pas immédiatement, mais par l'entremise de Madame D...n, qui avoit une sorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé Saint-Pierre avoit été l'enfant gâté; et si elle n'avoit pas eu décidément la préférence, elle l'avoit partagée au moins avec Madame d'A.......n. Elle conservoit pour la mémoire du bonhomme un respect et une affection qui faisoient honneur à tous deux, et son amour-propre eût été flatté de voir ressusciter par son secrétaire les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissoient pas de contenir d'excellentes choses, mais si mal dites, que la lecture en étoit difficile à soutenir, et il est étonnant que l'abbé de St. Pierre qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans, leur parlât cependant comme à des hommes, par le peu de soin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail comme utile en lui-même, et comme très convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais paresseux comme auteur, qui trouvant la peine de penser très fatigante, aimoit mieux en cho-

ses de son goût, éclaircir et pousser les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même, et je pouvois donner telle forme à mon ouvrage, que bien d'importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de St. Pierre, encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise, au reste, n'étoit pas légère : il ne s'agissoit de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois volumes, diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes ou fausses, parmi lesquelles il en falloit pêcher quelques-unes, grandes, belles, et qui donnoient le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même souvent abandonné, si j'eusse honnêtement pu m'en dédire ; mais en recevant les manuscrits de l'abbé, qui me furent donnés par son neveu le comte de Saint-Pierre, à la sollicitation de Saint-Lambert, je m'étois en quelque sorte engagé d'en faire usage, et il falloit ou les rendre ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuscrits à l'Hermitage, et c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loisirs.

J'en méditois un troisième dont je devois l'idée à des observations faites sur moi-même, et je me sentois d'autant plus de courage à l'entreprendre, que j'avois lieu

d'espérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, et même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont dans le cours de leur vie souvent dissemblables à eux-mêmes, et semblent se transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une chose aussi connue que je voulois faire un livre : j'avois un objet plus neuf et même plus important. C'étoit de chercher les causes de ces variations, et de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête homme de résister à des désirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes désirs dans leur source, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois, parce qu'il est fort, et succombe une autre fois, parcequ'il est foible : s'il eût été le même qu'auparavant, il n'auroit pas succombé.

En sondant en moi-même et en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impression intérieure des objets extérieurs, et que modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions,

sans nous en appercevoir dans nos idées, dans nos sentimens, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. Les frappantes et nombreuses observations que j'avois recueillies étoient au-dessus de toute dispute, et par leurs principes physiques, elles me paroissoient propres à fournir un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauveroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si l'on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre ame par conséquent; tout nous offre mille prises presqu'assurées pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier, et dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur foiblesse, qu'il me paroissoit aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit *la Morale sensitive*, ou *le matérialisme du sage*. Des distractions, dont on apprendra bientôt la cause, m'em-

pêchèrent de m'en occuper, et l'on saura aussi quel ſut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un systême d'éducation dont Madame de C.........x, que celle de son mari faisoit trembler pour son fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Aussi de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'ai conduit à sa fin. Celle que je m'étois proposée en y travaillant, méritoit, ce semble, à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet. Je ne serai que trop forcé d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditations pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant ; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, et ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon Dictionnaire de musique, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportois quelques livres dont j'avois besoin pour cela ; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de

beaucoup d'autres qu'on me prêtoit à la bibliothéque du roi, et dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Hermitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de sortir, et que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien, que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, et même ensuite à Motiers, où j'achevai ce travail tout en en faisant d'autres, et trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est un véritable délassement.

Je suivis assez exactement, pendant quelque temps, la distribution que je m'étois prescrite, et je m'en trouvois très bien; mais quand la belle saison ramena plus fréquemment Madame D'.....y à E....y ou à la C.......e, je trouvai que des soins qui, d'abord, ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangeoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que Madame D'.....y avoit des qualités très aimables : elle aimoit bien ses amis, elle les servoit avec beaucoup de zèle, et n'épargnant pour eux ni son temps ni ses soins, elle méritoit assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. Jusqu'alors j'avois rempli ce devoir sans songer que c'en étoit un; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne dont l'amitié seule m'empêchoit de sentir le poids : j'avois aggravé ce poids par ma

répugnance pour les sociétés nombreuses. Madame D'.....y s'en prevalut pour me faire une proposition qui paroissoit m'arranger, et qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle seroit seule ou à-peu-près. J'y consentis, sans voir à quoi je m'engageois. Il s'ensuivit de-là que je ne lui faisois plus de visite à mon heure, mais à la sienne, et que je n'étois jamais sûr de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaisir que j'avois pris jusqu'alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avoit tant promise, ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais, et pour une fois ou deux que j'en voulus essayer, il y eut tant de messages, tant de billets, tant d'allarmes sur ma santé, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuse d'être à plat de lit qui pût me dispenser de courir à son premier mot. Il falloit me soumettre à ce joug; je le fis, et même assez volontiers pour un aussi grand ennemi de la dépendance; l'attachement sincère que j'avois pour elle, m'empêchant en grande partie de sentir le bien qui s'y joignoit. Elle remplissoit ainsi tant bien que mal les vides que l'absence de sa cour ordinaire laissoit dans ses amusemens. C'étoit pour elle un supplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une solitude absolue qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir

bien plus aisément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, et qu'elle s'étoit fourré dans la tête de faire bon gré malgré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, et d'autres fadaises comme cela. Mais ce qui l'amusoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire, et s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immense travail. Je n'avois guères l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étois presque toujours compté pour rien en toute chose, et cela non-seulement dans la société de Madame D'.....y, mais dans celle de M. d'H.....k, et partout où Monsieur G.... donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort partout ailleurs que dans le tête-à-tête, où je ne savois quelle contenance tenir, n'osant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide et craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Madame D'.....y, et ne m'y seroit peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurois passée entière auprès d'elle; non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance; au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami, pour pouvoir l'aimer comme amant. Je sentois du plaisir à la voir, à causer avec

elle. Sa conversation, quoiqu'assez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long silence, je m'évertuois pour relever l'entretien, et quoiqu'il me fatiguât souvent il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aise de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels, qui ne me paroissoient pas plus sensuels pour elle; c'étoit-là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche, de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eût suffi pour me glacer: jamais mon cœur ni mes soins n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas des tetons, et d'autres causes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, et le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y serois attendu. Madame D'.....y qui d'ordinaire passoit l'été presqu'entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de G.... lui rendît moins agréable le séjour de la C.......e. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas, ou durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse et sa mère, de manière à m'en bien faire sentir le prix.

Quoique

Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'étoit presque sans la goûter, et ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguiser en moi le goût des plaisirs rustiques dont je n'entrevoyois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de salons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres et des plus ennuyeux montreurs de tout cela : j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de sots bons-mots, de fades minauderies, de petits conteurs et de grande soupés, que quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré; quand je humois, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le rustique refrein de la chanson des bisquières, je donnois au diable et le rouge et les falbalas et l'ambre, et regrettant le dîné de la ménagère et le vin du cru, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à Monsieur le chef et à Monsieur le maître, qui me faisoient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais surtout à Messieurs les laquais qui dévoroient des yeux mes morceaux, et sous peine de mourir de soif, me vendoient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un asyle agréable et solitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale et paisible, pour laquelle je me sentois né. Avant de dire l'effet que cet état, si nouveau pour moi, fit sur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections secrètes, afin qu'on suive mieux dans ses causes le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèse comme celui qui fixa mon être moral. J'avois besoin d'un attachement, puisqu'enfin celui qui devoit me suffire avoit été si cruellement rompu. La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieillissoit et s'avilissoit! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuse ici-bas. Restoit à chercher un bonheur qui me fût propre, ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottai quelque temps d'idée en idée et de projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques, si l'homme avec qui j'allai me fourrer, avoit eu le sens commun. Je suis facile à décourager, surtout dans les entreprises pénibles et de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre, et regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien

dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps et des torts, et que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, sans que jusqu'au moment où j'écris ceci, il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand on saura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point séparer, qu'après vingt-cinq ans passés avec elle, en dépit du sort et des hommes, j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser, sans attente et sans sollicitation de sa part, sans engagement ni promesse de la mienne, on croira qu'un amour forcené m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degré à la dernière extravagance; et on le croira bien plus encore, quand on saura les raisons particulières et fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus désiré de

la posséder que Madame de Warens, et que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu ? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je fus incapable de sentir l'amour, puisqu'il n'entroit point dans les sentimens qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur ! le moment funeste approche où vous ne serez que trop bien désabusé.

Je me répète, on le sait; il le faut. Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur : c'étoit le besoin d'une société intime et aussi intime qu'elle pouvoit l'être : c'étoit surtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y suffire: il m'auroit fallu deux ames dans le même corps; sans cela je sentois toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus sentir. Cette jeune personne, aimable par mille excellentes qualités, et même alors par la figure, sans ombre d'art ni de coquetterie, eût borné dans elle seule mon existence, si j'avois pu borner la sienne en moi, comme je l'avois espéré. Je n'avois rien à craindre de la part des hommes; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé,

et ses tranquilles sens ne lui en ont guères demandé d'autres, même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille ; elle en avoit une ; et cette famille dont tous les naturels différoient trop du sien, ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de sa mère ! Je fis toutpour y parvenir, et n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts ; cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien, contraire au mien, et même à celui de sa fille, qui, déjà, n'en étoit plus séparé. Elle et ses autres enfans et petits-enfans devinrent autant de sangsues, dont le moindre mal qu'ils fissent à Thérèse étoit de la voler. La pauvre fille, accoutumée à fléchir, même sous ses nièces, se laissoit dévaliser et gouverner sans mot dire, et je voyois avec douleur, qu'épuisant ma bourse et mes leçons, je ne faisois rien pour elle dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher de sa mère ; elle y résista toujours. Je respectai sa resistance et l'en estimois davantage : mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice et au mien. Livrée à sa mère et aux siens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicieux ; enfin si, grâce à son amour pour moi, si,

grâce à son bon naturel, elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée; c'en fut assez, du moins, pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer; c'en fut assez pour que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment dans un attachement sincère et réciproque, où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par lesquels il l'eût été, vinrent; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des Enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette raison du parti que je pris, plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à Madame de F......l, fut pourtant la seule que je n'osai lui dire. J'aimai mieux être moins disculpé d'un blâme aussi grave, et ménager la famille d'une personne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de son malheureux frère, si jamais, quoi qu'on en pût dire, je devois exposer mes enfans à recevoir une éducation semblable à la sienne.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentois le besoin, j'y cherchois des supplémens qui n'en remplissoient pas le vide, mais qui me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fût à moi

tout entier, il me falloit des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie : c'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis avec G.... une nouvelle, plus étroite encore, et qu'enfin je me trouvai par ce malheureux discours dont j'ai raconté l'histoire, rejeté sans y songer dans la littérature dont je me croyois sorti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus sans enthousiasme envisager la simple et fière économie. Bientôt à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur et folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression et misère dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges; et jugeant que pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure singulière qu'on ne m'a pas permis de suivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple, qui, d'abord, me rendit ridicule, et qui m'eût enfin rendu respectable, s'il m'eût été possible d'y persévérer.

Jusques-là j'avois été bon : dès-lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai

rien; je devins en effet tel que je parus, et pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fusse capable entre le ciel et moi. Voilà d'où nâquit ma subite éloquence, voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste qui m'embrasoit, et dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé; mes amis, mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide et plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter ni parler; qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois par-tout une assurance d'autant plus ferme qu'elle étoit simple et résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes et les préjugés de mon siècle, me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, et j'écrasois leurs petits bons-mots avec mes sentences, comme j'écraserois un insecte entre mes doigts. Quel changement! tout Paris répétoit les âcres et mordans sarcasmes de ce même homme, qui, deux ans auparavant et dix ans après, n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire, ni le

mot

mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel ; on trouvera celui-là. Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie où je devenois un autre, et cessois d'être moi, on le trouve encore dans le temps dont je parle ; mais au lieu de durer six jours, six semaines, il dura près de six ans, et dureroit peut-être encore, sans les circonstances particulières qui le firent cesser, et me rendirent à la nature, au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença sitôt que j'eus quitté Paris, et que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser ; quand je ne vis plus les méchans, je cessai de les haïr. Mon cœur peu fait pour la haine, ne fit plus que déplorer leur misère et n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux, mais bien moins sublime, amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps ; et sans qu'on s'en apperçût, sans presque m'en appercevoir moi-même, je redevins craintif, complaisant, timide, en un mot le même Jean-Jaques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même et s'arrêter là, tout étoit bien ; mais malheureusement elle alla plus loin et m'emporta rapidement à l'autre extrême.

Dès-lors mon ame en branle, n'a plus fait que passer par la ligne de repos, et ses oscillations toujours renouvellées, ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution : époque terrible et fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir et la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérèse et moi. Nous passions tête-à-tête sous les ombrages des heures charmantes dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, et m'apprit de sa mère et de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une et l'autre avoient reçu de Mme. D...n des multitudes de présens faits à mon intention, mais que la vieille madrée, pour ne pas me fâcher, s'étoit appropriée pour elle et pour ses autres enfans, sans en rien laisser à Thérèse, et avec très sévères défenses de m'en parler ; ordre que la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot et G.... avoient eus souvent avec l'une et l'autre pour les détacher de moi, et qui n'avoient pas réussi, par la résistance de Thérèse,

tous deux avoient eu depuis lors de fréquens et secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassoit entr'eux. Elle savoit seulement que les petits présens s'en étoient mêlés, et qu'il y avoit de petites allées et venues dont on tâchoit de lui faire mystère, et dont elle ignoroit absolument le motif. Quand nous partîmes de Paris, il y avoit déjà long-temps que Madame le Vasseur étoit dans l'usage d'aller voir M. G.... deux ou trois fois par mois, et d'y passer quelques heures à des conversations si secrètes que le laquais de G.... étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille, en promettant de leur procurer par Mme. D'.....y un regrat de sel, un bureau à tabac, et les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avoit représenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvois pas même à cause d'elles parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en savois pas absolument mauvais gré. Il n'y avoit que le mystère qui me révoltât, sur tout de la part de la vieille, qui, de plus, devenoit de jour en jour plus flagorneuse et plus pateline avec moi; ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me disoit

tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, et qu'elle en seroit la dupe.

Cette femme possédoit au suprême degré l'art de tirer d'un sac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, et à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner son avidité, mais je ne pouvois lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle savoit si bien qui faisois mon bonheur presque unique de celui de sa fille et du sien? Ce que j'avois fait pour la fille, je l'avois fait pour moi, mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de sa part quelque reconnoissance; elle en auroit dû savoir gré, du moins à sa fille, et m'aimer pour l'amour d'elle qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère, elle tenoit de moi sa subsistance, elle me devoit toutes ces connoissances dont elle tiroit si bon parti. Thérèse l'avoit long-temps nourrie de son travail, et la nourrissoit maintenant de mon pain. Elle tenoit tout de cette fille pour laquelle elle n'avoit rien fait, et ses autres enfans qu'elle avoit dotés, pour lesquels elle s'étoit ruinée, loin de lui aider à subsister, dévoroient encore sa subsistance et la mienne. Je trouvois que dans une pareille situation, elle devoit me regarder comme son unique ami, son plus sûr protecteur, et loin de me faire un secret de mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maison, m'aver-

tir fidellement de tout ce qui pouvoit m'intéresser, quand elle l'apprenoit plutôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite fausse et mystérieuse? Que devois-je penser sur-tout des sentimens qu'elle s'efforçoit de donner à sa fille? Quelle monstrueuse ingratitude devoit-être la sienne, quand elle cherchoit à lui en inspirer?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme, au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne, et de lui marquer en toutes choses presque les égards et la considération d'un fils; mais il est vrai que je n'aimois pas à rester long-temps avec elle, et il n'est guère en moi de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près sans pouvoir l'atteindre, et sans qu'il y eût de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se fût trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours; le dernier vivant seul fût resté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choses, et vous jugerez si j'ai pu la changer.

Madame le Vasseur, qui vit que j'avois gagné du terrain sur le cœur de sa fille, et qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre; et au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa, fut d'appeller

sa famille à son aide. J'avois prié Thérèse de n'en faire venir personne à l'Hermitage, elle me le promit. On les fit venir en mon absence, sans la consulter, et puis on lui fit promettre de n'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reste fut facile ; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guères de scrupule de lui en faire sur tout. Si-tôt que j'étois à la C.......e, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouissoit assez bien. Une mère est toujours bien forte sur une fille d'un bon naturel ; cependant de quelque façon qu'on s'y prît la veille, elle ne put jamais faire entrer Thérèse dans ses vues, et l'engager à se liguer contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour, et voyant d'un côté sa fille et moi, chez qui l'on pouvoit vivre, mais c'étoit tout ; de l'autre, Diderot, G...., d'H.....k, Mme. D'.....y, qui promettoient beaucoup et donnoient quelque chose, elle n'estima pas qu'on pût jamais avoir tort dans le parti d'une fermière générale et d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès-lors que je nourrissois un serpent dans mon sein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on pût vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer ; en voyant ourdir autour de moi mille trames, je ne savois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appellois mes amis, et qui

vouloient, selon moi, me forcer d'être heureux à leur mode, plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèse refusât d'entrer dans la ligue avec sa mère, elle lui garda derechef le secret : son motif étoit louable ; je ne dirai pas si elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets aiment à babiller ensemble : cela les rapprochoit, et Thérèse, en se partageant, me laissoit sentir quelquefois que j'étois seul ; car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaisons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour, pour l'orner de talens et de connoissances, qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli son temps et le mien, sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarît entre nous, et qu'elle parût s'ennuyer dans nos promenades ; mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin : nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles ; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillettes, médire et dire des

quolibets. C'est sur-tout dans la solitude qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui sait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-têtes en bonne fortune; sa mère qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi; c'est tout dire; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposois, je cessai de lui en proposer, sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur, ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens, je les goûtois avec elle: quand cela n'étoit pas, je préférois son contentement au mien.

Voilà comment à demi-trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un séjour de mon choix, avec une personne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquoit m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur et de jouissances, il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de S^{t}. Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle, annotés et corrigés de sa main, avec quelques autres petites pièces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale dans l'idée que m'avoient donné quelques lettres de lui, que Mme. de Créqui m'avoient montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru; mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique ne me montra que des vues superficielles, des projets utiles, mais impraticables par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumières, plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissemens qu'il proposoit, et source de tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul peut-être, depuis l'existence du genre-humain, qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systêmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont, et qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en pensant travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'étoit ne rien faire d'utile : les réfuter à la rigueur étoit faire une chose mal-honnête, puisque le dépôt de ses manuscrits, que j'avois accepté et même demandé, m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux et le plus utile. Ce fut de donner séparément les idées de l'auteur et les miennes, et pour cela d'entrer dans ses vues, de les éclaircir, de les étendre, et de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être composé de deux parties absolument séparées ; l'une, destinée à exposer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait son effet, j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets, ce qui, je l'avoue, eût pu les exposer quelquefois au sort du sonnet du misanthrope. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur pour laquelle j'avois ramassé d'assez bons matériaux, que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de S^t^. Pierre dans sa vieillesse, et la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant, qu'à tout prendre, M. le comte ne seroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon essai sur la Paix perpétuelle, le plus considérable et le plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil, et avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par ses longueurs et par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, et j'ignore s'il le sera jamais : mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de-là à la polysynodie, ou pluralité des conseils ; ouvrage fait sous le régent pour favoriser l'administration qu'il avoit choisie, et qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de St. Pierre, pour quelques traits contre l'administration précédente, dont la duchesse du Maine et le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait ; mais je m'en tins-là, sans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même, et il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de St. Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France, et il y en avoit même de si libres, qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux

des ministres on avoit de tout temps regardé l'abbé de S^{t}. Pierre comme une espèce de prédicateur plutôt que comme un vrai politique, et on le laissoit dire tout à son aise, parce qu'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à le faire écouter, le cas eût été différent. Il étoit François, je ne l'étois pas, et en m'avisant de répéter ses censures, quoique sous son nom, je m'exposois à me faire demander un peu rudement, mais sans injustice, de quoi je me mêlois. Heureusement avant d'aller plus loin, je vis la prise que j'allois donner sur moi, et me retirai bien vîte. Je savois que vivant seul au milieu des hommes, et d'hommes tous plus puissans que moi, je ne pouvois jamais, de quelque façon que je m'y prisse, me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela qui dépendît de moi; c'étoit de faire en sorte au moins que quand ils m'en voudroient faire, ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime, qui me fit abandonner l'abbé de S^{t}. Pierre, m'a fait souvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens toujours prompts à faire un crime de l'adversité, seroient bien surpris s'ils savoient tous les soins que j'ai pris en ma vie, pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs: *tu les as bien mérités*.

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque temps incertain sur celui que j'y ferois suc-

céder, et cet intervalle de désœuvrement fut ma perte, en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât ; je n'avois plus de projet pour l'avenir qui pût amuser mon imagination. Il ne m'étoit pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étois étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes désirs : Je n'en avois plus à former, et j'avois encore le cœur vide. Cet état étoit d'autant plus cruel que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gêne, et pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant, je sentois qu'elle me manquoit encore, et la seule idée que je n'étois pas tout pour elle, faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes auxquels j'étois attaché par la plus pure amitié, par la plus parfaite estime ; je comptois sur le plus vrai retour de leur part, et il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit de douter une seule fois de leur sincérité : cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce, par leur obstination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, tellement qu'il me suffisoit de paroître desirer une chose qui n'intéressoit que moi seul, et qui ne

dépendoit pas d'eux, pour les voir tous se liguer à l'instant même, pour me contraindre d'y renoncer. Cette obstination de me contrôler en tout dans mes fantaisies, d'autant plus injuste que loin de contrôler les leurs je ne m'en informois pas même, me devint si cruellement onéreuse, qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres sans sentir en l'ouvrant un certain effroi qui n'étoit que trop justifié par sa lecture. Je trouvois que pour des gens tous plus jeunes que moi, et qui tous auroient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient, c'etoit aussi trop me traiter en enfant : Aimez-moi, leur disois-je, comme je vous aime, et du reste, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres ; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante, maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode sans que personne eût à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire ; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté : je n'avois pas un seul jour dont, en me levant, je pusse dire : j'employerai ce jour comme il me plaira. Bien plus ; outre ma dépendance des arrangemens de Mlle. D'....y,

j'en avois une autre, bien plus importune, du public et des survenans. La distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vînt journellement des tas de désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins j'étois impitoyablement assailli, et rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée, sans le voir renverser par quelqu'arrivant.

Bref; au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenois par élans aux jours sereins de ma jeunesse, et je m'écriois quelquefois en soupirant : Ah ! ce ne sont pas encore ici les Charmettes !

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amenèrent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu, et je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, et croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presqu'aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentimens que j'y sentois en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentois dans mon ame en puissance, et qui faute d'objet s'y trouvoit toujours comprimée sans vouloir s'exhaler autrement que par mes soupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expansive, pour qui vivre

c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami; moi qui me sentois si bien fait pour l'être? Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flâme pour un objet déterminé? Dévoré du besoin d'aimer, sans l'avoir jamais pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes, me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné. A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageoit en quelque sorte, et me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de Juin, sous des ombrages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étois né, mais dont le ton dur et sévère où venoit de me monter une longue effervescence, m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeller le dîner du château

château de Toune, et ma rencontre avec ces deux charmantes filles dans la même saison et dans des lieux à-peu-près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donnés de l'émotion dans ma jeunesse, Mlle. Galley, Mlle. de G..........d, Mlle. de Breil, Mme. Bazile, Mme. de Larnage, mes jolies écolières, et jusqu'à la piquante Zulietta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'houris, de mes anciennes connoissances pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grisonnans, et voilà le grave citoyen de Genève, l'austère Jean-Jaques à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi, quoique si prompte et si folle, fut si durable et si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue et terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fût portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge et ma situation, jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile,

dont depuis mon enfance je sentois en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé ; je sentois trop le ridicule des galans surannés, pour y tomber, et je n'étois pas homme à devenir avantageux et confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages domestiques, et j'aimois trop sincèrement ma Thérèse pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inspiroit.

Que fis-je en cette occasion? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases je m'enivrois à torrens des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidelles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée au mi-

lieu des objets charmans dont je m'étois entouré, que j'y passois les heures, les jours sans compter, et perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer, ni cacher mon dépit, et n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misantropie, par tout ce qui m'en eût acquis une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, et remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eût soulagé, et cela fit trève à mes angeliques amours : car, outre qu'on n'est guère amoureux quand on souffre, mon imagination qui s'anime à la campagne et sous les arbres, languit et meurt dans la chambre et sous les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Driades ; c'eût infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Ma-

dame le Vasseur, en me faisant les plus beaux complimens du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insu plusieurs dettes au nom de Thérèse, qui le savoit, et qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun secret, pouvoit-elle en avoir pour moi? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime? La cotterie H.........e, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me plusse en campagne, et que je ne fusse assez fou pour y demeurer.

Là commencèrent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeller indirectement à la ville. Diderot, qui ne vouloit pas se montrer sitôt lui-même, commença par me détacher De Leyre, à qui j'avois procuré sa connoissance, lequel recevoit et me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot, sans que De Leyre en vît le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce et folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire et de lui parler de sa pièce. Je le

fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainsi dire, de prospérités et de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, et trouver toujours que tout étoit mal, je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, et de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroissant croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au diable; puisque son dieu prétendu n'est qu'un être malfaisant qui, selon lui, ne prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est surtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse et cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter et peser tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, et je lui prouvai que de tous ces maux, il n'y en avoit pas un dont la Providence ne fût disculpée, et qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, et je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui en-

voyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin son médecin et son ami, avec plein-pouvoir de la donner ou supprimer, selon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Voltaire me répondit en peu de lignes, qu'étant malade et garde-malade lui-même, il remettoit à un autre temps sa réponse, et ne dit pas un mot sur la question. Tronchin, en m'envoyant cette lettre, en joignit une, où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en originaux dans mes recueils. Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de Candide, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours, et c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes; mais ma mauvaise étoile fut la plus forte, et à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur, ma tête et mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards; car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre, mais avec un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable

en tout genre, que cette élite n'étoit guères moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plûs à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens, de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre foible, mais d'une foiblesse si touchante que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fût la tendre amie, et même quelque chose de plus, mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Epris de mes deux charmans modèles, je m'identifiois avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'étoit possible; mais je le fis aimable et jeune lui donnant au surplus les vertus, et les défauts que je me sentois.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne

trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter si je les avois vues; mais mon imagination fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, et me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulois mettre. Je songeai long-temps aux isles Boromées, dont l'aspect délicieux m'avoit transporté, mais j'y trouvai trop d'ornement et d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac, et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'ame, achevèrent de me déterminer, et j'établis à Vevey mes jeunes pupilles. Voilà ce que j'imaginai du premier bond; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plan si vague, parce qu'il suffisoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, et mon cœur de sentimens dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de consistance, et se fixèrent

dans

dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offroient, et rappelant tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au desir d'aimer que je n'avois pu satisfaire, et dont je me sentois dévoré.

Je jetai d'abord quelques lettres éparses sans suite et sans liaison, et lorsque je m'avisai de les vouloir coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable et de très vrai, est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, et même sans prévoir qu'un jour je serois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une visite de Mme. d'H......., la première qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La comtesse d'H....... étoit fille de feu M. de B........e, fermier-général, sœur de M. D'.....y et de MM. de L..... et de la B....., qui, depuis, ont été tous deux introducteurs des ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle

étant fille. Depuis son mariage, je ne la vis qu'aux fêtes de la C........e chez Madame D'.....y sa belle-sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle tant à la C...... .e qu'à E....y, non-seulement je la trouvai toujours très aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un et l'autre, et l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant, je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié et même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de S^{t}. L.....t, avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante, et c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui, pour lors, étoit, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournoit, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage: son carrosse s'embourba dans le fond du vallon; elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée; elle enfonçoit dans la crotte, ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver: il fallut changer de tout; Thérèse y pourvut; et je l'engageai d'oublier sa dignité

pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il étoit tard, elle resta peu; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, et parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante; mais, hélas! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas, à la garde des fruits de M. D'.....y. L'Hermitage étoit le réservoir des eaux du parc de la C.......e: il y avoit un jardin clos de murs et garni d'espaliers, et d'autres arbres, qui donnoient plus de fruits à M. D'.....y que son potager de la C.......e, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte absolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin et de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits, mais à mesure qu'ils mûrissoient je les voyois disparoître, sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruisis beaucoup, et le fruit n'en disparoissoit pas moins. Je guettai si bien qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorenci, d'où il venoit les nuits avec sa femme et ses enfans, enlever les dépôts de fruits qu'il avoit faits pendant la journée, et qu'il faisoit vendre à la halle à Paris aussi publiquement que s'il eût eu un jardin à lui. Ce misérable que

je comblois de bienfaits, dont Thérèse habilloit les enfans, et dont je nourrissois presque le père, qui étoit mendiant, nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre, et, dans une seule nuit, il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurai tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Madame D'.....y me pria de le payer, de le mettre dehors, et d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue, et suivi d'autres vauriens de son espèce; pour rassurer les gouverneuses que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; et cela ne tranquillisant pas encore, je fis demander à Madame D'.....y un fusil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, et de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que pût prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de senti-

nelle. De Leyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, et ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris, il en voulut amuser Diderot à son tour, et voilà comment la cotterie H.........e apprit que je voulois tout de bon passer l'hiver à l'Hermitage. Cette constance qu'ils n'avoient pu se figurer les désorienta, et en attendant qu'ils imaginassent quelqu'autre tracasserie pour me rendre mon séjour déplaisant, ils me détachèrent, par Diderot, ce même De Leyre, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes simples, finit par les trouver inconséquentes à mes principes, et pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaisanteries amères, et assez piquantes pour m'offenser, si mon humeur eût été tournée de ce côté-là. Mais alors saturé de sentimens affectueux et tendres, et n'étant susceptible d'aucun autre, je ne voyois dans ses aigres sarcasmes que le mot pour rire, et ne le trouvois que folâtre, où tout autre l'eût trouvé extravagant.

A force de vigilance et de soins, je parvins à garder si bien le jardin, que quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple des années précédentes, et il est vrai que je ne m'épargnois point pour le préserver, jusqu'à escorter les envois que je faisois à la C.......e et à E....y, jusqu'à porter des paniers moi-même, et je me souviens que nous en por-

tâmes un si lourd la tante et moi, que prêts à succomber sous le faix, nous fûmes contraints de nous reposer de dix en dix pas, et n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations casanières; il ne me fut pas possible. Je ne voyois par-tout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même, le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles, pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à-fait séduit par elles, et je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre et quelque suite pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement et si hautement. Après les principes sévères que je venois d'établir avec tant de fracas, après les maximes austères que j'avois si fortement prêchées, après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient l'amour et la mollesse, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres, que j'avois si durement censurés? Je sentois cette inconséquence dans toute sa force, je me la reprochois,

j'en rougissois, je m'en dépitois : mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complètement, il fallut me soumettre à tout risque, et me résoudre à braver le qu'en dira t-on; sauf à délibérer dans la suite si je me résoudrois à montrer mon ouvrage ou non : car je ne supposois pas encore que j'en vinsse à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries, et à force de les tourner et retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eût manqué.

Une fille foible est un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéressant, et qui souvent n'est pas moins aimable : mais qui peut supporter sans indignation, le spectacle des mœurs à la mode, et qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle, qui foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnoissance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature, et leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais

qu'une jeune personne née avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre à l'amour étant fille, et retrouve étant femme des forces pour le vaincre à son tour, et redevenir vertueuse : quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux et n'est pas utile, est un menteur et un hypocrite ; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs et d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre social, je m'en fis un plus secret de concorde et de paix publique, objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, et du moins pour le moment où l'on se trouvoit. L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de se calmer, étoit alors dans sa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressembloient bientôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens et des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre, et se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un et à l'autre que des chefs remuans qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile, et Dieu sait ce qu'eût produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti, j'avois dit franchement aux uns et aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre expédient, qui, dans

ma simplicité, me parut admirable : c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, et de montrer à chaque parti le mérite et la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique et du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, et par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de S^t. Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir; il ne rapprocha point les partis, et ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit, et je dessinai les deux caractères de Volmar et de Julie, dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux, et qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées, et de l'arrangement que je leur donnai résultèrent les deux premières parties de la Julie, que je fis et mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la nompareille bleue pour coudre mes cahiers; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs, au coin de mon feu, je lisois et

relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglottoit avec moi d'attendrissement; sa mère qui, ne trouvant point là de complimens, n'y comprenoit rien, restoit tranquille, et se contentoit dans les momens de silence de me répéter toujours : *Monsieur, cela est bien beau.*

Madame D'.....y, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois dans une maison isolée, envoyoit très souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, et jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages, qu'elle m'envoya son portrait, et qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par La Tour, et qui avoit été exposé au sallon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, qui paroîtra risible, mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il geloit très fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de plusieurs commissions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, et dont elle vouloit que je fisse un gilet. Ce soin, plus qu'amical, me parut si tendre, comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion, je baisai vingt fois en pleurant le billet et le jupon: Thérèse me croyoit devenu fou. Il est sin-

gulier que de toutes les marques d'amitié que Mme. D'.....y m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, et que même depuis notre rupture, je n'y ai jamais repensé sans attendrissement. J'ai long-temps conservé son petit billet, et je l'aurois encore, s'il n'eût eu le sort de mes autres billets du même temps.

Quoique mes maux me laissassent alors peu de relâche en hiver, et qu'une partie de celui-ci je fusse occupé d'y chercher du soulagement, ce fut pourtant à tout prendre, la saison que depuis ma demeure en France, j'ai passée avec le plus de douceur et de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des survenans, je savourai plus que je n'ai fait avant et depuis, cette vie indépendante, égale et simple, dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, et celle des deux cousines en idée. C'est alors surtout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; et quand j'appris l'attentat d'un forcené, quand De Leyre et Mme. D'.....y me parloient dans leurs lettres du trouble et de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs

et de crimes, qui n'eussent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avoit donnée; tandis que ne voyant plus autour de ma retraite que des objets rians et doux, mon cœur ne se livroit qu'à des sentimens aimables.

Je note ici avec complaisance le cours des derniers momens paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme, vit éclore le germe des malheurs qui me restent à décrire, et dans le tissu desquels on ne verra plus d'intervalle semblable où j'aie eu le loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, et jusqu'au fond de ma solitude, je ne restai pas tout-à-fait tranquille de la part des H.........s. Diderot me suscita quelque tracasserie, et je suis fort trompé si ce n'est durant cet hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par des causes qu'on saura dans la suite, il m'est resté peu de monumens sûrs de cette époque, ceux même qu'on m'a laissés sont très peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Mme. D'.....y, Mme. d'H....... ne datoient guères les leurs que du jour de la semaine, et De Leyre faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu suppléer en tâtonnant des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter

ci-après, dans un seul article, tout ce que je puis m'en rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, et dans mes érotiques transports, j'avois composé pour les dernieres parties de la Julie, plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entr'autres celle de l'Elysée, et de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrieme partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre, il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps j'eus de Mme. d'H...... une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, et de son amant, qui servoit aussi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avoit loué une assez jolie maison. Ce fut de-là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excursion. A ce voyage elle étoit à cheval et en homme. Quoique je n'aime guères ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et pour cette fois ce fut de l'amour. Comme il fut le premier et l'unique en toute ma vie, et que ses suites le rendront à jamais mémorable et terrible à mon souvenir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

Mme. la comtesse d'H...... approchoit de la trentaine, et n'étoit point belle; son visage étoit marqué de la petite-vérole, son teint manquoit de finesse, elle avoit la vue basse et les yeux un peu ronds; mais elle avoit de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tomboient au jarret: sa taille étoit mignonne, et elle mettoit dans tous ses mouvemens de la gaucherie et de la grâce tout à-la-fois. Elle avoit l'esprit très naturel et très agréable; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y marioient heureusement: elle abondoit en saillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, et qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talens agréables, jouoit du clavecin, dansoit bien, faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractere, il étoit angélique, la douceur d'ame en faisoit le fond, mais hors la prudence et la force, il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit surtout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis mêmes n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux, ou plutôt celles qui la haïssoient, car pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr, et je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï parler mal des absens, pas même de sa belle-sœur. Elle ne pouvoit ni déguiser ce qu'elle pen-

soit à personne, ni même contraindre aucun de ses sentimens, et je suis persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari, à ses connoissances et à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve sans réplique la pureté, la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions et aux plus risibles étourderies, il lui en échappoit souvent de très imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fût.

On l'avoit mariée très jeune et malgré elle au comte d'H......, homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très peu aimable, et qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de St. L.....t tous les mérites de son mari avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent, et qui ne s'est cimenté que par une estime réciproque. C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à St. L.....t qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, et il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous, rendroit cette société agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois instruit de leurs liaisons, et pouvant me parler de lui sans gêne, il étoit naturel qu'elle se plût avec moi. Elle vint, je la vis, j'étois ivre d'amour sans ob-

jet, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en Mme. d'H......., et bientôt je ne vis plus que Mme. d'H......., mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de S^{t}. L.....t en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois saisi d'un frémissement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit et je me sentois ému; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentimens, quand j'en prenois de semblables; j'avalois à longs traits la coupe empoisonnée dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en apperçusse, et sans qu'elle s'en apperçut, elle m'inspira pour elle-même, tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour!

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'apperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mme. d'H....... Alors mes yeux se dessillèrent; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la maniere dont je

je me conduirois avec elle, comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les yeux: j'étois dans un trouble inexprimable, qu'il étoit impossible qu'elle ne vît pas. Je pris le parti de le lui avouer, et de lui en laisser deviner la cause: c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune et aimable, et que dans la suite Mme. d'H...... eût été foible, je blâmerois ici sa conduite; mais tout cela n'étoit pas, je ne puis que l'applaudir et l'admirer. Le parti qu'elle prit étoit également celui de la générosité et de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi, sans en dire la cause à S^t^. L.....t qui l'avoit lui-même engagée à me voir; c'étoit exposer deux amis à une rupture, et peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime et de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie, sans la flatter elle la plaignit et tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise de conserver à son amant et à elle-même un ami dont elle faisoit cas: elle ne parloit de rien avec plus de plaisir que de l'intime et douce société que nous pourrions former entre nous trois, quand je serois devenu raisonnable; elle ne se bornoit pas toujours à ces

exhortations amicales, et ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même: sitôt que je fus seul je revins à moi; j'étois plus calme après avoir parlé : l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable.

La force avec laquelle je me reprochois le mien m'en eût dû guérir, si la chose eût été possible. Quels puissans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer! Mes mœurs, mes sentimens, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit, ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir: passion de plus, qui loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette derniere considération qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda? Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire d'une folie nuisible à moi seul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Madame d'H.......? Ne diroit-on pas à mes présomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la séduire? Eh! pauvre Jean-Jaques, aime à ton aise, en sûreté de conscience, et ne crains pas que tes soupirs nuisent à S^{t}. L.....t.

On a vu que jamais je ne fus avantageux, même dans ma jeunesse. Cette façon de penser étoit dans mon tour d'esprit, elle flattoit ma passion; c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve, et rire même de l'impertinent scrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme, et souvent de quelque vertu.

Coupable sans remords, je le fus bientôt sans mesure; et de grâce, qu'on voie comment ma passion suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abîme. D'abord elle prit un air humble pour me rassurer, et pour me rendre entreprenant, elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance. Mme. d'H......., sans cesser de me rappeler à mon devoir, à la raison, sans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reste avec la plus grande douceur, et prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eût suffi, je le proteste, si je l'avois crue sincere; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour désormais si peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de Madame d'H......., que cette jeune folle ne vouloit que se divertir de moi et de mes douceurs surannées, qu'elle en avoit fait confidence

à St. L.....t, et que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête et me persiffler? Cette bêtise qui m'avoit fait extravaguer à vingt-six ans auprès de Mme. de L.....e, que je ne connoissois pas, m'eût été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mme. d'H......., si j'eusse ignoré qu'elle et son amant étoient trop honnêtes gens l'un et l'autre, pour se faire un aussi barbare amusement.

Mme. d'H....... continuoit à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher ainsi que moi : nous faisions de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer et de l'oser dire, j'aurois été dans la plus douce situation, si mon extravagance n'en eût détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sotte humeur avec laquelle je recevois ses caresses : mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe, ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons; elle en voulût rire; cet expédient ne réussit pas; des transports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible; elle me fit des reproches qui me pénétrerent; elle me témoigna sur mes injustes craintes des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit

nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant, le pas étoit délicat. Il est étonnant, il est unique peut-être qu'une femme ayant pu venir jusqu'à marchander, s'en soit tirée à si bon compte. Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidelle, et j'eus l'humiliation de voir que l'embrasement dont ses légeres faveurs allumoient mes sens, n'en porta jamais aux siens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux sens, quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connoître combien cette maxime se trouva fausse avec Mme. d'H......., et combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs et fréquens tête-à-têtes, et les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble, dans une intimité presque sans exemple, entre deux amis de différens sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortîmes jamais. Ah! si j'avois tardé si long-temps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur et mes sens lui payerent bien l'arrérage! et quels sont donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé, qui nous aime, si même un amour non-partagé peut en inspirer de pareils!

Mais j'ai tort de dire un amour non-partagé; le mien l'étoit en quelque sorte; il

étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre; elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos sentimens avoient tant de rapport, qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose; et toutefois au milieu de cette délicieuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment; et moi je proteste, je jure, que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement desiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur; en souiller la divine image eût été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime, il a cent fois été commis dans mon cœur : mais avilir ma Sophie? ah! cela se pouvoit-il jamais? Non, non, je le lui ai cent fois dit à elle-même; eussai-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques courts momens de délire, j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne; dans mes fréquens voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher; un soir après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très

beau clair de lune. Au fond de ce jardin étoit un assez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée, et qu'elle avoit fait exécuter.

Souvenir immortel d'innocence et de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet qu'assis auprès d'elle, sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la premiere et l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux! que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria: Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami St. L.....t nous écoute, et mon cœur ne sauroit aimer deux fois. Je me tus en soupirant; je l'embrassai : . . . . quel embrassement ! Mais ce fut tout. Il y avoit six mois qu'elle vivoit seule, c'est-à-dire, loin de son amant et de son mari; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours, et toujours l'amour en tiers entr'elle et moi. Nous avions soupé tête-à-tête, nous étions seuls, dans un bosquet au clair de la lune, et après deux heures de l'entretien le plus vif et le plus tendre, elle sortit au

milieu de la nuit de ce bosquet et des bras de son ami aussi intacte, aussi pure de corps et de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur, pesez toutes ces circonstances; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille, comme auprès de Thérèse et de maman. Je l'ai déjà dit, c'étoit de l'amour cette fois, et l'amour dans toute son énergie et dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissemens, ni les palpitations, ni les mouvemens convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvois continuellement; on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne: je passois par les côteaux d'Andilly, qui sont charmans. Je rêvois en marchant à celle que j'allois voir, à l'accueil caressant qu'elle me feroit, au baiser qui m'attendoit à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasoit le sang à tel point, que ma tête se troubloit; un éblouissement m'aveugloit, mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir, j'étois forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine étoit dans un désordre inconcevable: j'étois prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchois en partant de me distraire et de penser à autre chose. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs et tous les accidens qui en étoient la suite,

revenoient

revenoient m'assaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer, et de quelque façon que je m'y sois pu prendre, je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne foible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne sentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile. Il y avoit sur ma route, à la vue d'Eaubonne une terrasse agréable, appelée le mont Olimpe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier, j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtoit cher! Pour me distraire, j'essayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon sang: je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état, et surtout sa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une incommodité que j'emporterai, ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait jamais

produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'ayent été comptés sur la terre : ici commencence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tous le cours de ma vie, que mon cœur transparent comme le cristal, n'a jamais su cacher, durant une minute entiere, un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour Mme. d'H...... Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni secret ni mystere. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin, et comme Mme. d'H....... avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se reprochoit point; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice; elle, franche, distraite, étourdie : moi, vrai, mal-à-droit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore sur nous, dans notre trompeuse sécurité, beaucoup plus de prises que nous n'aurions fait, si nous en eussions été coupables. Nous allions l'un et l'autre à la C.......e; nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire; nous promenant tous les jours tête-à tête en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de Mme. D'....y, sous ses fenêtres, d'où ne cessant de nous examiner, et se croyant bravée,

elle assouvissoit son cœur, par ses yeux, de rage et d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, surtout quand elle est vive: Mme. D'.....y, violente mais réfléchie, possède surtout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien soupçonner, et dans le même temps qu'elle redoubloit avec moi d'attentions, de soins, et presque d'agaceries, elle affectoit d'accabler sa belle-sœur de procédés malhonnêtes, et de marques d'un dédain, qu'elle sembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas; mais j'étois au supplice. Déchiré de sentimens contraires, en même temps que j'étois touché de ses caresses, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à Mme. d'H....... La douceur angélique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre, et même sans lui en savoir plus mauvais gré.

Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite, et toujours si peu sensible à ces choses-là, que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion, que ne voyant rien que Sophie, (c'étoit un des noms de Mme. d'H.......) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison et des survenans. Le baron d'H.....k qui n'étoit jamais venu que je sache à la C........e, fut au nombre de ces

derniers. Si j'eusse été aussi défiant que je le suis devenu dans la suite, j'aurois fort soupçonné Mme D'.....y d'avoir arrangé ce voyage, pour lui donner l'amusant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder en noir selon sa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards, auxquels je ne comprenois rien. J'ouvrois de grands yeux sans rien répondre : Mme. D'.....y se tenoit les côtés de rire; je ne savois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaisanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire si je m'en étois apperçu, eût été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaieté du baron, l'on voyoit briller dans ses yeux une maligne joie, qui m'auroit peut-être inquiété, si je l'eusse aussi bien remarquée alors, que je me la rappelai dans la suite.

Un jour que j'allai voir Mme. d'H....... à Eaubonne au retour d'un de ses voyages de Paris, je la trouvai triste, et je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre parce que Mme. de B........e, sœur de son mari, étoit-là : mais sitôt que je pus trouver un moment je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit-elle en soupirant,

je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. St. L.....t est instruit et mal instruit. Il me rend justice ; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tû de nos liaisons, qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étoient pleines de vous ainsi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour insensé, dont j'espérois vous guérir, et dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservis ; on m'a fait tort, mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut-là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié par le sentiment de ma faute, devant une jeune femme dont j'éprouvois les justes reproches, et dont j'aurois dû être le Mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même eût suffi peut-être pour surmonter ma foiblesse, si la tendre compassion que m'en inspiroit la victime, n'eût encore amolli mon cœur. Hélas ! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurcir lorsqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétroient de toutes parts ? Cet attendrissement se changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire, sans croire, sans imaginer même la sincere honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas

long-temps en doute sur la main d'où partoit le coup.

Nous savions l'un et l'autre que Madame D'.....y étoit en commerce de lettres avec St. L.....t. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit suscité à Mme. d'H......., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, et que les succès de quelques-uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs, G...., qui, ce me semble, avoit suivi M. de C......s à l'armée, étoit en Westphalie aussi bien que St. L.....t; ils se voyoient quelquefois. G.... avoit fait auprès de Mme. d'H....... quelques tentatives qui n'avoient pas réussi. G.... très piqué cessa tout-à-coup de la voir. Qu'on juge du sang-froid avec lequel, modeste comme on sait qu'il est, il lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, et dont lui G...., depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de son protégé.

Mes soupçons sur Mme. D'.....y se changerent en certitude, quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la C.......e, Thérèse y venoit souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Mme. D'.....y lui avoit demandé, si nous ne nous écrivions pas Mme. d'H....... et moi. Sur son aveu, Mme. D'.....y la pressa de lui remettre les lettres de Mme. d'H......., l'assurant qu'elle les recachette-

roit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, et même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportoit : précaution très heureuse, car Mme. D'.....y la faisoit guetter à son arrivée, et l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus : s'étant un jour invitée à venir avec M. de M.......y dîner à l'Hermitage pour la premiere fois depuis que j'y demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec M.......y pour entrer dans mon cabinet avec la mere et la fille, et les presser de lui montrer les lettres de Mme. d'H....... Si la mere eût su où elles étoient, les lettres étoient livrées; mais heureusement la fille seule le savoit, et nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté, de fidélité, de générosité, tandis que la vérité n'eût été qu'une perfidie. Mme. D'. . . . .y voyant qu'elle ne pouvoit la séduire s'efforça de l'irriter par la jalousie, en lui reprochant sa facilité et son aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entr'eux un commerce criminel ? Si, malgré tout ce qui frappe vos yeux, vous avez besoin d'autres preuves, prêtez-vous donc à ce qu'il faut faire pour les avoir : vous dites qu'il déchire les lettres de Mme. d'H......., aussitôt qu'il les a lues. Hé bien, recueillez avec soin les pièces et donnez-

les moi; je me charge de les rassembler. Telles étoient les leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire assez long-temps toutes ces tentatives; mais voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que, sachant à qui j'avois à faire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec Mme. D'.....y à son exemple, et de me servir de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel, et avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres suivantes, qui montrent suffisamment la maniere de procéder de l'un et de l'autre en cette occasion.

Billet de Madame D'.....y.

„ Pourquoi donc ne vous vois-je pas, „ mon cher ami? Je suis inquiète de vous. „ Vous m'aviez tant promis de ne faire qu'al- „ ler et venir de l'Hermitage ici. Sur cela, „ je vous ai laissé libre; et point du tout, „ vous laissez passer huit jours. Si on ne „ m'avoit pas dit que vous étiez en bonne „ santé, je vous croirois malade. Je vous „ attendois avant-hier ou hier, et je ne vous „ vois point arriver. Mon Dieu, qu'avez- „ vous donc? Vous n'avez point d'affaires: „ vous n'avez pas non plus de chagrins;

„ car je me flatte que vous seriez venu sur „ le champ me les confier. Vous êtes donc „ malade! tirez-moi d'inquiétude bien vîte, „ je vous en prie. Adieu mon cher ami : „ que cet adieu me donne un bonjour „ de vous. „

Réponse.

„ Je ne puis rien vous dire encore. J'at- „ tends d'être mieux instruit, et je le serai „ tôt ou tard. En attendant, soyez sûre que „ l'innocence accusée, trouvera un défen- „ seur assez ardent pour donner quelque „ repentir aux calomniateurs quels qu'ils „ soient. „

Second Billet de la même.

„ Savez-vous que votre lettre m'effraie ? „ quest-ce qu'elle veut donc dire ? Je l'ai „ relue plus de vingt-cinq fois. En vérité, „ je n'y comprends rien. J'y vois seulement „ que vous êtes inquiet et tourmenté, et „ que vous attendez que vous ne le soyez „ plus pour m'en parler. Mon cher ami, „ est-ce là ce dont nous étions convenus ? „ qu'est donc devenue cette amitié, cette „ confiance, et comment l'ai-je perdue ? „ Est-ce contre moi ou pour moi que vous „ êtes fâché ? Quoiqu'il en soit, venez dès „ ce soir, je vous en conjure ; souvenez- „ vous que vous m'avez promis, il n'y a „ pas huit jours, de ne rien garder sur le „ cœur, et de me parler sur le champ.

» Mon cher ami, je vis dans cette confian-
» ce.... Tenez, je viens encore de lire votre
» lettre; je n'y conçois pas davantage, mais
» elle me fait trembler. Il me semble que
» vous êtes cruellement agité. Je voudrois
» vous calmer, mais comme j'ignore le su-
» jet de vos inquiétudes, je ne sais que
» vous dire, sinon que me voilà tout aussi
» malheureuse que vous, jusqu'à ce que
» je vous aie vu. Si vous n'êtes pas ici ce
» soir à six heures, je pars demain pour
» l'Hermitage quelque temps qu'il fasse et
» dans quelqu'état que je sois; car je ne
» saurois tenir à cette inquiétude. Bonjour,
» mon cher ami. A tout hasard, je risque
» de vous dire, sans savoir si vous en avez
» besoin ou non, de tâcher de prendre gar-
» de et d'arrêter les progrès que fait l'in-
» quiétude dans la solitude. Une mouche
» devient un monstre, je l'ai souvent
» éprouvé. »

Réponse.

» Je ne puis vous aller voir, ni recevoir
» votre visite, tant que durera l'inquiétude
» où je suis. La confiance dont vous parlez,
» n'est plus, et il ne vous sera pas aisé de
» la recouvrer. Je ne vois à présent dans
» votre empressement que le desir de tirer
» des aveux d'autrui, quelqu'avantage qui
» convienne à vos vues, et mon cœur si
» prompt à s'épancher dans un cœur qui
» s'ouvre pour le recevoir, se ferme à la

„ ruse et à la finesse. Je reconnois votre „ adresse ordinaire dans la difficulté que „ vous trouvez à comprendre mon billet. „ Me croyez-vous assez dupe pour penser „ que vous ne l'ayez pas compris ? Non; „ mais je saurai vaincre vos subtilités à „ force de franchise. Je vais m'expliquer „ plus clairement, afin que vous m'enten- „ diez encore moins.

„ Deux amans bien unis et dignes de „ s'aimer, me sont chers : je m'attends bien „ que vous ne saurez pas qui je veux dire, „ à moins que je ne vous les nomme. Je „ présume qu'on a tenté de les désunir, et „ que c'est de moi qu'on s'est servi pour „ donner de la jalousie à l'un des deux. „ Le choix n'est pas fort adroit, mais il a „ paru commode à la méchanceté, et cette „ méchanceté, c'est vous que j"en soup- „ çonne. J'espère que ceci devient plus „ clair.

„ Ainsi donc la femme que j'estime le „ plus, auroit, de mon su, l'infamie de „ partager son cœur et sa personne entre „ deux amans, et moi celle d'être un de „ ces deux lâches ? Si je savois qu'un seul „ moment de la vie vous eussiez pu penser „ ainsi d'elle ou de moi, je vous haïrois „ jusqu'à la mort. Mais c'est de l'avoir dit, „ et non de l'avoir pensé, que je vous taxe. „ Je ne comprends pas en pareil cas, auquel „ c'est des trois que vous avez voulu nuire; „ mais si vous aimez le repos, craignez d'a-

„ voir eu le malheur de réussir. Je n'ai ca-
„ ché ni à vous ni à elle tout le mal que je
„ pense de certaines liaisons, mais je veux
„ qu'elles finissent par un moyen aussi hon-
„ nête que sa cause, et qu'un amour illé-
„ gitime se change en une éternelle amitié.
„ Moi qui ne fis jamais de mal à personne,
„ servirois-je innocemment à en faire à
„ mes amis? Non, je ne vous le pardon-
„ nerois jamais, je deviendrois votre irré-
„ conciliable ennemi. Vos secrets seuls se-
„ roient repectés; car je ne serai jamais un
„ homme sans foi.

„ Je n'imagine pas que les perplexités
„ où je suis puissent durer bien long-temps.
„ Je ne tarderai pas à savoir si je me suis
„ trompé. Alors j'aurai peut-être de grands
„ torts à réparer, et je n'aurai rien fait en
„ ma vie de si bon cœur. Mais savez-vous
„ comment je rachetterai mes fautes durant
„ le peu de temps qui me reste à passer
„ près de vous? En faisant ce que nul autre
„ ne fera que moi; en vous disant fran-
„ chement ce qu'on pense de vous dans le
„ monde, et les brèches que vous avez à
„ réparer à votre réputation. Malgré tous
„ les prétendus amis qui vous entourent,
„ quand vous m'aurez vu partir, vous pour-
„ rez dire adieu à la vérité; vous ne trou-
„ verez plus personne qui vous la dise.

Troisième Lettre de la même.

„ Je n'entendois pas votre lettre de ce
„ matin: je vous l'ai dit, parce que cela

„ étoit. J'entends celle de ce soir, n'ayez „ pas peur que j'y réponde jamais; je suis „ trop pressée de l'oublier, et quoique vous „ me fassiez pitié, je n'ai pu me défendre „ de l'amertume dont elle me remplit l'ame. „ Moi! user de ruses, de finesses avec „ vous! moi! accusée de la plus noire des „ infamies! Adieu, je regrette que vous „ ayez la.... adieu, je ne sais ce que je „ dis.... adieu: je serai bien pressée de „ vous pardonner. Vous viendrez quand „ vous voudrez; vous serez reçu mieux que „ ne l'exigeroient vos soupçons. Dispensez-„ vous seulement de vous mettre en peine „ de ma réputation. Peu m'importe celle „ qu'on me donne. Ma conduite est bon-„ ne, et cela me suffit. Au surplus, j'i-„ gnorois absolument ce qui est arrivé aux „ deux personnes qui me sont aussi chères „ qu'à vous."

Cette derniere lettre me tira d'un terrible embarras et me replongea dans un autre qui n'étoit guères moindre. Quoique toutes ces lettres et réponses fussent allées et venues dans l'espace d'un jour avec une extrême rapidité, cet intervalle avoit suffi pour en mettre entre mes transports de fureur, et pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. Mme. d'H....... ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le so n de se tirer seule de cette affaire, et d'éviter, surtout dans le moment même, toute rup-

ture et tout éclat: et moi, par les insultes les plus ouvertes et les plus atroces, j'allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre de sa part qu'une réponse si fiere, si dédaigneuse, si méprisante, que je n'aurois pu, sans la plus indigne lâcheté, m'abstenir de quitter sa maison sur le champ. Heureusement, plus adroite encore que je n'étois emporté, elle évita par le tour de sa réponse de me réduire à cette extrémité. Mais il falloit ou sortir ou l'aller voir sur le champ; l'alternative étoit inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarrassé de ma contenance, dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer sans compromettre ni Mme. d'H....... ni Thérèse? et malheur à celle que j'aurois nommée! il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable et intrigante, ne me fît craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres, afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes emportemens plus inexcusables; nuls simples soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme, et surtout une amie, comme je venois de traiter Mme. D'.....y. Mais ici commence la grande et noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes et mes foiblesses cachées, en me chargeant de fautes plus gra-

ves dont j'étois incapable, et que je ne commis jamais.

Je n'eus pas à soutenir la crise que j'avois redoutée, et j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, Mme. D'.....y me sauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, et de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens; elle m'en dit quelques-uns qui en avoient encore moins, et tout finit là. On avoit servi; nous allâmes à table, où dans l'attente de l'explication que je croyois remise après le soupé, je fis mauvaise figure; car je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la saurois cacher aux moins clairvoyans. Mon air embarrassé devoit lui donner du courage; cependant elle ne risqua point l'aventure : il n'y eut pas plus d'explication après soupé qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain, et nos silencieux tête-à-têtes ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui protestois avec bien de la vérité, que s'ils se trouvoient mal fondés, ma vie entiere seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons, ni comment ils m'étoient venus,

et tout notre raccommodement, tant de sa part que de la mienne, consista dans l'embrassement du premier abord. Puisqu'elle étoit seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, et je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt presqu'entierement cette querelle, et je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parce qu'elle paroissoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le seul chagrin que m'attira ma foiblesse; mais j'en avois d'autres non moins sensibles que je ne m'étois point attirés, et qui n'avoient pour cause que le desir de m'arracher de ma solitude (*) à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot et des H.........s. Depuis mon établissement à l'Hermitage, Diderot n'avoit cessé de m'y harceler, soit par lui-même, soit par De Leyre, et je vis bientôt aux plaisanteries de celui-ci, sur mes courses boscaresques, avec quel plaisir ils avoient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de cela dans mes prises

(*) C'est-à-dire d'en arracher la vieille, dont on avoit besoin pour arranger le complot. Il est étonnant que, durant tout ce long orage, ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle qu'on vouloit ravoir à Paris.

avec

avec Diderot; elles avoient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu avec l'intérêt et l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espèce de poëtique en dialogue qu'il y a jointe, je fus surpris et même un peu contristé, d'y trouver parmi plusieurs choses désobligeantes, mais tolérables contre les solitaires, cette âpre et dure sentence, sans aucun adoucissement : *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Cette sentence est équivoque et présente deux sens, ce me semble; l'un très vrai, l'autre très faux; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est, et veut être seul, puisse et veuille nuire à personne, et par conséquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même, exigeoit donc une interprétation; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur, qui, lorsqu'il imprimoit cette sentence, avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroissoit choquant et malhonnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami solitaire, ou s'il s'en étoit souvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable et juste exception qu'il devoit, non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme et la paix dans la retraite, et dont, pour la premiere fois depuis que le monde existe, un écrivain

s'avise avec un trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimois tendrement Diderot, je l'estimois sincérement, et je comptois avec une entiere confiance sur les mêmes sentimens de sa part. Mais excédé de son infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchans, ma maniere de vivre, sur tout ce qui n'intéressoit que moi seul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner comme un enfant; rebuté de sa facilité à promettre, et de sa négligence à tenir; ennuyé de tant de rendez-vous donnés et manqués de sa part, et de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui-même, et de dîner seul le soir, après être allé au-devant de lui jusqu'à St. Denis, et l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave et me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur et un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes, et ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais quelle fut sa réponse sur cet article; la voici mot pour mot. « Je suis bien aise que mon ou-
» vrage vous ait plû, qu'il vous ait touché.
» Vous n'êtes pas de mon avis sur les her-

„ mites ; dites-en tant de bien qu'il vous „ plaira, vous serez le seul au monde dont „ j'en penserai : encore y auroit-il bien à „ dire là dessus, si l'on pouvoit vous par- „ ler sans vous fâcher. Une femme de qua- „ tre-vingt ans ! etc. On m'a dit une phrase „ d'une lettre du fils de Mme. D'.....y qui „ a dû vous peiner beaucoup, où je con- „ nois mal le fond de votre ame. „

Il faut expliquer les deux dernieres phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Hermitage, Mme. le Vasseur parut s'y déplaire et trouver l'habitation trop seule. Ses propos là dessus m'étant revenus, je lui offris de la renvoyer à Paris si elle s'y plaisoit davantage, d'y payer son loyer, et d'y prendre le même soin d'elle que si elle étoit encore avec moi. Elle rejeta mon offre, me protesta qu'elle se plaisoit fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne lui faisoit du bien ; et l'on voyoit que cela étoit vrai, car elle y rajeunissoit, pour ainsi dire, et s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eût été dans le fond très fâchée que nous quittassions l'Hermitage, qui réellement étoit un séjour charmant ; aimant fort le petit tripotage du jardin et des fruits dont elle avoit le maniement, mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire, pour m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi, ils tâcherent d'obtenir par le scrupule l'effet que la complaisance n'avoit pas produit, et me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge; sans songer qu'elle et beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolongeoit la vie, pouvoient tirer ces secours de Montmorenci, que j'avois à ma porte, et comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, et que partout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Mme. le Vasseur qui mangeoit beaucoup et avec une extrême voracité, étoit sujette à des débordemens de bile et à de fortes diarrhées, qui lui duroient quelques jours et lui servoient de remède. A Paris, elle n'y faisoit jamais rien, et laissoit agir la nature. Elle en usoit de même à l'Hermitage, sachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe, parce qu'il n'y pas des médecins et des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser, quoiqu'elle s'y portât très bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'est plus permis, sous peine d'homicide, de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit là une des deux accusations atroces sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence : qu'il n'y avoit que le méchant qui fût seul; et c'étoit ce que signifioit son

exclamation pathétique et l'*et cætera* qu'il y avoit bénignement ajouté : *Une femme de quatre-vingt ans ! etc.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche qu'en m'en rapportant à Mme. le Vasseur elle-même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à Mme. D'.....y. Pour la mettre plus à son aise, je ne voulus point voir sa lettre, et je lui montrai celle que je vais transcrire, et que j'écrivis à Mme. D'.....y au sujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre de Diderot encore plus dure, et qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

Le Jeudi.

» Mme. le Vasseur doit vous écrire, ma » bonne amie ; je l'ai priée de vous dire » sincèrement ce qu'elle pense. Pour la » mettre bien à son aise, je lui ai dit que » je ne voulois point voir sa lettre, et je » vous prie de ne me rien dire de ce qu'elle » contient.

» Je n'enverrai pas ma lettre, puisque » vous vous y opposez ; mais me sentant » très grièvement offensé, il y auroit à con- » venir que j'ai tort une bassesse et une » fausseté que je ne saurois me permettre. » L'Evangile ordonne bien à celui qui re- » çoit un soufflet d'offrir l'autre joue, mais » non pas de demander pardon. Vous sou- » venez-vous de cet homme de la comédie, » qui crie en donnant des coups de bâton ? » Voilà le rôle du philosophe.

» Ne vous flattez pas de l'empêcher de » venir par le mauvais temps qu'il fait. Sa » colère lui donnera le temps et les forces » que l'amitié lui refuse, et ce sera la pre- » miere fois de sa vie qu'il sera venu le jour » qu'il a promis.

» Il s'excédera pour venir me répéter de » bouche les injures qu'il me dit dans ses » lettres ; je ne les endurerai rien moins » que patiemment. Il s'en retournera être » malade à Paris, et moi je serai, selon » l'usage, un homme fort odieux. Que fai- » re ? Il faut souffrir.

» Mais n'admirez-vous pas la sagesse de » cet homme qui vouloit me venir prendre » à St. Denis en fiacre, y dîner, me rame- » ner en fiacre, et à qui, huit jours après, » sa fortune ne permet plus d'aller à l'Her- » mitage autrement qu'à pied ? Il n'est pas » absolument impossible, pour parler son » langage, que ce soit là le ton de la bonne » foi ; mais en ce cas il faut qu'en huit » jours il soit arrivé d'étranges changemens » dans sa fortune.

» Je prends part au chagrin que vous » donne la maladie de Mme. votre mere ; » mais vous voyez que votre peine n'ap- » proche pas de la mienne. On souffre » encore moins à voir malades, les person- » nes qu'on aime, qu'injustes et cruelles.

» Adieu, ma bonne amie, voici la der- » niere fois que je vous parlerai de cette » malheureuse affaire. Vous me parlez d'al-

„ ler à Paris avec un sang-froid, qui me ré-
„ jouiroit dans un autre temps. „

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au sujet de Mme. le Vasseur sur la proposition de Mme. D'.....y elle-même, et Mme. le Vasseur ayant choisi, comme on peut bien croire, de rester à l'Hermitage, où elle se portoit très bien, où elle avoit toujours compagnie, et où elle vivoit très agréablement; Diderot ne sachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, et ne laissa pas de m'en faire un autre, de la continuation du séjour de Mme. le Vasseur à l'Hermitage, quoique cette continuation fût de son choix, et qu'il n'eût tenu et ne tînt toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot. Celle du second est dans la lettre suivante. «Le Lettré (c'é-
„ toit un nom de plaisanterie donné par
„ G.... au fils de Mme. D'.....y) a dû vous
„ écrire qu'il y avoit sur le rempart vingt
„ pauvres qui mouroient de faim et de
„ froid, et qui attendoient le liard que vous
„ leur donniez. C'est un échantillon de
„ notre petit babil..... et si vous enten-
„ diez le reste, il vous amuseroit comme
„ cela. „

Voici ma réponse à ce terrible argument dont Diderot paroissoit si fier.

» Je crois avoir répondu au *lettré*, c'est-
» à-dire, au fermier-général, que je ne
» plaignois pas les pauvres qu'il avoit ap-
» perçus sur le rempart en attendant mon
» liard ; qu'apparemment il les en avoit am-
» plement dédommagés ; que je l'établis-
» sois mon substitut : que les pauvres de
» Paris n'auroient pas à se plaindre de cet
» échange ; que je n'en trouverois pas aisé-
» ment un aussi bon pour ceux de Mont-
» morenci qui en avoient beaucoup plus
» besoin. Il y a ici un bon vieillard respec-
» table qui, après avoir passé sa vie à tra-
» vailler, ne le pouvant plus, meurt de
» faim sur ses vieux jours. Ma conscience
» est plus contente des deux sols que je lui
» donne tous les lundis, que de cent liards
» que j'aurois distribués à tous les gueux
» du rempart. Vous êtes plaisans, vous au-
» tres philosophes, quand vous regardez
» tous les habitans des villes comme les
» seuls hommes auxquels vos devoirs vous
» lient. C'est à la campagne qu'on apprend
» à aimer et servir l'humanité ; on n'apprend
» qu'à la mépriser dans les villes. »

Tels étoient les singuliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, et prétendoit me prouver par mon propre exemple, qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de

lui

lui répondre, et de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pout toute réponse. Cependant les décisions de Mme. D'.....y et les clameurs de la cotterie H.........e avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir toit dans cette affaire, et que Mme. d'H...... elle-même, grande enthousiaste de Diderot, voulut que j'allasse le voir à Paris, et que je fisse toutes les avances d'un raccommodement, qui, tout sincère et entier qu'il fût de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en essuyoit alors un très violent au sujet de sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Madame de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occasion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice et de la générosité de prouver publiquement le contraire, et j'allai passer deux jours, non-seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à l'Hermitage, mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, et durant laquelle je

ne quittai pas son chevet qu'il ne fût hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire, savoir de les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés souterrains, du moins qui fussent à ma connoissance : ce n'étoit pas comme avec Madame D'.....y. Il me montra le plan du Père de famille. Voilà, lui dis-je, la meilleure défense du Fils naturel. Gardez le silence, travaillez cette pièce avec soin, et puis jetez-la tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit et s'en trouva bien. Il y avoit près de six mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la Julie, pour m'en dire son avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuillet*, ce fut son terme; c'est-à-dire, chargé de paroles et redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même : mais c'étoit le bavardage de la fièvre; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième, sur tout, et la sixième, sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez Monsieur d'H.....k. Nous étions loin de compte; car je voulois même rompre l'accord du

manuscrit de chymie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura que Monsieur d'H.....k. m'aimoit de tout son cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, et dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité, et que ce refus pourroit même être mésinterprêté, comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'H.....k tous les jours, ajouta-t-il; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être content, croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse? Bref, avec ma foiblesse ordinaire, je me laissai subjuguer, et nous allâmes souper chez le baron qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, et presque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès long-temps auparavant que depuis que G.... fréquentoit la maison d'A..e, on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, St. L.....t y arriva de l'armée. Comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la C.......e, et ensuite

à l'Hermitage où il vint avec Mme. d'H....... me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir ! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même, et je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais sur-tout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter Mme. d'H......., je ne l'aurois pas voulu faire, et je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois si aimable, aimant S^t^. L.....t, que je m'imaginois à peine qu'elle eût pu l'être autant en m'aimant moi-même, et sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement desiré d'elle, dans mon délire, étoit qu'elle se laissât aimer. Enfin, de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours, et je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour : soit, mais c'étoit donc plus.

Pour S^t^. L.....t, il se conduisit en honnête homme et judicieux : comme j'étois le seul coupable, je fus aussi le seul puni et même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement, et je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, et qu'il étoit trop sensé

pour confondre une foiblesse involontaire et passagère avec un vice de caractère. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit passé, il y en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avois recherché sa maîtresse? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché? Pouvois je éviter de la recevoir? Que pouvois-je faire? Eux seuls avoient fait le mal, et c'étoit moi qui l'avois souffert. A ma place il en eût fait autant que moi, peut-être pis : car enfin quelque fidelle, quelque estimable que fût Mme. d'H......., elle étoit femme; il étoit absent; les occasions étoient fréquentes; les tentations étoient vives, et il lui eût été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle et pour moi dans une pareille situation, d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse au fond de mon cœur un témoignage assez honorable, tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours, me donnoit devant lui tout l'air d'un coupable, et il en abusoit pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois après le dîner la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, et dont lui St. L.....t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture, et moi jadis si

fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, et continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, et telles étoient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Madame d'H...... fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, et cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont j'attendois ma guérison, ne fît qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, et à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure et durable. J'avois fait pour cela les plus beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de Madame d'H....... Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée, je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, et je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, et que je n'ai jamais su. Ce changement dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra Elle me redemanda ses lettres; je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien

connoître. Elle me rendit justice; mais ce ne fut pas sur le champ : je compris que l'examen du paquet, que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort : je vis même qu'elle se le reprochoit, et cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brulées; j'en osai douter à mon tour, et j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu! qu'auroit-on donc dit de celles-là? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé : je ne l'en crois pas capable, et de plus, j'y avois mis bon ordre. La sotte, mais vive crainte d'être persifflé, m'avoit fait commencer cette correspondance sur un ton qui mît mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer, la familiarité que j'y pris dans mon ivresse : mais quel tutoiement! elle n'en devoit sûrement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois, mais sans succès : ses plaintes ne faisoient que réveiller mes craintes, et d'ailleurs, je ne pouvois me résoudre à rétrograder. Si ces lettres sont encore en être, et qu'un jour elles soient vues, on connoîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de Mme. d'H......., et la certitude de

ne l'avoir pas mérité, me firent prendre le singulier parti de m'en plaindre à St. L.....t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet, je me jetai d
les distractions que j'aurois dû cher
plutôt. Il y eut des fêtes à la C.......e p
lesquelles je fis de la musique. Le plaisi
me faire honneur auprès de Mme. d'H..
d'un talent qu'elle aimoit, excita ma ver
et un autre objet contribuoit encore à l'
mer; savoir, le desir de montrer que l'
teur du Devin du village savoit la musiqu
car je m'appercevois depuis long-tem
que quelqu'un travailloit en secret à rend
cela douteux, du moins quant à la comp
sition. Mon début à Paris, les épreuves
j'y avois été mis à diverses fois, tant ch
M. D...n que chez M. de la Poplinièr
quantité de musique que j'y avois comp
sée pendant quatorze ans au milieu des pl
célèbres artistes, et sous leurs yeux; enf
l'opéra des Muses galantes, celui même d
Devin, un motet que j'avois fait pour Mll
Fel, et qu'elle avoit chanté au concert sp
rituel; tant de conférences que j'avois eu
sur ce bel art avec les plus grands maîtres
tout sembloit devoir prévenir ou dissipe
un pareil doute. Il existoit cependant
même à la C.......e, et je voyois que Mon
sieur D'....y n'en étoit pas exempt. San
paroître m'appercevoir de cela, je me char
geai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C.......e, et je

le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea De Linant, le gouverneur de son fils, de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au sujet, et huit jours après qu'elles m'eurent été données, le motet fut achevé. Pour cette fois, le dépit fut mon Apollon, et jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots : *Ecce sedes hic tonantis*. (J'ai appris depuis que ces paroles étoient de Santeuil, et que M. De Linant se les étoit doucement appropriées). La pompe du début répond aux paroles, et toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'.....y rassembla les meilleurs symphonistes. Mme. Bruna, chanteuse italienne, chanta le motet, et fut bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel, où, malgré les sourdes cabales et l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissemens. Je donnai, pour la fête de M. D'.....y, l'idée d'une espèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que Mme. D'.....y composa, et dont je fis encore la musique. G.... , en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques. Une heure après on n'en parla plus : mais du moins on ne mit plus en question, que je sache, si je savois la composition.

A peine G.... fut-il à la C.......e, où

déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable par des airs que je ne vis jamais à personne, et dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contigüe à celle de Mme. D'.....y; on la prépara pour M. G...., et on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Madame D'.....y comment les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre et celle que je quittois une porte masquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G.... n'étoit ignoré de personne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de son mari : cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de secrets qui lui importoient beaucoup davantage, et dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très fortement. Je compris que cette réserve venoit de G...., qui, dépositaire de tous mes secrets, ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentimens qui n'étoient pas éteints, et le mérite réel de cet homme-là me donnassent en sa faveur, elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière; à peine daigna-t-il me rendre le salut; il ne m'adressa pas

une seule fois la parole, et me corrigea bientôt de la lui adresser, en ne me répondant point du tout. Il passoit par-tout le premier, prenoit par-tout la première place, sans jamais faire aucune attention à moi. Passe pour cela, s'il n'y eût pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir Mme. D'.....y se trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans sa chambre, et elle monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle; je le fis. G.... vint ensuite. La petite table étoit déjà mise, il n'y avoit que deux couverts. On sert : Mme. D'.....y prend sa place à l'un des coins du feu. M. G.... prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entr'eux deux, déplie sa serviette, et se met en devoir de manger sans me dire un seul mot. Madame D'.....y rougit, et pour l'engager à réparer sa grossièreté, m'offre sa propre place. Il ne dit rien, ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table, loin du feu, sans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, son aîné, son ancien dans la maison, qui l'y avois introduit, et à qui même, comme favori de la Dame, il eût dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondoient fort bien à cet échantillon.

Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là le G...., qui chez le P..... de S... G.... se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence, et cette morgue insultante avec la tendre amitié qu'il se vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il savoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guères que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon triste sort, dont j'étois content, et pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bienfaisans qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générosité, blâmer mon ingrate misanthropie, et qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, et un malheureux tel que moi, que des liaisons de bienfaits d'une part et d'obligations de l'autre, sans y supposer, même dans les possibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans sa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des siens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir, et lui, s'il m'a prôné c'est moins publiquement, et c'est d'une autre

manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espèce. Comment étoit-il donc mon Mécène? Comment étois-je son protégé? Cela me passoit, et me passe encore.

Il est vrai que du plus au moins, il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec personne aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois S^t. L.....t faillit à lui jeter son assiette à la tête sur une espèce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui disant grossièrement : *cela n'est pas vrai*. A son ton naturellement tranchant, il ajouta la suffisance d'un parvenu, et devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entr'eux. Il n'appeloit jamais son laquais que par *Eh!* comme si, sur le nombre de ses gens, Monseigneur n'eût pas su lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commissions, il lui jetoit l'argent par terre au lieu de le lui donner dans la main. Enfin, oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur, en toute chose, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon sujet que Mme. D'.....y lui avoit donné, quitta son service sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais

bien antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, pût conserver un cœur bien placé. Il ne se piquoit de rien tant que de sensibilité d'ame et d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui sont propres aux petites ames? Comment les vifs et continuels élans que fait hors de lui-même un cœur sensible, peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne? Eh mon Dieu! celui qui sent embraser son cœur de ce feu céleste, cherche à l'exhaler, et veut montrer le dedans. Il voudroit mettre son cœur sur son visage; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le sommaire de sa morale, que Mme. D'.....y m'avoit dit, et qu'elle avoit adopté. Ce sommaire consistoit en un seul article; savoir que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchans de son cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penser, quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de sa conduite, et je n'en eus que trop dans la suite la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on

m'avoit donnés, il y avoit plusieurs années, que cet homme étoit faux, qu'il jouoit le sentiment, et sur-tout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de F.......l et Mme de C.........x, qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre, et qui devoient le connoître, puisque Madame de C.........x étoit fille de Mme. de R...........t, intime amie du feu comte de F....e, et que M. de F.......l, très lié alors avec le vicomte de P......e, avoit beaucoup vécu au palais royal, précisément quand G.... commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de F....e. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel, et dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeoit pas, le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche, et tirer un livre. Cette observation qu'on répéta fut bientôt publique dans tout Paris, et presqu'aussitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi même; un fait qui me regardoit servit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité

dans mon lit, rue de Grenelle : il étoit à la campagne, il vint un matin me voir tout essoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même ; je sus un moment après qu'il étoit arrivé de la veille, et qu'on l'avoit vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espèce ; mais une observation que je fus surpris de faire si tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis sans exception ; ils étoient tous devenus les siens. Je pouvois si peu me séparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conserver l'entrée d'une maison où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mme. de Créqui qui refusa de l'admettre, et qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps-là. G...., de son côté, se fit d'autres amis, tant de son estoc que de celui du comte de F....e. De tous ces amis-là, jamais un seul n'est devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoissance, et de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de F....e, chez lequel il demeuroit, et avec lequel il m'eût par conséquent été très agréable de former quelque liaison, ni le comte de S.......g son parent, avec lequel G.... étoit encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis dont je fis les siens, et qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance, changèrent

rent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens, je lui ai donné tous les miens, et il a fini par me les tous ôter. Si ce sont-là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine?

Diderot même, au commencement, m'avertit plusieurs fois que G...., à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite, il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avois disposé de mes enfans n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois: Diderot, G...., Madame D'.....y. Duclos, le plus digne de ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la sut cependant; par qui? Je l'ignore. Il n'est guères probable que cette infidélité soit venue de Madame D'.....y, qui savoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent G.... et Diderot, alors si unis en tant de choses, sur tout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dis mon secret, et qui, par conséquent, en étoit le maître, est le seul qui me l'ait gardé.

G.... et Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuses, avoient fait effort

pour le faire entrer dans leurs vues : il s'y refusa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la suite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit passé entr'eux à cet égard ; mais j'en appris dès-lors assez par Thérèse pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque dessein secret, et qu'on vouloit disposer de moi, sinon contre mon gré, du moins à mon insu, ou bien qu'on vouloit faire servir ces deux personnes d'instrument à quelque dessein caché. Tout cela n'étoit assurément pas de la droiture. L'opposition de Duclos le prouve sans réplique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit aussi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs et fréquens entretiens avec Madame le Vasseur depuis plusieurs années, avoient changé sensiblement cette femme à mon égard, et ce changement ne m'étoit assurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces singuliers tête-à-têtes? Pourquoi ce profond mystère ? La conversation de cette vieille femme étoit-elle donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne fortune, et assez importante pour en faire un si grand secret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru risibles : en y repensant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eût été jusqu'à l'inquiétude, si j'avois su dès-lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont

G.... se targuoit au-dehors, et difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même ; il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fût à mon avantage, et la commisération qu'il feignoit d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la ressource du métier que je m'étois choisi, en me décriant comme un mauvais copiste, et je conviens qu'il disoit en cela la vérité ; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie, en se servant d'un autre copiste, et en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eût dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui et de son crédit pour ma subsistance, et d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit-là.

Tout cela résumé, ma raison fit taire mon ancienne prévention qui parloit encore. Je jugeai son caractère au moins très suspect, et quant à son amitié, je la décidai fausse. Puis, résolu de ne le plus voir, j'en avertis Mme. D'.....y, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans replique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette résolution, sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui ; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très

adroite, qu'ils avoient minutée ensemble, et par laquelle, sans entrer dans aucun détail des faits, elle le justifioit par son caractère concentré, et me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite, et où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois, j'achevai de me laisser vaincre, je vins à croire que je pouvois avoir mal jugé; qu'en ce cas, j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer. Bref, comme j'avois déjà fait plusieurs fois avec Diderot, avec le baron d'H.....k, moitié gré, moitié foiblesse, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger, j'allai chez M. G.... comme un autre George Dandin, lui faire excuse des offenses qu'il m'avoit faites; toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur et de bons procédés; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder, et le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai, sans sortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... et dans T......., devenus mes deux plus implacables ennemis par

goût, par plaisir, par fantaisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec aucun des deux (*), et dont la rage s'accroît de jour en jour comme celle des tigres par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendois que, confus de ma condescendance et de mes avances, G.... me recevroit les bras ouverts avec la plus tendre amitié; il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'avois vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand, dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots et d'un air timide l'objet qui m'amenoit près de lui; avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avoit préparée, et qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares vertus, et sur-tout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup; c'est qu'on lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit, je me disois tout bas qu'il seroit bien cruel pour moi de faire seul exception à cette règle. Il y revint si souvent et avec tant d'affectation,

(*) Je n'ai donné dans la suite au dernier le surnom de J....... que long-temps après son inimitié déclarée et les sanglantes persécutions qu'il m'a suscitées à Genève et ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, et la haine n'y prend jamais pied.

qu'il me fit penser que s'il ne suivoit en cela que les sentimens de son cœur, il seroit moins frappé de cette maxime, et qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jusqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conservé toujours tous mes amis, depuis ma plus tendre enfance; je n'en avois pas perdu un seul, si ce n'est par la mort, et cependant je n'en avois pas fait jusqu'alors la réflexion; ce n'étoit pas une maxime que je me fusse prescrite. Puisque c'étoit un avantage alors commun à l'un et à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, si ce n'est qu'il songeoit d'avance à me l'ôter? Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient sur moi. Je connoissois aussi bien que lui cette préférence; la question étoit à quel titre il l'avoit obtenue; si c'étoit à force de mérite ou d'adresse; en s'élevant lui-même ou en cherchant à me rabaisser. Enfin, quand il eut mis à son gré entre lui et moi toute la distance qui pouvoit donner du prix à la grâce qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiser de paix dans un léger embrassement qui ressembloit à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne savois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple, en lui faisant grâce du fouet. Je n'y pense jamais

sans sentir combien sont trompeurs les jugemens fondés sur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids, et combien souvent l'audace et la fierté sont du côté du coupable, la honte et l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés; c'étoit toujours un soulagement pour mon cœur que toute querelle jette dans des angoisses mortelles. On se doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ses manières, elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre. Aussi pris-je le parti d'endurer tout et de ne dire plus rien.

Fin du Tome troisième.